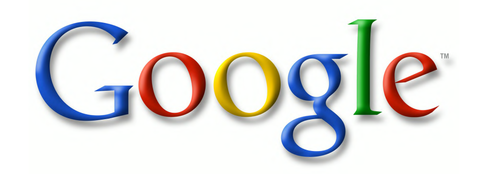
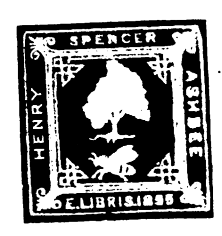
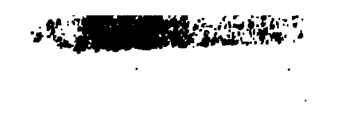
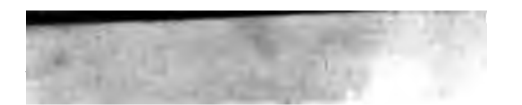







SPENCER
HENRY
ASHBEE
E.LIBRIS.1895





ŒUVRES
DE
MOLIERE.
NOUVELLE ÉDITION.
TOME TROISIE'ME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint-Jacques, à la Science.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

DES PIECES CONTENUES en ce troisiéme tome.

[redacted]



F. Boucher inv. del. Et. Fessard Sc.

LA CRITIQUE DE L'ECOL
DES FEMMES.

A CRITIQUE

DE

ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

A
LA REINE MERE.

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ *n'a que faire de toutes mes dédicaces, & que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquite envers* ELLE, *sont des hommages, à dire vrai, dont* ELLE *nous dispenseroit très-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier la* Critique de l'Ecole des femmes; *& je n'ai pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à* VOTRE MAJESTÉ, *sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en* ELLE *de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis dans cette allégresse générale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOTRE MA-

JESTE'. ELLE, MADAME, *qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissemens; qui, de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne pas de rire de cette même bouche, dont* ELLE *prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit, de l'espérance de cette gloire; j'en attens le moment avec toutes les impatiences du monde; & quand je jouïrai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,*

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïssant, & très-fidéle serviteur,

MOLIERE.

A ij

ACTEURS.

URANIE.

ELISE.

CLIMENE.

LE MARQUIS.

DORANTE *ou* LE CHEVALIER.

LYSIDAS, poëte.

GALOPIN, laquais.

La ſcene eſt à Paris, dans la maiſon d'Uranie.



LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.

QUOI ! Couſine, perſonne ne t'eſt venu rendre viſite ?

ELISE.

Perſonne du monde.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayions été ſeules l'une & l'autre tout aujourd'hui.

ELISE.

Cela m'étonne auſſi ; car ce n'eſt guéres notre coûtume, & votre maiſon, Dieu merci, eſt le refuge ordinaire des fainéans de la cour.

URANIE.

L'aprés-dînée, à dire vrai, m'a ſemblé fort longue.

ELISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'eſt que les beaux eſprits, couſine, aiment la ſol tude.

ELISE.

Ah! Très-humble ſervante au bel eſprit, vous ſ vez que ce n'eſt pas là que je viſe.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ELISE.

Je l'aime auſſi: mais je l'aime choiſie, & la quanti des ſottes viſites qu'il vous faut eſſuyer parmi les a tres, eſt cauſe bien ſouvent que je prens plaiſir d' tre ſeule.

URANIE.

La délicateſſe eſt trop grande, de ne pouvoir ſou frir que des gens triés.

ELISE.

Et la complaiſance eſt trop générale de ſouffrir i différemment toutes ſortes de perſonnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui ſont raiſonnables, & me diver des extravagans.

ELISE.

Ma foi, les extravagans ne vont guéres loin ſa vous ennuyer, & la pluſpart de ces gens-là ſont plus plaiſans dès la ſeconde viſite. Mais à pr pos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défai de votre marquis incommode? Penſez-vous me laiſſer toujours ſur les bras, & que je puiſſe durer ſes turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage eſt à la mode, & l'on le tourne en pl ſanterie à la cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui ſe tuent to le jour à parler ce jargon obſcur. La belle choſe

ſaire entrer, aux converſations du louvre, de vieilles équivoques ramaſſées parmi les boues des halles & de la place maubert ! La jolie façon de plaiſanter pour des courtiſans, & qu'un homme montre d'eſprit lorſqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place royale, & tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil ; à cauſe que Bonneüil eſt un village à trois lieues d'ici ! Cela n'eſt-il pas bien galant & bien ſpirituel ; & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

URANIE.

On ne dit pas cela auſſi, comme une choſe ſpirituelle, & la pluſpart de ceux qui affectent ce langage, ſavent bien eux-mêmes qu'il eſt ridicule.

ELISE.

Tant pis encore, de prendre peine à dire des ſottiſes, & d'être mauvais plaiſans de deſſein formé. Je les en tiens moins excuſables, & ſi j'en étois juge, je ſais bien à quoi je condamnerois tous ces Meſſieurs les turlupins.

URANIE.

Laiſſons cette matiére qui t'échauffe un peu trop, & diſons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le ſouper que nous devons faire enſemble.

ELISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, & que....

SCENE II.

URANIE, ELISE, GALOPIN,

GALOPIN.

VOilà Climéne, Madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé, mon Dieu ! Quelle viſite !

ELISE

Vous vous plaignez d'être ſeule ; auſſi le ciel vous en punit.

URANIE.

Vîte, qu'on aille dire que je n'y ſuis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui eſt le ſot qui l'a dit ?

GALOPIN.

Moi, Madame.

URANIE.

Diantre ſoit le petit vilain ! Je vous apprendrai bien à faire vos réponſes de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, Madame, que vous voulez être ſortie.

URANIE.

Arrêtez, animal, & la laiſſez monter, puiſque la ſottiſe eſt faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah ! Couſine, que cette viſite m'embarraſſe à l'heure qu'il eſt !

ELISE.

Il eſt vrai que la Dame eſt un peu embarraſſante de ſon naturel ; j'ai toujours eu pour elle une furieuſe averſion, &, n'en déplaiſe à ſa qualité, c'eſt la plus ſotte bête qui ſe ſoit jamais mêlée de raiſonner.

URANIE.

L'épithéte eſt un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, & quelque choſe de plus, ſi on lui faiſoit juſtice. Eſt-ce qu'il y a une perſonne qui ſoit plus véritablement qu'elle, ce qu'on appelle précieuſe, à prendre le mot dans ſa plus mauvaiſe ſignification ?

LA CRITIQUE

DE

'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE.

URANIE.

Veux-tu te taire ? La voici.

SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMENE.

Hé, de grace, ma chére, faites-moi vîte donner un siége.

URANIE *à Galopin.*

Un fauteuil promptement.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu !

URANIE.

Qu'est-ce donc ?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous ?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris ?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace ?

CLIMENE.

Mon Dieu, non. Ah !

URANIE.

Quel est donc votre mal, & depuis quand vous a-t-il pris ?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ai apporté du palais royal.

URANIE.

nent ?

CLIMENE.

ıens de voir pour mes péchés cette méchante ›die de l'Ecole des femmes. Je suis encore en illance du mal de cœur que cela m'a donné, & je e que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ELISE.

yez un peu comme les maladies arrivent, sans on y songe ?

URANIE.

ne sais pas de quel tempérament nous sommes ma ıusine & moi ; mais nous fûmes avant hier à la mê-e piéce, & nous en revinmes toutes deux saines & aillardes.

CLIMENE.

Quoi ! Vous l'avez vûe ?

URANIE.

Oui ; & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chére ?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci, & je trouve pour moi que cette comédie seroit plustôt capable de guérir les gens que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah, mon Dieu ! Que dites-vous là ? Cette proposition peut-elle être avancée par une personne, qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visiére à la raison, & dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée ? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfans par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable : *La tarre à la crême* m'a affadi le cœur ; & j'ai pensé vomir *au potage*.

ELISE.

Mon Dieu ! Que tout cela eſt dit élégamment. J'aurois crû que cette piéce étoit bonne ; mais Madame a une éloquence ſi perſuaſive, elle tourne les choſes d'une maniére ſi agréable, qu'il faut être de ſon ſentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaiſance ; &, pour dire ma penſée, je tiens cette comédie une des plus plaiſantes que l'auteur ait produites.

CLIMENE.

Ah ! Vous me faites pitié de parler ainſi ; & je ne ſaurois vous ſouffrir cette obſcurité de diſcernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piéce, qui tient ſans ceſſe la pudeur en alarme, & ſalit à tout moment l'imagination ?

ELISE.

Les jolies façons de parler que voilà ! Que vous étes, Madame, une rude joueuſe en critique, & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie !

CLIMENE.

Croyez-moi, ma chere, corrigez de bonne foi votre jugement, &, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plû.

URANIE.

Moi, je ne ſais pas ce que vous y avez trouvé qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Hélas ! Tout ; & je mets en fait qu'une honnête femme ne la ſauroit voir ſans confuſion, tant j'y ai découvert d'ordures & de ſaletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayiez des lumiéres que les autres n'ont pas ; car, pour moi, je n'y en ai point vû.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas en avoir vû, aſſuré-

., car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, ıt à visage découvert. Elles n'ont pas la moin- ɜnveloppe qui les couvre, & les yeux les plus lis sont effrayés de leur nudité.

ELISE.

!

CLIMENE.

ıi, hai, hai.

URANIE.

ſais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ɜs ordures que vous dites.

CLIMENE.

Hélas! Est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit, qui vous ait fort choquée.

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la scéne de cette Agnés, lorsqu'elle dit ce qu'on lui a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de sale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace.

CLIMENE.

Fi.

URANIE.

Mais encore?

CLIMENE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entens point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plustôt, ce me semble. Je regard choses du côté qu'on me les montre, & ne les t

ne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir

CLIMENE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage, que celles qui sont sages. L'affectation en cette matiére est pire qu'en toute autre ; & je ne vois rien de si ridicule, que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, & s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi. Celles qui font tant de façons, n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, & leurs grimaces affectées irritent la censure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire, &, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectérent durant toute la piéce, leurs détournemens de tête, & leurs cachemens de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela ; & quelqu'un même des laquais cria tout haut, qu'elles étoient plus chastes des oreilles, que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut être aveugle dans cette piéce, & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah ! Je soutiens encore un coup, que les saletés y crévent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMENE.

Quoi ? La pudeur n'est pas visiblement blessée par ce

it Agnés dans l'endroit dont nous parlons ?

URANIE.

, vraiment. Elle ne dit pas un mot, qui de soi it fort honnête; & si vous voulez entendre desquelque autre chose, c'est vous qui faites l'or-, & non pas elle, puisqu'elle parle seulement n ruban qu'on lui a pris.

CLIMENE.

.! Ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le*, où e s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient r ce, *le*, d'étranges pensées. Ce, *le*, scandalise rieusement : & ; quoi que vous puissiez dire, vous e sauriez défendre l'insolence de ce, *le*.

ELISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour Madame contre ce *le*. Ce *le*, est insolent au dernier point, & vous avez tort de défendre ce, *le*.

CLIMENE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame ?

CLIMENE.

Obscénité, Madame.

ELISE.

Ah, mon Dieu ! Obscénité. Je ne sais ce que ce mot veut dire ; mais je le trouve le plus joli du monde.

CLIMENE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé, mon Dieu ! C'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah ! Que vous étes méchante de me me vouloir rendre suspecte à Madame ! Voyez un peu où j'en seroit, si elle alloit croire ce que vous dites. Serois-

je ſi malheureuſe, Madame, que vous euſſiez de moi cette penſée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arrête pas à ſes paroles, & je vous crois plus ſincére qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! Que vous avez bien raiſon, Madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du monde, que j'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions qui ſortent de votre bouche.

CLIMENE.

Hélas! Je parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, & votre ajuſtement ont je ne ſais quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles; & je ſuis ſi remplie de vous, que je tâche d'être votre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE.

Vous vous moquez de moi, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moi, Madame. Qui voudroit ſe moquer de vous?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modéle, Madame.

ELISE.

Oh, que ſi, Madame!

CLIMENE.

Vous me flattez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Epargnez-moi, s'il vous plaît, Madame.

ELISE.

Je vous épargne auſſi, Madame, & je ne dis pas la moitié

iiie de ce que je pense, Madame.

CLIMENE.

ı! Mon Dieu, brisons-là de grace. Vous me jet- (*à Uranie.*) tez dans une confusion épouvantable. Enfin, nous là deux contre vous, & l'opiniâtreté sied si mal t personnes spirituelles....

SCENE IV.

MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

GALOPIN *à la porte de la chambre.*

Rrêtez, s'il vous plaît, Monsieur.

LE MARQUIS.

e me connois pas sans doute.

GALOPIN.

t, je vous connois: mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

ıx voir ta maîtresse.

GALOPIN.

'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

ilà dans sa chambre.

GALOPIN.

'rai, la voilà: mais elle n'y est pas.

URANIE.

·ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

otre laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y étes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à Monsieur que je n'y suis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent ! Je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vû, Madame, &, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déférence.

URANIE *à Galopin*.

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approche-le.

(*Galopin pousse le siége rudement & sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, CLIMENE, URANIE, ELISE.

LE MARQUIS.

VOtre petit laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

: peut-être que je paye l'intérêt de ma mauvaise : (*il rit.*) hai, hai, hai, hai.

ELISE.

e le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

quoi en étiez-vous, Mesdames, lorsque je vous terrompues ?

URANIE.

a comédie de l'Ecole des femmes.

LE MARQUIS.

: fais que d'en sortir.

CLIMENE.

ien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il plaît ?

LE MARQUIS.

t-à-fait impertinente.

CLIMENE.

Que j'en suis ravie !

LE MARQUIS.

t la plus méchante chose du monde. Comment, le ! A peine ai-je pû trouver place. J'ai pensé étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant :hé sur les pieds. Voyez comme mes canons & rubans en sont ajustés, de grace.

ELISE.

: vrai que cela crie vengeance contre l'Ecole des nes, & que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

: s'est jamais fait, je pense, une si méchante co-ie.

URANIE.

Voici Dorante que nous attendions.

SCENE VI.

DORANTE, CLIMENE, URANIE, ELISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point votre discours. Vous êtes-là sur une matiére, qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, & jamais on n'a rien vû de si plaisant, que la diversité des jugemens qui se font là-dessus. Car enfin, j'ai oui condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vû d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu, détestable, du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi, Chevalier, est-ce que tu prétens soutenir cette piéce?

DORANTE.

Oui, je prétens la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, Marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle eſt déteſtable ?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a rien à dire ; voilà ſon procès fait. Mais encore inſtruis-nous, & nous dis les défauts qui y ſont.

LE MARQUIS.

Que ſais-je moi ? Je ne me ſuis pas ſeulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je ſais bien que je n'ai jamais rien vû de ſi méchant, Dieu me ſauve ; & Dorilas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité eſt belle, & te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre choſe pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Meſſieurs du bel air qui ne veulent pas que le parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure choſe du monde ? Je vis l'autre jour ſur le théatre un de nos amis qui ſe rendit ridicule par là. Il écouta toute la piéce avec un ſérieux le plus ſombre du monde, &, tout ce qui égayoit les autres, ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les épaules, & regardoit le parterre en pitié ; & quelquefois auſſi le regardant avec dépit, il lui diſoit tout haut, *Ri donc, parterre, ri donc.* Ce fut une ſeconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'aſſemblée, & chacun demeura d'accord, qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit. Apprens, Marquis, je te prie, & les autres auſſi,

que le bon ſens n'a point de place déterminée à la comédie ; que la différence du demi louis d'or, & de la piéce de quinze ſols, ne fait rien du tout au bon goût ; que debout ou aſſis, l'on peut donner un mauvais jugement ; & qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois aſſez à l'approbation du parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piéce ſelon les régles, & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaiſance affectée, ni délicateſſe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, Chevalier, le défenſeur du parterre? Parbleu, je m'en réjouis, & je ne manquerai pas de l'avertir, que tu es de ſes amis. Hai, hai, hai, hai, hai, hai.

DORANTE.

Ri tant que tu voudras. Je ſuis pour le bon ſens, & ne ſaurois ſouffrir les ébullitions de cerveau de nos Marquis de Maſcarille. J'enrage de voir de ces gens qui ſe traduiſent en ridicules, malgré leur qualité ; de ces gens qui décident toujours & parlent hardiment de toutes choſes, ſans s'y connoître ; qui, dans une comédie ſe récrieront aux méchans endroits, & ne branleront pas à ceux qui ſont bons ; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de muſique, blâment de même & louent tout à contreſens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les eſtropier, & de les mettre hors de place. Hé, morbleu, Meſſieurs, taiſez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoiſſance d'une choſe, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, & ſongez qu'en ne diſant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prens là...

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs maniéres extravagantes, & font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; & je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui, sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demande-lui ce qu'il lui semble de l'Ecole des femmes. Tu verras qu'il te dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé, mon Dieu! Il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voyent mal les choses à force de lumiére, & même qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres pour avoir la gloire de décider.

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne, est un attentat sur ses lumiéres, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; & je suis sûre que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la

publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine?

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractere qu'elle a pris, & qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, etant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent, & prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse & de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune; & l'habilete de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vû. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la sévérité de cette Dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous étes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort...

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, il pourroit y en avoir d'autres qu'elles, qui seroient dans les mêmes sentimens.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins, & que, lorsque vous avez vû cette représentation...

ELISE.

(*montrant Climéne.*)

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis, & Madame fait

fait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE *à Climéne.*

Ah! Madame, je vous demande pardon, &, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette piéce, à le bien prendre, est tout-à-fait indéfendable, & je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! Voici l'auteur Monsieur Lysidas. Il vient tout à propos, pour cette matiére. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, & vous mettez-là.

SCENE VII.

LYSIDAS, CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

MAdame, je viens un peu tard ; mais il m'a fallu lire ma piéce chez Madame la Marquise, dont je vous avois parlé, & les louanges qui lui ont été données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asséyez-vous donc, Monsieur Lysidas, nous lirons votre piéce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient-là doivent venir à sa premiére

représentation, & m'ont promis de fair voir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais encore une fois, affé s'il vous plaît. Nous sommes ici sur u que je serai bien aise que nous poussion

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendre loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, not

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elle que toutes retenues.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin j'avois besoin lorsque vous étes venu, & tout le mon contre moi.

ELISE *à Uranie.*

(*montrant Dorante.*)

Il s'est mis d'abord de votre côté : mais

(*montrant Climéne.*)

qu'il fait que Madame est à la tête du pa re, je pense que vous n'avez qu'à cherch secours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fît auprès de Madame votre cousine, & je son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je pren diesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant sachons un peu les se Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, Madame ?

URANIE.

Sur le sujet de l'Ecole des femmes.

LYSIDAS.

Ah, ah !

DORANTE.

Que vous en semble ?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus ; & vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie ?

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément ?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hon, hon, vous étes un méchant diable, Monsieur Lysidas ; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu ! Je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, Monsieur ?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette piéce n'est que par honnêteté, & que, dans le fond du

cœur, vous étes de l'avis de beaucoup de gen
qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose q
cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les co
noisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu en tiens, & te voilà pa
de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pousse, mon cher Marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savans de notre cô

DORANTE.

Il est vrai. Le jugement de Monsieur Lysidas
quelque chose de considérable. Mais Monsieur L
sidas veut bien que je ne me rende pas pour cel
& puisque j'ai bien l'audace de me défendre con
(*montrant Climéne.*)
les sentimens de Madame, il ne trouvera pas ma
vais que je combatte les siens.

ELISE.

Quoi! Vous voyez contre vous, Madame, Mo
sieur le Marquis, & Monsieur Lysidas, & vous o
résister encore? Fi, que cela est de mauvaise gra

CLIMENE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des perso
nes raisonnables se puissent mettre en tête de do
ner protection aux sottises de cette piéce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est misérable d
puis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tôt dit, Marquis. Il n'est rien p

aiſé que de trancher ainſi, & je ne vois aucune choſe qui puiſſe être à couvert de la ſouveraineté de tes déciſions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! Je ne dis plus mot, tu as raiſon, Marquis. Puiſque les autres comédiens en diſent du mal, il faut les en croire aſſurément. Ce ſont tous gens éclairés, & qui parlent ſans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rens.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je ſais fort bien que vous ne me perſuaderez point de ſouffrir les immodeſties de cette piéce, non plus que les ſatires déſobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenſer, & de prendre rien ſur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces ſortes de ſatires tombent directement ſur les mœurs, & ne frappent les perſonnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer à nous-mêmes les traits d'une cenſure générale, & profitons de la leçon, ſi nous pouvons, ſans faire ſemblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expoſe ſur les théatres, doivent être regardées ſans chagrin de tout le monde. Ce ſont miroirs publics où il ne faut jamais témoigner qu'on ſe voie; & c'eſt ſe taxer hautement d'un défaut, que ſe ſcandaliſer qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choſes par la part que j'y puiſſe avoir, & je penſe que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui ſe gouvernent mal.

ELISE.

Aſſurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite eſt aſſez connue, & ce ſont de ces ſortes de choſes qui ne ſont conteſtées de perſonne.

URANIE *à Climéne*

Auſſi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous, & mes paroles, comme les ſatires de la comédie, demeurent dans la théſe générale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin paſſons ſur ce chapitre. Je ne ſais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre ſexe dans un certain endroit de la piéce; & pour moi, je vous avoue que je ſuis dans une colére épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne ſavez-vous pas que les injures des amans n'offenſent jamais; qu'il eſt des amours emportés auſſi-bien que des doucereux, & qu'en de pareilles occaſions les paroles les plus étranges, & quelque choſe de pis encore, ſe prennent bien ſouvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne ſaurois digérer cela, non plus que le *potage* & *la tarte à la créme*, dont Madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! Ma foi, oui, *tarte à la créme!* Voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la créme*. Que je vous ſuis obligé, Madame, de m'avoir fait ſouvenir de *tarte à la créme*. Y a-t-il aſſez de pommes en

Normandie pour *tarte à la crême?* *Tarte à la crême*, morbleu, *tarte à la crême!*

DORANTE.

Hé bien, que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu, *tarte à la crême*, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême.

DORANTE.

Di-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême.

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême, Madame.

URANIE.

Que trouverez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crême.*

URANIE.

Ah! Je le quitte.

ELISE.

Monsieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniére. Mais je voudrois bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, & leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, & je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, & qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles, à la beauté des piéces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujour-

d'hui ; on ne court plus qu'à cela, & l'on voit solitude effroyable aux grands ouvrages, loi des sottises ont tout Paris. Je vous avoue q cœur m'en saigne quelquefois, & cela est hon pour la France.

CLIMENE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement là-dessus, & que le siécle s'encanaille furieusen

ELISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille. Est-ce qui l'avez inventé, Madame ?

CLIMENE.

Hé !

ELISE.

Je m'en suis bien douté.

DORANTE.

Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que l'esprit & toute la beauté sont dans les poëme rieux, & que les piéces comiques sont des ni ries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tr die, ans doute, est quelque chose de beau qu elle est bien touchée ; mais la comédie a ses c mes, & je tiens que l'une n'est pas moins diffi que l'autre.

DORANTE.

Assurément, Madame ; & quand, pour la diffi té, vous mettriez un peu plus du côté de la co die, peut-être que vous ne vous abuseriez Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé d guinder sur de grands sentimens, de braver en la fortune, accuser les destins, & dire des inj aux dieux, que d'entrer, comme il faut, dan ridicule des hommes, & de rendre agréablen sur le théatre les défauts de tout le monde. L que vous peignez des héros, vous faites ce vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir,

l'on ne cherche point de ressemblance; & vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, & qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; & vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siécle. En un mot, dans les piéces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens, & bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; & c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMENE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens; & cependant je n'ai pas trouvé un mot pour rire dans tout ce que j'ai vû.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as pas trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guéres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouvé cela....

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la Cour.

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connoît pas à ces choses; & c'est le refuge ordinaire de vous autres Messieurs les auteurs dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siécle, & le peu de lumiére des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont

d'auſſi bons yeux que d'autres, qu'on peut ê habile avec un point de Veniſe & des plumes, au bien qu'avec une perruque courte, & un petit ral uni; que la grande épreuve de toutes vos com dies, c'eſt le jugement de la Cour; que c'eſt ſ goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réuſſi qu'il n'y a point de lieu où les déciſions ſoient juſtes, &, ſans mettre en ligne de compte tous l gens ſavans qui y ſont, que, du ſimple bon ſe naturel & du commmerce de tout le beau mond on s'y fait une maniére d'eſprit, qui, ſans comp raiſon, juge plus finement des choſes, que tout ſavoir enrouillé des pédans.

URANIE.

Il eſt vrai que pour peu qu'on y demeure, il vo paſſe-là tous les jours aſſez de choſes devant yeux, pour acquérir quelque habitude de les co noître; & ſur-tout, pour ce qui eſt de la bonne mauvaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'a cord, & je ſuis, comme on voit, le premier à l fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand no bre parmi les beaux eſprits de profeſſion; & ſi l' joue quelques Marquis, je trouve qu'il y a bi plus de quoi jouer les auteurs, & que ce ſeroit u choſe plaiſante à mettre ſur le théatre, que leu grimaces ſavantes, & leurs rafinemens ridicule leur vicieuſe coûtume, d'aſſaſſiner les gens de leu ouvrages, leurs friandiſes de louange, leurs m nagemens de penſées, leur trafic de réputation, leurs ligues offenſives & défenſives, auſſi-bien q leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de pro & de vers.

LYSIDAS.

Moliere eſt bien heureux, Monſieur, d'avoir u protecteur auſſi chaud que vous. Mais enfin, po venir au fait, il eſt queſtion de ſavoir ſi la pié

est bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres Messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les piéces où tout le monde court, & ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais de grace, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point apperçûe.

LYSIDAS.

Ceux qui possédent Aristote & Horace, voyent d'abord, Madame, que cette comédie péche contre toutes les régles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces Messieurs-là, & que je ne sais point les régles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos régles dont vous embarrassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours. Il semble à vous ouïr parler, que ces régles de l'art soient les plus grands mystéres du monde, & cependant, ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; & le même bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait fort aisément tous les jours sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande régle de toutes les régles n'est pas de plaire, & si une piéce de théatre qui a attrapé son but, n'a pas suivi un bon chemin? Veut-on que tout un public s'abuse sur ces

fortes de chofes, & que chacun n'y foit pas jug du plaifir qu'il y prend ?

URANIE.

J'ai remarqué une chofe de ces Meffieurs-là, c'e que ceux qui parlent le plus des régles, & qui l favent mieux que les autres, font des comédies q perfonne ne trouve belles.

DORANTE.

Et c'eft ce qui marque, Madame, comme on do s'arrêter peu à leurs difputes embarraffantes. C enfin, fi les piéces qui font felon les régles ne pla fent pas, & que celles qui plaifent ne foient p felon les régles, il faudroit de néceffité que les r gles euffent été mal faites. Moquons-nous donc cette chicane, où ils veulent affujettir le goût public, & ne confultons dans une comédie q l'effet qu'elle fait fur nous. Laiffons-nous aller bonne foi aux chofes qui nous prennent par les e trailles, & ne cherchons point de raifonnement po nous empêcher d'avoir du plaifir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je régar feulement fi les chofes me touchent, &, lorfq je m'y fuis bien divertie, je ne vais point dema der fi j'ai eu tort, & fi les régles d'Ariftote me d fendoient de rire.

DORANTE.

C'eft juftement comme un homme qui auroit trou une fauce excellente, & qui voudroit examiner elle eft bonne, fur les préceptes du cuifinier Fra çois.

URANIE.

Il eft vrai ; & j'admire les rafinemens de certair gens, fur des chofes que nous devons fentir no mêmes.

DORANTE.

Vous avez raifon, Madame, de les trouver étra ges tous ces rafinemens myftérieux. Car enfin, s'

voilà réduits à ne nous plus croire ;
s seront esclaves en toutes choses ;
anger & au boire, nous n'oserons
:n de bon, sans le congé de Messieurs

LYSIDAS.

ur, toute votre raison, c'est que
ımes a plû ; & vous ne vous souciez
: soit pas dans les régles, pourvû...

DORANTE.

onsieur Lysidas, je ne vous accorde
s bien que le grand art est de plaire,
›médie ayant plû à ceux pour qui
je trouve que c'est assez pour elle,
peu se soucier du reste. Mais avec
ıs qu'elle ne péche contre aucune
t vous parlez. Je les ai lûes, Dieu
qu'un autre, & je ferois voir aisé-
ıt-être n'avons-nous point de piéce
s réguliére que celle-là.

ELISE.

ısieur Lysidas, nous sommes perdus,

LYSIDAS.

:ur, la protase, l'épitase, & la pé-

DORANTE.

Lysidas, vous nous assommez avec
ts. Ne paroissez point si savant, de
isez votre discours, & parlez pour
Pensez-vous qu'un nom Grec donne
à vos raisons ? Et ne trouveriez-
fût aussi beau de dire l'exposition
.a protase ; le nœud, que l'épitase ;
ent, que la péripétie ?

LYSYDAS.

Ce font termes de l'art dont il eſt pern vir. Mais puiſque ces mots bleſſent vos m'expliquerai d'une autre façon, & je répondre poſitivement à trois ou quatre je vais dire. Peut-on ſouffrir une piéc contre le nom propre des piéces de théâ fin, le nom de poëme dramatique vie Grec qui ſignifie agir, pour montrer q de ce poëme conſiſte dans l'action ; & d médie-ci, il ne ſe paſſe point d'actions, ſiſte en des récits que viennent faire, o Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, dre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou, pour rien de ſi bas, que quelques mots où to rit, & ſur-tour celui *des enfans par l'o*

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah !

LYSIDAS.

La ſcéne du valet & de la ſervante au-d maiſon ; n'eſt-elle pas d'une longueur en tout-à-fait impertinente ?

LE MARQUIS.

Cela eſt vrai.

CLIMENE.

Aſſurément.

ELISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librem

gent à Horace ? Puisque c'est le personnage ridicule de la piéce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme ?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuse.

LYSIDAS.

Le sermon & les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, & qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystéres ?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMENE.

Voilà parler comme il faut.

ELISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monsieur de la Souche enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, & qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique, & de trop outré au cinquiéme acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces soupirs ridicules, & ces larmes niaises qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille !

CLIMENE.

Miracle !

ELISE.

Vivat, Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses de peur d'être ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Répond, répond, répond, répond.

DORANTE.

Volontiers. Il ....

LE MARQUIS.

Répond donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si ....

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui. Si tu parles toujours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premiérement, il n'est pas vrai de dire que toute la piéce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la scéne; & les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouïr les spectateurs, & prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de l'Ecole des femmes consiste dans cette confidence perpétuelle; & ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, & qui est averti de tout par une

›cente qui eſt ſa maîtreſſe, & par un étour-
ſt ſon rival, ne puiſſe avec cela éviter ce qui
re.

LE MARQUIS.

le, bagatelle.

CLIMENE.

:éponſe.

ELISE.

iſes raiſons.

DORANTE.

e qui eſt des *enfans par l'oreille*, ils ne ſont
; que par réflexion à Arnolphe, & l'auteur
mis cela pour être de ſoi un bon mot; mais
ent pour une choſe qui caractériſe l'homme,
: d'autant mieux ſon extravagance, puiſqu'il
te une ſottiſe triviale qu'a dite Agnés, com-
hoſe la plus belle du monde, & qui lui donne
.e inconcevable.

LE MARQUIS.

ıal répondre.

CLIMENE.

ıe ſatisfait point.

ELISE.

ıe rien dire.

DORANTE.

à l'argent qu'il donne librement, outre que la
de ſon meilleur ami lui eſt une caution ſuffi-
il n'eſt pas incompatible qu'une perſonne ſoit
.e en de certaines choſes, & honnête homme
ıtres. Et, pour la ſcéne d'Alain & de Geor-
dans le logis, que quelques-uns ont trouvée
: & froide, il eſt certain qu'elle n'eſt pas ſans
; & de même qu'Arnolphe ſe trouve attrapé
nt ſon voyage par la pure innocence de ſa maî-
, il demeure au retour long-temps à ſa porte
nnocence de ſes valets, afin qu'il ſoit par tout
. par les choſes dont il a crû faire la ſûreté de
écautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appellez un s mon ; il est certain que de vrais dévots qui l'ont c n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites sans doute que ces paroles d'*enfer* & de *chaudi bouillantes* sont assez justifiées par l'extravaga d'Arnolphe, & par l'innocence de celle à qui il pa Et quant au transport amoureux du cinquiéme ac qu'on accuse d'être trop outré & trop comique voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire amans, & si les honnêtes gens même & les plus rieux, en de pareils occasions, ne font pas des chos

LE MARQUIS.

Ma foi, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions n mêmes, quand nous sommes bien amoureux . . .

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Ecoute-moi si tu veux. Est-ce que dans la viol de la passion . . .

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

(*Il chante.*)

DORANTE.

Quoi. . . .

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si . . .

LE MARQUIS.

ı, la ; la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

ſemble que....

LE MARQUIS.

ı, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la ;

•

URANIE.

aſſe des choſes aſſez plaiſantes dans notre diſ-
Je trouve qu'on en pourroit bien faire une pe-
›médie, & que cela ne ſeroit pas trop mal à la
de l'Ecole des femmes.

DORANTE.

avez raiſon.

LE MARQUIS.

:u, Chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle
te ſeroit pas avantageux.

DORANTE.

rrai, Marquis.

CLIMENE.

noi, je ſouhaiterois que cela ſe fît, pourvû
traitât l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

i, je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

refuſerois pas le mien, que je penſe.

URANIE.

.e chacun en ſeroit content, Chevalier, faites
moire de tout, & le donnez à Moliere que
onnoiſſez, pour le mettre en comédie.

CLIMENE.

roit garde, ſans doute, & ce ne ſeroit pas des
ſa louange.

URANIE.

point, je connois ſon humeur ; il ne ſe ſou-
; qu'on fronde ſes piéces, pourvû qu'il y vien-
nonde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénouement pourroit-il trouver à ceci ? Car il ne fauroit y avoir ni mariage, ni reconnoiffance ; & je ne fais point par où l'on pourroit faire finir la difpute.

URANIE.

Il faudroit rêver à quelque incident pour cela.

SCENE DERNIERE.

CLIMENE, URANIE, ELISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

MAdame, on a fervi fur table.

DORANTE.

Ah ! voilà juftement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions, & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On difputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, fans que perfonne fe rende; un petit laquais viendra dire qu'on a fervi, on fe levera, & chacun ira fouper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer-là.

FIN.



F. Boucher inv. del. | El. Fessard Sculp.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

INPROMPTU

E VERSAILLES.

COMEDIE.

ACTEURS.

MOLIERE, marquis ridicule.

BRECOURT, homme de qualité.

LA GRANGE, marquis ridicule.

DU CROISY, poëte.

Mademoiselle DU PARC, marquise façonniére.

Mademoiselle BEJART, prude.

Mademoiselle DE BRIE, sage coquette.

Mademoiselle MOLIERE, satirique spirituelle.

Mademoiselle DU CROISY, peste doucereuse.

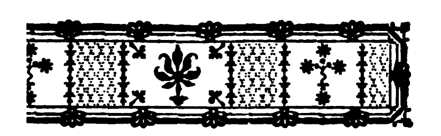
Mademoiselle HERVÉ, servante précieuse.

LA THORILLIERE, marquis fâcheux.

BEJART, homme qui fait le nécessaire.

QUATRE NECESSAIRES.

La scéne est à Versailles, dans l'antichambre du Roi.



NPROMPTU

VERSAILLES.

COMÉDIE.

1

ENE PREMIERE.

:ERE, BRECOURT, LA
ANGE, DU CROISY,
moiselles DU PARC, BEJART,
RIE, MOLIERE, DU CROISY,
VE.

:RE *seul, parlant à ses camarades qui sont derriére le théatre.*

LLONS donc, Messieurs, & Mesdames, vous moquez-vous avec votre longueur, & ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà, ho, Monsieur de Brécourt.

BRECOURT *derriére le théatre.*

MOLIERE.

Monsieur de la Grange.

LA GRANGE *derrière le théatre.*

Qu'est-ce ?

MOLIERE.

Monsieur du Croisy.

DU CROISY *derrière le théatre.*

Plaît-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Parc.

Mademoiselle DU PARC *derrière le théatre.*

Hé bien ?

MOLIERE.

Mademoiselle Béjart.

Mademoiselle BEJART *derrière le théatre.*

Qu'y a-t-il ?

MOLIERE.

Mademoiselle de Brie.

Mademoiselle DE BRIE *derrière le théatre.*

Que veut-on ?

MOLIERE.

Mademoiselle du Croisy.

Mademoiselle DU CROISY *derrière le théatre.*

Qu'est-ce que c'est ?

MOLIERE.

Mademoiselle Hervé.

Mademoiselle HERVE' *derrière le théatre.*

On y va.

MOLIERE.

Je croi que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci

Hé !

(*Brécourt, la Grange, du Croisy, entrent.*)

Têtebleu, Messieurs, me voulez-vous faire enrage aujourd'hui ?

BRECOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne savons p nos rôles, & c'est nous faire enrager vous-même que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIERE

MOLIERE

tranges animaux à conduire que des comé-

ſelles Béjart, du Parc, de Brie, Moliere, u Croiſy & Hervé, arrivent.)

Mademoiſelle BEJART.

ıous voilà. Que prétendez-vous faire ?

Mademoiſelle DU PARC.

votre penſée ?

Mademoiſelle DE BRIE,

t-il queſtion ?

MOLIERE.

mettons-nous ici, & puiſque nous voilà és, & que le Roi ne doit venir de deux ıployons ce temps à répéter notre affaire, naniére dont il faut jouer les choſes.

LA GRANGE.

de jouer ce que l'on ne ſait pas ?

Mademoiſelle DU PARC.

je vous déclare que je ne me ſouviens pas e mon perſonnage.

Mademoiſelle DE BRIE.

qu'il me faudra ſouffler le mien d'un bout

Mademoiſelle BEJART.

e me prépare fort à tenir mon rôle à la

Mademoiſelle MOLIERE.

ſi.

Mademoiſelle HERVE'

je n'ai pas grand'choſe à dire.

Mademoiſelle DU CROISY.

plus ; mais, avec cela, je ne répondrois oint manquer.

DU CROISY.

ɔis être quitte pour dix piſtoles.

Mademoiselle MOLIERE.

Grand merci, Monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIERE.

Taisez-vous, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités; & qu'un mari & un galant regardent la même personne avec des yeux si différens.

MOLIERE.

Que de discours?

Mademoiselle MOLIERE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse, & je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs maniéres brusques, aux civilités des galans.

MOLIERE.

Hai! Laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant, nous avons autre chose à faire.

Mademoiselle BEJART.

Mais, puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous, que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a long-temps? C'étoit une affaire toute trouvée, & qui venoit fort bien à la chose, & d'autant mieux, qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, & que cela auroit pû s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre, que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, & se servir des mêmes traits & des mêmes couleurs, qu'il est obligé d'employer aux différens tableaux des caractéres ridicules qu'il

ιite d'après nature ; mais contrefaire un comédien
ns des rôles férieux, c'eſt le peindre par des dé-
ιts qui ſont entiérement de lui, puiſque ces ſortes
perſonnages ne veulent, ni les geſtes, ni les tons
voix ridicules, dans leſquels on le reconnoît.

MOLIERE

eſt vrai ; mais j'ai des raiſons pour ne le pas faire,
je n'ai pas crû, entre nous, que la choſe en valût
peine ; & puis, il falloit plus de temps pour exé-
ter cette idée. Comme leurs jours de comédie ſont
mêmes que les nôtres, à peine ai-je été les voir
ιis ou quatre fois depuis que nous ſommes à Paris;
n'ai attrapé de leur maniére de réciter, que ce qui
a d'abord ſauté aux yeux, & j'aurois eu beſoin de
étudier davantage pour faire des portraits bien
ſemblans.

Mademoiſelle DU PARC.

ur moi, j'en ai reconnu quelques-uns dans votre
uche.

Mademoiſelle DE BRIE.

n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIERE.

eſt une idée qui m'avoit paſſé une fois par la tête,
que j'ai laiſſée-là comme une bagatelle, une badi-
ie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

Mademoiſelle DE BRIE.

tes-la moi un peu, puiſque vous l'avez dite aux
tres.

MOLIERE.

us n'avons pas le temps maintenant.

Mademoiſelle DE BRIE.

ılement deux mots.

MOLIERE.

vois ſongé une comédie, où il y auroit eu un
ète, que j'aurois repréſenté moi-méme, qui ſeroit
ıu pour offrir une piéce à une troupe de comédiens
ıvellement arrivés de campagne. Avez-vous, au-
t-il dit, des acteurs & des actrices qui ſoient ca-

pables de bien faire valoir un ouvrage, car ma p
est une piéce ... Hé ! Monsieur, auroient rép
les comédiens, nous avons des hommes & des fen
qui ont été trouvés raisonnables par tout où
avons passé. Et qui fait les Rois parmi vous ? V
un acteur qui s'en démêle par fois. Qui ? Ce j
homme bien fait ? Vous moquez-vous ? Il fau
roi qui soit gros & gras comme quatre. Un roi,
bleu, qui soit entripaillé comme il faut. Un roi d
vaste circonférence, & qui puisse remplir un t
de la belle maniére. La belle chose qu'un roi d
taille galante ! Voilà déja un grand défaut, mai
je l'entende un peu réciter une douzaine de vers
dessus le comédien auroit récité, par exemple,
ques vers du roi de Nicoméde,

Te le dirai-je, Araspe, il m'a trop bien servi
Augmentant mon pouvoir...

le plus naturellement qu'il lui auroit été possibl
le poëte : Comment ? Vous appellez cela réci
C'est se railler ; il faut dire les choses avec empl
Ecoutez-moi.

(*Il contrefait Monfleury comédien de l'hôtel de B gogne.*)

Te le dirai-je, Araspe .... &c.

Voyez-vous cette posture ? Remarquez bien cela
appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce
attire l'approbation, & fait faire le brouhaha. M
Monsieur, auroit répondu le comédien, il me se
qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capit
des gardes, parle un peu plus humainement, &
prend guére ce ton de démoniaque. Vous ne s
ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous
tes, vous verrez si vous ferez faire aucun,

Voyons un peu une scéne d'amant & d'amante. Là-dessus une comédienne & un comédien auroient fait une scéne ensemble, qui est celle de Camille & de Curiace,

Iras-tu, ma chére ame, & ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! Je vois trop bien .... &c.

tout de même que l'autre, & le plus naturellement qu'ils auroient pû. Et le poëte aussi-tôt: Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille, & voici comme il faut réciter cela.

(Il imite mademoiselle de Beauchâteau comédienne de l'hôtel de Bourgogne.)

Iras-tu, ma chére ame....
Non, je te connois mieux ..... &c.

Voyez-vous comme cela est naturel & passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. Enfin, voilà l'idée; & il auroit parcouru de même tous les acteurs & toutes les actrices.

Mademoiselle DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, & j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIERE *imitant Beauchâteau comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du Cid.*

Percé jusques au fond du cœur, &c.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien, dans Pompée de Sertorius?

(Il contrefait Hauteroche comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

L'inimitié qui régne entre les deux partis,
N'y rend pas de l'honneur, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

MOLIERE.

Et celui-ci ?

(Imitant de Villiers comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

Seigneur, Polibe est mort, &c.

Mademoiselle DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est ; mais il y en a quelques-uns d'entr'eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIERE.

Mon Dieu ! Il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés, mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, & ne nous amusons pas davantage à discourir. *(à la Grange.)* Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

Mademoiselle MOLIERE.

Toujours des marquis ?

MOLIERE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractére agréable de théatre ? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie; &, comme dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même dans toutes nos piéces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

Mademoiselle BEJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIERE.

Pour vous, Mademoiselle....

Mademoiselle DU PARC.

Mon Dieu ! Pour moi, je m'acquiterai fort mal de

›nnage, & je ne fais pas pourquoi vous m'a-
: ce rôle de façonniére.

MOLIERE.

u, Mademoiselle ! Voilà comme vous di-
que l'on vous donna celui de la Critique de
es Femmes ; cependant vous vous en étes
à merveille, & tout le monde est demeuré
ju'on ne peut pas mieux faire que vous avez.
rez-moi, celui-ci sera de même, & vous le
ieux que vous ne pensez.

Mademoiselle DU PARC.

cela se pourroit-il faire ? Car il n'y a point
ie au monde qui soit moins façonniére que

MOLIERE.

; & c'est en quoi vous faites mieux voir que
une excellente comédienne, de bien repré-
personnage, qui est si contraire à votre hu-
:hez donc de bien prendre, tous, le carac-
s rôles, & de vous figurer que vous étes ce
:eprésentez.
du Croisy.)
es le poëte, vous, & vous devez vous rem-
personnage, marquer cet air pédant qui se
›armi le commerce du beau monde, ce ton
ntentieux, & cette exactitude de pronon-
ii appuie sur toutes les syllabes, & ne
ipper aucune lettre de la plus sévére orto-

Brécourt.)
:, vous faites un honnête homme de cour,
us avez déjà fait dans la Critique de l'Eco-
mes, c'est-à-dire, que vous devez prendre
é ; un ton de voix naturel, & gesticuler le
l vous sera possible.
la Grange.)
:, je n'ai rien à vous dire.

(*à Mademoiselle Béjart.*)

Vous, vous repréſentez une de ces fe pourvû qu'elle ne faſſent point l'amour tout le reſte leur eſt permis; de ces fem tranchent toujours fiérement ſur leur gardent un chacun de haut en bas, & toutes les plus belles qualités que poſſ tres, ne ſoient rien en comparaiſon d honneur dont perſonne ne ſe ſoucie. A ce caractére devant les yeux pour en grimaces.

(*à Mademoiſelle de Brie.*)

Pour vous, vous faites une de ces fen ſent être les plus vertueuſes perſonn pourvû qu'elles ſauvent les apparences mes qui croyent que le péché n'eſt qu dale, qui veulent conduire doucemen qu'elles ont, ſur le piéd d'attachemen appellent amis, ce que les autres non Entrez bien dans ce caractére.

(*à Mademoiſelle Moliere.*)

Vous, vous faites le même perſonnag Critique, & je n'ai rien à vous dire Mademoiſelle du Parc.

(*à Mademoiſelle du Croiſy.*)

Pour vous, vous repréſentez une de qui prétent doucement des charités à de ces femmes qui donnent toujours l langue en paſſant, & ſeroient bien fâ ſouffert qu'on eût dit du bien du pro que vous ne vous acquiterez pas mal d

(*à Mademoiſelle Hervé.*)

Et pour vous, vous étes la ſoubrette d qui ſe mêle de temps en temps dans la & attrape, comme elle peut, tous le maîtreſſe. Je vous dis tous vos caract vous vous les imprimiez fortement Commençons maintenant à répéter, &

. Ah ! Voici justement un fâcheux. Il ne
: plus que cela.

SCENE II.

ORILLIERE, MOLIERE, OURT, LA GRANGE, DU SY, Mesdemoiselles DU PARC, RT, DE BRIE, MOLIERE, CROISY, HERVÉ.

A THORILLIERE.

r, Monsieur Moliere.

MOLIERE.

(à part.)

votre serviteur. La peste soit de l'hom.

A THORILLIERE.

ous en va ?

MOLIERE.

(aux actrices.)

ur vous servir. Mesdemoiselles, ne...

A THORILLIERE.

n lieu où j'ai dit bien du bien de vous.

MOLIERE.

(à part.) *(aux acteurs.)*

obligé. Que le diable t'emporte ! Ayez ...

THORILLIERE.

une piéce nouvelle aujourd'hui ?

MOLIERE.

(aux actrices.)

ieur. N'oubliez pas....

LA THORILLIERE.

C'eſt le Roi qui vous la fait faire ?

MOLIERE.

(aux acteurs.)

Oui, Monſieur. De grace, ſongez . . . .

LA THORILLIERE.

Comment l'appellez-vous ?

MOLIERE.

Oui, Monſieur.

LA THORILLIERE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIERE.

(aux actrices.)

Ah ! Ma foi, je ne ſais. Il faut, s'il vous plaît, vous . . . .

LA THORILLIERE.

Comment ſerez-vous habillés ?

MOLIERE.

(aux acteurs.)

Comme vous voyez. Je vous prie . . . .

LA THORILLIERE.

Quand commencez-vous ?

MOLIERE.

(à part.)

Quand le Roi ſera venu. Au diantre le queſti neur.

LA THORILLIERE.

Quand croyez-vous qu'il vienne ?

MOLIERE.

La peſte m'étouffe, Monſieur, ſi je le ſais.

LA THORILLIERE.

Savez-vous point . . . .

MOLIERE.

Tenez, Monſieur, je ſuis le plus ignorant homm monde. Je ne ſais rien de tout ce que vous pou me demander, je vous jure. *(à part.)* J'enrage. Ce bourr vient avec un air tranquille vous faire des queſti

ie pas qu'on ait en tête d'autres af-

THORILLIERE.

es, votre serviteur.

MOLIERE.

voilà d'un autre côté.

ILLIERE *à Mademoiselle du Croisy.*

elle comme un petit ange. Jouez-vous aujourd'hui ? (*en regardant Mademoi-*

noiselle DU CROISY.

ur.

THORILLIERE.

comédie ne vaudroit pas grand chose.

OLIERE *bas aux actrices.*

lez pas faire en aller cet homme-la ?

selle DE BRIE *à la Thorilliere.*

ous avons ici quelque chose à répéter

THORILLIERE.

, je ne veux pas vous empêcher ; vous oursuivre.

Mademoiselle DE BRIE.

THORILLIERE.

e serois fâché d'incommoder personne. ient ce que vous avez à faire.

ademoiselle DE BRIE.

...

THORILLIERE.

e sans cérémonie, vous dis-je, & vous er ce qu'il vous plaira.

MOLIERE.

es Demoiselles ont peine à vous dire aiteroient fort que personne ne fût ici e répétition.

THORILLIERE.

l n'y a point de danger pour moi.

MOLIERE

Monſieur, c'eſt une coûtume qu'elles obſ vous aurez plus de plaiſir quand les choſes prendront.

LA THORILLIERE

Je m'en vais donc dire que vous étes prêts

MOLIERE.

Point du tout, Monſieur, ne vous hâte grace.

SCENE III.

MOLIERE, BRECOU LA GRANGE, DU CRC Meſdemoiſelles DU PARC, BE. DE BRIE, MOLIERE, DU CI HERVÉ.

MOLIERE.

AH ! Que le monde eſt plein d'impertin ſus, commençons. Figurez-vous don ment que la ſcéne eſt dans l'antichambre du c'eſt un lieu où il ſe paſſe tous les jours de aſſez plaiſantes. Il eſt aiſé de faire venir les perſonnes qu'on veut, & on peut tro raiſons même pour y autoriſer la venue des que j'introduis. La comédie s'ouvre par de quis qui ſe rencontrent.

(*à La Grange.*)

Souvenez-vous bien. vous. de venir. co

nne dans un petit espace.

(*à La Grange.*)

parlez.

LA GRANGE.

, *Marquis.*

MOLIERE.

ieu! Ce n'est point là le ton d'un marquis; .e prendre un peu plus haut, & la plupart de ssieurs affectent une maniére de parler parti- pour se distinguer du commun. *Bon jour,* *is.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

jour, Marquis.

MOLIERE.

Marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

fais-tu là?

MOLIERE.

bleu, tu vois; j'attens que tous ces Messieurs ayent ouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

tebleu, quelle foule! je n'ai garde de m'y aller frot- r, & j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIERE.

y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer point, qui ne laissent pas de se presser, & d'occuper toutes les venues de la porte.

LA GRANGE.

ions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous ap- lle.

MOLIERE.

ela est bon pour toi; mais, pour moi, je ne veux pas re joué par Moliere.

LA GRANGE.

e pense pourtant, Marquis, que c'est toi qu'il joue dans t Critique.

MOLIERE.

Moi? Je suis ton valet, c'est toi-même en propre per- onne.

LA GRANGE.

Ah ! Ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIERE.

Parbleu, je te trouve plaisant de me donner ce qui t'appartient.

LA GRANGE *riant.*

Ah, ah, ah ! Cela est drôle.

MOLIERE *riant.*

Ah, ah, ah ! Cela est bouffon.

LA GRANGE.

Quoi ! Tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue dans le marquis de la Critique ?

MOLIERE.

Il est vrai ; c'est moi. Détestable, morbleu, détestable, tarte à la crême. *C'est, moi, c'est moi, assurément, c'est moi.*

LA GRANGE.

Oui, parbleu, c'est toi, tu n'as que faire de railler ; &, si tu veux, nous gagerons, & verrons qui a raison des deux.

MOLIERE.

Et que veux-tu gager encore ?

LA GRANGE.

Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIERE.

Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

Cent pistoles comptant.

MOLIERE.

Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, & dix pistoles comptant.

LA GRANGE.

Je le veux.

MOLIERE.

Cela est fait.

LA GRANGE.

Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

MOLIERE.

bien aventuré.

LA GRANGE.

en rapporter ?

MOLIERE *à Brécourt.*

mme qui nous jugera. Chevalier.

BRECOURT.

MOLIERE.

à l'autre qui prend le ton de marquis. pas dit que vous faites un rôle, où l'on naturellement ?

BRECOURT.

MOLIERE.

ıc. *Chevalier.*

BRECOURT.

MOLIERE.

ı peu sur une gageure que nous avons faite.

BRECOURT.

MOLIERE.

ons qui est le marquis de la Critique de Mo- ;e que c'est moi, je gage que c'est lui.

BRECOURT.

uge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes ıx, de vouloir vous appliquer ces sortes de oilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre ırlant à des personnes qui le chargeoient de que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du :omme d'être accusé de regarder quelqu'un 'raits qu'il fait ; que son dessein est de peindre ans vouloir toucher aux personnes, & que onnages qu'il représente sont des personnages des fantômes proprement, qu'il habille à sa r réjouïr les spectateurs ; qu'il seroit bien fâ- r jamais marqué qui que ce soit, & que si

quelque chose étoit capable de le dégouter de faire des comédies, c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, & dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes, à qui il n'a jamais pensé. En effet, je trouve qu'il a raison: car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer tous ses gestes & toutes ses paroles, & chercher à lui faire des affaires en disant hautement, il joue un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, & principalement des hommes de notre siécle; il est impossible à Moliere de faire aucun caractére qui ne rencontre quelqu'un dans le monde; &, & s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé à toutes les personnes où l'on peut trouver des défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIERE.

Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Moliere, & épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE.

Point du tout. C'est toi qu'il épargne; & nous trouverons d'autres juges.

MOLIERE.

Soit. Mais di-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Moliere est épuisé maintenant, & qu'il ne trouvera plus de matiére pour...

BRECOURT.

Plus de matiére? Hé; mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guére le chemin de nous rendre plus sages pour tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit.

MOLIERE.

Attendez. il faut marquer davantage tout cet endroit. Ecoute-le moi dire un peu... *& qu'il ne trouvera plus de matiére pour... Plus de matiére? Hé, mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, & nous ne prenons guére le chemin de nous rendre sages*

ıt ce qu'il fait, & tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ſé dans ſes comédies tout le ridicule des hommes. ı ſortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt ca- de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, nple, ceux qui ſe font les plus grandes amitiés le, & qui, le dos tourné, font galanterie de ſe l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à on- ces flatteurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'aucun ouanges qu'ils donnent, & dont toutes les flatte- une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux ‘coutent? N'a-t-il pas ces lâches courtiſans de ır, ces perfides adorateurs de la fortune, qui cenſent dans la proſpérité, & vous accablent diſgrace? N'a-t-il pas ceux qui ſont toujours ns de la cour, ces ſuivans inutiles, ces incom- ſſidus, ces gens, dis-je, qui, pour ſervices, ne compter que des importunités, & qui veulent les récompenſe d'avoir obſédé le prince dix ans ? N'a-t-il pas ceux qui careſſent également tout le, qui promènent leurs civilités à droit & à gau- ourent à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes ıdes, & les mêmes proteſtations d'amitié? Mon- votre très-humble ſerviteur. Monſieur, je ſuis 'otre ſervice. Tenez-moi des vôtres, mon cher. 'tat de moi, Monſieur, comme du plus chaud de ıs. Monſieur, je ſuis ravi de vous embraſſer. Ah! ur, je ne vous voyois pas. Faites-moi la grace nployer, ſoyez perſuadé que je ſuis entiérement Vous êtes l'homme du monde que je révère le n'y a perſonne que j'honore à l'égal de vous. Je njure de le croire. Je vous ſupplie de n'en point Serviteur. Très-humble valet. Va, va, Marquis, e aura toujours plus de ſujets qu'il n'en voudra, ce qu'il a touché juſqu'ici n'eſt rien que bagatelle, de ce qui reſte. Voilà à peu près comme cela re joué.

BRECOURT.

ſſez.

MOLIERE.

Pourſuivez.

BRECOURT.

Voici Climéne, & Eliſe.

MOLIERE.

(à Meſdemoiſelles du Parc, & Moliere.)

Là-deſſus, vous arriverez toutes deux.

(à Mademoiſelle du Parc.)

Prenez bien garde, vous, à vous déhancher, com me il faut, & à faire bien des façons. Cela vou contraindra un peu ; mais qu'y faire? Il faut pa fois ſe faire violence.

Mademoiſelle MOLIERE.

Certes, Madame, je vous ai reconnue de loin, & j' bien vû à votre air que ce ne pouvoit être une autre q vous.

Mademoiſelle DU PARC.

Vous voyez. Je viens attendre ici la ſortie d'un homm avec qui j'ai une affaire à démêler.

Mademoiſelle MOLIERE.

Et moi de même.

MOLIERE.

Meſdames, voilà des coffres qui vous ſerviront fauteuils.

Mademoiſelle DU PARC.

Allons, Madame, prenez place, s'il vous plaît.

Mademoiſelle MOLIERE.

Après vous, Madame.

MOLIERE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chac prendra place, & parlera aſſis, hors les marquis q tantôt ſe léveront, & tantôt s'aſſoiront ſuivant le inquiétude naturelle. *Parbleu, Chevalier, tu devr faire prendre médecine à tes canons.*

BRECOURT.

Comment?

MOLIERE.

Ils ſe portent fort mal.

BRECOURT.

r à la turlupinade.

Mademoiselle MOLIERE.

ieu ! Madame, que je vous trouve le teint d'une ur éblouissante, & les lévres d'une couleur de prenant !

Mademoiselle DU PARC.

Que dites-vous-là, Madame ? Ne me regardez , je suis du dernier laid aujourd'hui.

Mademoiselle MOLIERE.

Madame, levez un peu votre coëffe.

Mademoiselle DU PARC.

Je suis épouvantable, vous dis-je, & je me fais à moi-même.

Mademoiselle MOLIERE.

us êtes si belle.

Mademoiselle DU PARC.

int, point.

Mademoiselle MOLIERE.

lontrez-vous.

Mademoiselle DU PARC.

h ! Fi donc, je vous prie.

Mademoiselle MOLIERE.

e grace.

Mademoiselle DU PARC.

lon Dieu ! Non.

Mademoiselle MOLIERE.

fait.

Mademoiselle DU PARC.

ous me désespérez.

Mademoiselle MOLIERE.

n moment.

Mademoiselle DU PARC.

ai.

Mademoiselle MOLIERE.

ésolument vous vous montrerez. On ne peut poi sser de vous voir.

six précieuses, de vingt coquettes, & de trente cocus qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

Mademoiselle MOLIERE.

En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes & particuliérement les cocus, qui sont les meilleurs du monde?

MOLIERE.

Par la sang-bleu, on m'a dit qu'on va le dauber, lui & toutes ses comédies, de la belle maniére, & que les comédiens & les auteurs, depuis le cédre jusqu'à l'hyssope, sont diablement animés contre lui.

Mademoiselle MOLIERE.

Cela lui siéd fort bien. Pourquoi fait-il de méchantes piéces que tout Paris va voir, & où il peint si bien les gens que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies comme celles de Monsieur Lysidas? Il n'auroit personne contre lui, & tous les auteurs en diroient du bien. Il est vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand concours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours bien écrites, personne n'écrit contre elles, & tous ceux qui les voyent, meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'ennemis, & que tous mes ouvrages ont l'approbation des savans.

Mademoiselle MOLIERE.

Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux que tous les applaudissement du public, & que tout l'argent qu'on sauroit gagner aux piéces de Moliere. Que vous importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvû qu'elles soient approuvées par Messieurs vos confreres?

LA GRANGE.

Mais quand jouera-t-on le portrait du peintre?

DU CROISY.

Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des premiers sur les rangs, pour crier, Voilà qui est beau.

MOLIERE.

MOLIERE.

i de même, parbleu.

LA GRANGE.

i auſſi, Dieu me ſauve.

Mademoiſelle DU PARC.

noi, j'y payerai de ma perſonne, comme il faut; éponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra oute tous les jugemens ennemis. C'eſt bien la e choſe que nous devions faire, que d'épauler de uanges le vengeur de nos intérêts.

Mademoiſelle MOLIERE.

rt bien dit.

Mademoiſelle DE BRIE.

u'il nous faut faire toutes.

Mademoiſelle BEJART.

nent.

Mademoiſelle DU CROISY.

loute.

Mademoiſelle HERVE'.

le quartier à ce contrefaiſeur de gens.

MOLIERE.

i, Chevalier mon ami, il faudra que ton Mo- cache.

BRECOURT.

Lui? Je te promets, Marquis, qu'il fait deſſein ſur le théatre, rire avec tous les autres, du por- 'on a fait de lui.

MOLIERE.

t, ce ſera donc du bout des dents qu'il rira.

BRECOURT.

:, peut-être qu'il y trouvera plus de ſujets de rire e penſes. On m'a montré la piéce, & comme qu'il y a d'agréable, ſont effectivement les idées été priſes de Moliere, la joie que cela pourra n'aura pas lieu de lui déplaire, ſans doute; car, ndroit où on s'efforce de le noircir, je ſuis le mpé du monde, ſi cela eſt approuvé de perſonne; à tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre

lui, sur ce qu'il fait, dit-on, des portraits blans, outre que cela est de fort mauvaise vois rien de plus ridicule & de plus mal pri vois pas crû jusqu'ici que ce fût un sujet de b comédien que de peindre trop bien les hom

LA GRANGE.

Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoie ponse, & que. . .

BRECOURT.

Sur la réponse ? Ma foi, je le trouverois n s'il se mettoit en peine de répondre à leurs in le monde sait assez de quel motif elles pe & la meilleure réponse qu'il leur puisse fa comédie qui réussisse comme toutes les au vrai moyen de se venger d'eux, comme il l'humeur dont je les connois, je suis fort piéce nouvelle qui leur enlèvera le monde bien plus que toutes les satires qu'on po leurs personnes.

MOLIERE.

Mais, Chevalier. . .

Mademoiselle BEJAR

Souffrez que j'interrompe pour un peu
(*à Moliere.*)
Voulez-vous que je vous die ? Si j'av tre place, j'aurois poussé les chose Tout le monde attend de vous une r reuse, &, après la maniére dont on vous étiez traité dans cette comédie, droit de tout dire contre les coméd deviez n'en épargner aucun.

MOLIERE.

J'enrage de vous ouïr parler de la fa votre manie à vous autres femmes. que je prisse feu d'abord contre eux exemple j'allasse éclater promptemen & en injures. Le bel honneur que j'en & le grand dépit que je leur ferois !

préparés de bonne volonté à ces sortes de cho-
&, lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient le
rait du peintre sur la crainte d'une riposte, quel-
-uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu ? Qu'il
rende toutes les injures qu'il voudra, pourvû
nous gagnions de l'argent. N'est-ce pas là la
que d'une ame fort sensible à la honte, & ne me
gerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce
ls veulent bien recevoir ?

Mademoiselle DE BRIE.

e sont fort plaint toutefois de trois ou quatre
s que vous avez dit d'eux dans la Critique, &
s vos Précieuses.

MOLIERE.

t vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offen-
, & ils ont grande raison de les citer. Allez, al-
, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur
fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un
plus qu'ils n'auroient voulu, & tout leur procé-
depuis que nous sommes venus à Paris, a trop
qué ce qui les touche ; mais laissons-les faire tant
ls voudront, toutes leurs entreprises ne doivent
it m'inquiéter. Ils critiquent mes piéces, tant
ux ; & Dieu me garde d'en faire jamais qui leur
se. Ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

Mademoiselle DE BRIE.

'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses
rages.

MOLIERE.

u'est-ce que cela me fait ? N'ai-je pas obtenu de
comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puis-
elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes person-
, à qui particuliérement je m'efforce de plaire ?
i-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, & tou-
leurs censures ne viennent-elles pas trop tard ? Est-
noi, je vous prie, que cela regarde maintenant ;
lorsqu'on attaque une piéce qui a eu du succès,
st-ce pas attaquer plustôt le jugement de ceux qui

l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a

Mademoiselle DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit Monsieur l'a se mêle d'écrire contre des gens qui ne song lui.

MOLIERE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la Monsieur Boursaut ! Je voudrois bien quelle façon on pourroit l'ajuster pour plaisant; & si, quand on le berneroit sur le il seroit assez heureux pour faire rire le m lui seroit trop d'honneur, que d'être joué de auguste assemblée, il ne demanderoit pas il m'attaque de gaieté de cœur, pour se f noître, de quelque façon que ce soit. C'est me qui n'a rien à perdre, & les comédie l'ont déchaîné, que pour m'engager à une so re, & me détourner par cet artifice des autr ges que j'ai à faire, & cependant vous êtes ples pour donner toutes dans ce panneau. fin, j'en ferai ma déclaration publiquement. tens faire aucune réponse à toutes leurs criti leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les monde de mes piéces, j'en suis d'accord. Qu saisissent après nous, qu'ils les retournent c habit pour les mettre sur leur théatre, & t profiter de quelque agrément qu'on y tro d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, il besoin, & je serai bien aise de contribuer à subsister, pourvû qu'ils se contentent de ce qu leur accorder avec bienséance. La courto avoir des bornes; & il y a des choses qui ne f ni les spectateurs, ni celui dont on parle. abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, & çon de réciter, pour en faire, & dire tout leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque av Je ne m'oppose point à toutes ces choses, &

cela puisse réjouir le monde ; mais en leur
nant tout cela, ils me doivent faire la gra-
laisser le reste, & de ne point toucher à de
; de la nature de celles, sur lesquelles on
qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies.
quoi je prierai civilement cet honnête Mon-
i se mêle d'écrire pour eux, & voilà toute
se qu'ils auront de moi.

Mademoiselle BEJART.

in...

MOLIERE.

in, vous me feriez devenir fou. Ne parlons
cela davantage, nous nous amusons à faire
urs, au lieu de répéter notre comédie. Où
s-nous ? Je ne m'en souviens plus.

Mademoiselle DE BRIE.

étiez à l'endroit...

MOLIERE.

eu ! J'entens du bruit, c'est le Roi qui arri-
ément, & je vois bien que nous n'aurons
mps de passer outre. Voilà ce que c'est de
. Oh bien, faites donc, pour le reste, du
i'il vous sera possible.

Mademoiselle BEJART.

oi, la frayeur me prend, & je ne saurois
er mon rôle, si je ne le répéte tout entier.

MOLIERE.

it ? Vous ne sauriez aller jouer votre rôle ?

Mademoiselle BEJART.

Mademoiselle DU PARC.

le mien.

Mademoiselle DE BRIE.

ion plus.

Mademoiselle MOLIERE.

Mademoiselle HERVE'.

Mademoiselle DU CROISY

Ni moi.

MOLIERE.

Que pensez-vous donc faire ? Vous moqu toutes de moi ?

SCENE IV.

BEJART, MOLIERE, LA GRA DU CROISY, Mesdemoiselle PARC, BEJART, DE B MOLIERE, DU CROISY, HE

BEJART.

MEssieurs, je viens vous avertir que l venu, & qu'il attend que vous comm

MOLIERE.

Ah ! Monsieur, vous me voyez dans la plu peine du monde ; je suis désespéré à l'heur vous parle. Voici des femmes qui s'effray qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles que d'aller commencer. Nous demandons, d encore un moment. Le Roi a de la bonté, bien que la chose a été précipitée.

SCENE V.

MOLIERE, *& les mêmes acteurs,* *ception de Béjart.*

MOLIERE.

HE ! De grace, tâchez de vous remettre courage, je vous prie.

Mademoiselle DU PARC.

ἰevez vous aller excuser.

MOLIERE.

ent m'excuser ?

SCENE VI.

LIERE, & les mêmes acteurs, UN NECESSAIRE.

UN NECESSAIRE.

ssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

à l'heure, Monsieur. Je crois que je perdrai t de cette affaire-ci, &....

SCENE VII.

LIERE, & les mêmes acteurs, UN SECOND NECESSAIRE.

LE SECOND NECESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIERE.

(à ses camarades.)

un moment, Monsieur. Hé quoi donc ! Vou-ous que j'aye l'affront....

SCENE VIII.

MOLIERE, & *les mêmes acteurs*, TROISIE'ME NECESSAII

LE TROISIE'ME NECESSAIF

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

Oui, Monsieur, nous y allons. Hé! Que d se font de fête, & viennent dire, commencez à qui le Roi ne l'a pas commandé!

SCENE IX.

MOLIERE, & *les mêmes acteurs*, QUATRIE'ME NECESSAIRE

LE QUATRIE'ME NECESSAIRE.

MEssieurs, commencez donc.

MOLIERE.

(*à ses camarades.*)

Voilà qui est fait, Monsieur. Quoi donc! I vrai-je la confusion....

SCENE DERNIERE.

BEJART, MOLIERE, *& les mêmes acteurs.*

MOLIERE.

MOnfieur, vous venez pour nous dire de commencer, mais. . . .

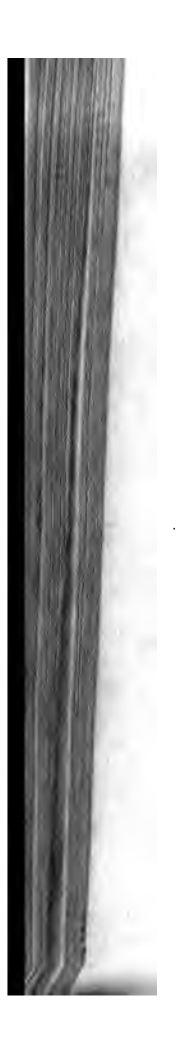
BEJART.

on, Meffieurs, je viens pour vous dire qu'on a au Roi l'embarras où vous vous trouviez, & par une bonté toute particuliére, il remet tre nouvelle comédie à une autre fois, & fe conte pour aujourd'hui de la premiére que vous urrez donner.

MOLIERE.

h! Monfieur, vous me redonnez la vie. Le Roi us fait la plus grande grace du monde de nous nner du temps, pour ce qu'il a fouhaité; & nous lons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il us fait paroître.

FIN.



LA PRINC

D'ELID

COMÉDIE-BALL

ERTISSEMENT.

'a pas crû devoir suivre l'ordre des
iennes éditions, pour l'impression de
sse d'Elide. Cette piéce étoit confon-
mi tous les détails des fêtes qui furent
Versailles en 1664, depuis le 7 Mai,
& compris le 13. du même mois.
river le public de ces détails qui peu-
re amusans & curieux, on s'est conten-
mettre le tout dans un meilleur ordre.
aussi changé le titre général de, *Plaisirs*
le enchantée, avec d'autant plus de raison,
e titre ne convient qu'aux trois premié-
ournées, qui seules sont comprises dans
ujet; les quatre autres n'y ont aucun rap-
, & on y a substitué celui de, *Fêtes de*
sailles en 1664.

ACTEURS DU PROLOGUE.

'AURORE.
YCISCAS, valet de chiens.
TROIS VALETS DE CHIENS, chantans.
VALETS DE CHIENS, dansans.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

IPHITAS, prince d'Elide, pere de la princesse.

LA PRINCESSE D'ELIDE.
EURIALE, prince d'Ithaque.
ARISTOMENE, prince de Messéne.
THEOCLE, prince de Pyle.
AGLANTE, cousine de la princesse.
CINTHIE, cousine de la princesse.
ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque.
PHILIS, suivante de la princesse.
MORON, plaisant de la princesse.
LYCAS, suivant d'Iphitas.

ACTEURS DES INTERMEDES.

PREMIER INTERMEDE.

MORON.
CHASSEURS, dansans.

SECOND INTERMEDE.

PHILIS.
MORON.
UN SATYRE, chantant.
SATYRES, dansans.

TROISIE'ME INTERMEDE.

PHILIS.
TIRCIS, berger chantant.
MORON.

QUATRIE'ME INTERMEDE.

LA PRINCESSE.
PHILIS.
CLIMENE.

CINQUIE'ME INTERMEDE.

BERGERS & BERGERES, chantans.
BERGERS & BERGERES, dansans.

La scéne est en Elide.

A PRINCESSE D'ELIDE,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

ENE PREMIERE.

URORE, LYCISCAS, *& plu-rs autres* VALETS DE CHIENS *endormis & couchés sur l'herbe.*

L'AURORE *chante.*

Iand l'amour à vos yeux offre un choix agréable,
Jeunes beautés, laissez-vous enflammer;
ez-vous d'affecter cet orgueil indomtable,
Dont on vous dit qu'il est beau de s'armer.
Dans l'âge où l'on est aimable,
Rien n'est si beau que d'aimer.
ez librement pour un amant fidéle,
Et bravez ceux qui voudront vous blâmer;
eur tendre est aimable, & le nom de cruelle
N'est pas un nom à se faire estimer:
Dans le temps où l'on est belle,
Rien n'est si beau que d'aimer.

SCENE II.

LYCISCAS, & plusieurs VAL
CHIENS endormis, TROIS
DE CHIENS chantans, réveill
cit de l'Aurore.

TOUS TROIS ENSEMBLE

HOlà, holà. Debout, debou
Pour la chasse ordonnée, il faut prépa
Holà ho, debout, vîte deb

PREMIER.

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se c

DEUXIE'ME.

L'air sur les fleurs en perles s

TROISIE'ME.

Les rossignols commencent le
Et leurs petits concerts retentissent par

TOUS TROIS ENSEM

Sus, sus, debout, vîte de
(*à Lyciscas endormi.*)
Qu'est-ce ceci, Lyciscas? Quoi? Tu ro
Toi, qui promettois tant de devancer
Allons debout, vîte de
Pour la chasse ordonnée il faut prépare
Debout, vîte debout, dépêchons, ho

LYCISCAS *en s'éveill*

Par la morbleu, vous étes de grands
vous autres, & vous avez la gueule
grand matin.

TOUS TROIS ENSEM

Ne vois-tu pas le jour qui se répand p
Allons debout, Lyciscas, de

LYCISCAS.

Laissez-moi dormir encore un peu, je vous
ıre.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non, debout, Lyciscas, debout.

LYCISCAS.

: vous demande plus qu'un petit quart d'heure.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Point, point, debout, vîte debout.

LYCISCAS.

Je vous prie.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

moment.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

grace.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

. .

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

ırai fait incontinent.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Non, non. Debout, Lyciscas, debout.
ar la chasse ordonnée il faut préparer tout,
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

: bien., laissez-moi, je vais me lever. Vous êtes
:tranges gens de me tourmenter comme cela, vous

ſerez cauſe que je ne me porterai pas bien d
la journée ; car, voyez-vous, le ſommeil eſt
faire à l'homme, & lorſqu'on ne dort pas ſa
ction, il arrive... que... on n'eſt...

(*il ſe rendort.*)

PREMIER.

Lyciſcas.

DEUXIE'ME.

Lyciſcas.

TROISIE'ME.

Lyciſcas.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs ! Je voudrois que
euſſiez la gueule pleine de bouillie bien chau

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout, debout.
Vîte debout, dépêchons, debout.

LYCISCAS.

Ah ! Quelle fatigue de ne pas dormir ſon ſao

PREMIER.

Holà, ho.

DEUXIE'ME.

Holà, ho.

TROISIE'ME.

Holà, ho.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Ho ! Ho !

LYCISCAS.

Ho ! Ho ! La peſte ſoit des gens avec leurs chi
hurlemens ! Je me donne au diable, ſi je ne
aſſomme. Mais voyez un peu quel diable d'en
ſiaſme il leur prend, de me venir chantér aux
les comme cela. Je...

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCIS

LYCISCAS.

e?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS.

: diable vous emporte.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Debout.

LYCISCAS *en se levant.*

:oujours? A-t-on jamais vû une pareille furie
nter? Par la sang-bleu, j'enrage. Puisque me
:veillé, il faut que j'éveille les autres, & que
tourmente comme on m'a fait. Allons ho,
urs, debout, debout, vîte, c'est trop dor-
e vais faire un bruit du diable par tout.

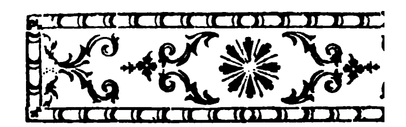
(*Il crie de toute sa force.*)

ıt, debout, debout. Allons vîte, ho, ho, ho,
:, debout. Pour la chasse ordonnée, il faut
er tout, debout, debout, Lyciscas, debout.
o, ho, ho, ho.

usieurs cors & trompes de chasse se font entendre,
:ts de chiens que Lyciscas a réveillés dansent
:rée.)

Fin du Prologue.





LA PRINCE[SSE]

D'ELIDE

COMEDIE-BAL[LET]

ACTE PREMI[ER]

SCENE PREMI[ERE]

EURIALE, ARBA[TE]

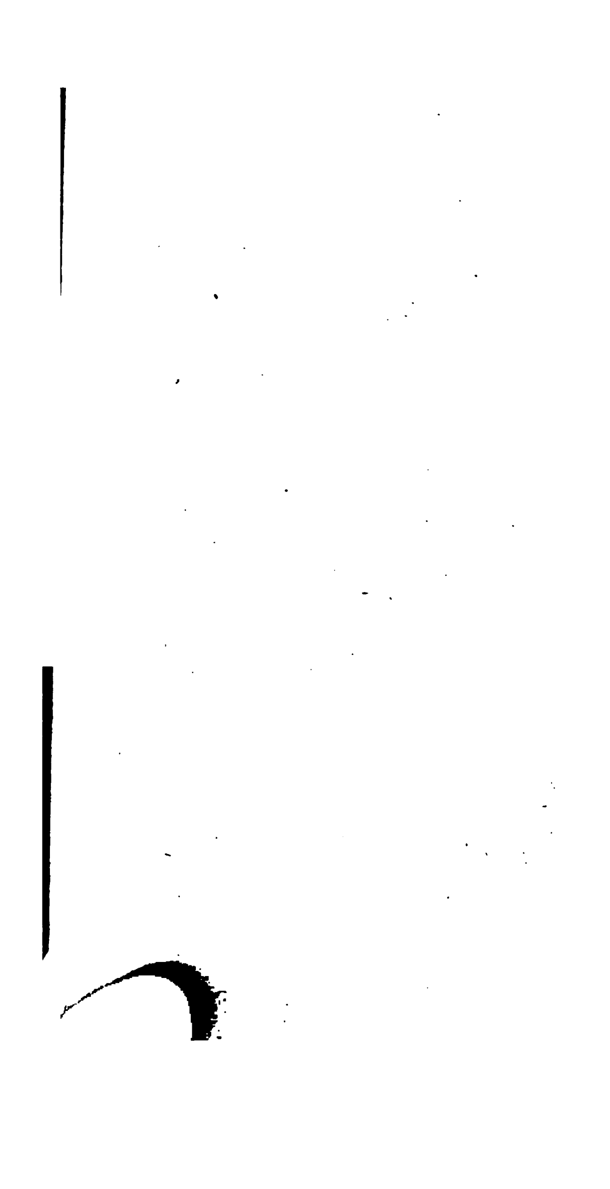
ARBATE.



E silence rêveur, dont la so[li-]
tude
Vous fait à tous momens [chercher la]
solitude,
Ces longs soupirs que laiss[e échapper]
votre cœur,
Et ces fixes regards si chargés de langueu[r,]
Disent beaucoup, sans doute, à des ge[ns de mon]
âge;
Et je pense, Seigneur, entendre ce langa[ge;]
Mais, sans votre congé, de peur de trop [risquer,]
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.



LA PRINCESSE D'ELIDE.



EURIALE.

ɛxplique, Arbate, avec toute licence
, ces regards & ce morne silence.
ts ici de dire que l'amour
sous ses loix, & me brave à son tour,
ns encor que tu me fasses honte
ses d'un cœur qui souffre qu'on le domte.

ARBATE.

blâmer, Seigneur, des tendres mouve-

: qu'aujourd'hui penchent vos sentimens ?
des vieux jours ne peut aigrir mon ame
doux transports de l'amoureuse flamme ;
: mon sort touche à ses derniers soleils,
e l'amour sied bien à vos pareils ;
but qu'on rend aux traits d'un beau vi-

ıté d'une ame est un clair témoignage,
: malaisé que, sans être amoureux,
orince soit & grand & généreux.
ualité que j'aime en un monarque,
se du cœur est une grande marque
orince à votre âge on peut tout présumer,
voit que son ame est capable d'aimer.
: passion, de toutes la plus belle,
ıs un esprit cent vertus après elle ;
s actions elle pousse les cœurs,
: grands héros ont senti ses ardeurs.
es yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
vos vertus vû fleurir l'espérance ;
ds observoient en vous des qualités
onnoissois le sang dont vous sortez ;
vrois un fond d'esprit & de lumiére,
ouvois bien fait, l'air grand & l'ame fiére,
ır, votre adresse éclatoient chaque jour :
'inquiétois de ne voir point d'amour ;
: les langueurs d'une plaie invincible
ıtrent que votre ame à ses traits est sensible,

Je triomphe, & mon cœur d'allégresse rempli
Vous regarde à présent comme un prince acc

EURIALE.

Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance
Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien
geance ;
Et sachant dans quels maux mon cœur s'est ab
Toi-même tu voudrois qu'il n'eût jamais aimé.
Car enfin, voi le sort où mon astre me guide ;
J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Elide
Et tu sais que l'orgueil sous des traits si charm
Arme contre l'amour ses jeunes sentimens,
Et comment elle fuit en cette illustre fête
Cette foule d'amans qui briguent sa conquête.
Ah ! Qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit
Aussi-tôt qu'on le voit, prend droit de nous cha
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les
mes
Où le ciel, en naissant, a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
Mais de l'œil dont on voit une belle statue.
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en être en deux ans rappellé nulle ima
Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
Le célébre mépris qu'elle fait de l'amour ;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'hyménée une invincible haine,
Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquoi
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la chasse, & de toute la Grèce
Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
Admire nos esprits, & la fatalité.
Ce que n'avoit point fait sa vûe & sa beauté,

t de ses fiertés en mon ame fit naître
ısport inconnu, dont je ne fus point maître:
ain si fameux eut des charmes secrets
aire avec soin rappeler tous ses traits,
ı esprit jettant de nouveaux yeux sur elle
efit une image & si noble & si belle,
gnit tant de gloire & de telles douceurs
'oir triompher de toutes ses froideurs,
on cœur, aux brillans d'une telle victoire,
sa liberté s'évanouir la gloire;
une telle amorce il eut beau s'indigner,
ceur dans mes sens prit tel droit de régner
raîné par l'effort d'une occulte puissance,
thaque en ces lieux fait voile en diligence,
ouvre un effet de mes vœux enflammés,
ir de paroître à ces jeux renommés,
lustre Iphitas, pere de la princesse,
le la plupart des princes de la Gréce.

ARBATE.

quoi bon, Seigneur, les soins que vous pre-
?

'quoi ce secret où vous vous obstinez?
imez, dites-vous, cette illustre princesse,
z à ses yeux signaler votre adresse,
empressemens, paroles, ni soupirs
ıt instruite encor de vos brûlans desirs?
oi, je n'entens rien à cette politique
veut point souffrir que votre cœur s'expli-
,
: sais quel fruit peut prétendre un amour
t tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
ırer les dédains de cette ame hautaine,
etter au rang de ces princes soumis
titre d'amans lui peint en ennemis?
s les souverains de Messéne & de Pyle
e de leurs cœurs un hommage inutile,

Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus,
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'est dans ce mépris, & dans cette humeur fiér
Que votre ame à ses vœux doit voir plus de lu
miére,
Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
Que défend seulement une simple froideur,
Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
De quelque attachement l'invincible tendresse.
Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
Mais quand une ame est libre, on la force aisémen
Et toute la fierté de son indifférence
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
Faites de votre flamme un éclat glorieux,
Et, bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres.
Peut-être pour toucher ses sévéres appas,
Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
Et, si de ses fiertés l'impérieux caprice
Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités,
Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

EURIALE.

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme ;
Combattant mes raisons, tu chatouilles mon ame,
Et, par ce que j'ai dit, je voulois pressentir
Si de ce que j'ai fait tu pourrois m'applaudir.
Car enfin, puisqu'il faut t'en faire confidence,
On doit à la princesse expliquer mon silence,
Et peut-être, au moment que je t'en parle ici,
Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.

chaffe, où pour fuir la foule qui l'adore,
s qu'elle eft allée au lever de l'aurore,
temps que Moron pour déclarer mon feu
.

ARBATE.

Moron, Seigneur?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu;
n titre de fou tu crois le bien connoître;
ache qu'il l'eft moins qu'il ne le veut paroître,
:, malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui,
us de bo[illegible]ns que tel qui rit de lui.
nceffe fo[illegible]ît à fes bouffonneries,
eft fait aimer par cent plaifanteries,
it dans cet accès dire & perfuader
e d'autres que lui n'oferoient hazarder;
ois propre, enfin à ce que j'en fouhaite,
our moi, dit-il, une amitié parfaite,
it, dans mes états ayant reçû le jour,
e tous mes rivaux appuyer mon amour.
ue argent mis en main pour foutenir ce zéle....

SCENE II.

RIALE, ARBATE, MORON.

MORON *derrière le théatre.*

[fecours. Sauvez-moi de la bête cruelle.

EURIALE.

fe ouïr fa voix.

MORON *derrière le théatre.*

A moi, de grace, à moi.

EURIALE.

ui-même. Où court-il avec un tel effroi?

MORON *entrant sans voir personne.*

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable ?
Grands dieux ! Préservez-moi de sa dent effroyable ;
Je vous promets, pourvû qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.
(*rencontrant Euriale que dans sa frayeur il prend pour le sanglier qu'il évite.*)
Ah ! Je suis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu ?

MORON.

Je vous croyois la bête,
Dont à me diffamer j'ai vû la gueule prête,
Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

O ! Que la princesse est d'une etrange humeur !
Et qu'à suivre la chasse & ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
De se voir exposés à mille & mille peurs ?
Encore si c'étoit qu'on ne fût qu'à la chasse
Des liévres, des lapins, & des jeunes dains ; passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toujours la fuite devant nous.
Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps, que je ne puis souffrir.

EURIALE.

Di-nous donc ce que c'est ?

MORON.

Le pénible exercice
Où de notre princesse a volé le caprice !

J'en

is bien juré qu'elle auroit fait le tour ;
urſe des chars ſe faiſant en ce jour ,
affecter ce contre-temps de chaſſe
›riſer ces jeux avec meilleure grace ,
'oir . . . Mais chut. Achevons mon récit ;
ons le fil de ce que j'avois dit.
dit ?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice pénible.

MORON.

. Succombant donc à ce travail horrible ;
aſſeur fameux j'étois enharnaché ,
point du jour je m'étois découché ;
; écarté de tous en galant homme ,
nt un lieu propre à dormir d'un bon ſomme ;
ma poſture , & , m'ajuſtant bien-tôt ,
éja mon ton pour ronfler comme il faut ;
ı murmure affreux m'a fait lever la vûe ,
ın vieux buiſſon de la forêt touffue ,
un ſanglier d'une énorme grandeur
.

EURIALE.

ſt-ce ?

MORON.

Ce n'eſt rien. N'ayez point de frayeur ;
ez-moi paſſer entre vous deux, pour cauſe,
ieux en main pour vous conter la choſe.
rû ce ſanglier qui , par nos gens chaſſé ,
n air affreux tout ſon poil hériſſé ;
reux flamboyans ne lançoient que menace ;
ıle faiſoit une laide grimace ,
ni de l'écume , à qui l'oſoit preſſer ,
de certains crocs....Je vous laiſſe à penſer.
ble aſpect j'ai ramaſſé mes armes ,
ıux animal , ſans en prendre d'alarmes ,
lroit à moi, qui ne lui diſois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de piéd ferme attendu ?

MORON.

Quelque sot.

J'ai jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abatre !
Ce trait, Moron, n'est pas généreux....

MORON.

J'y consens;

Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais, par quelques exploits si l'on ne s'éternise...;

MORON.

Je suis votre valet. J'aime mieux que l'on dise,
C'est ici qu'en fuyant, sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier,
Que si l'on y disoit : Voilà l'illustre place
Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

EURIALE.

Fort bien.

MORON.

Oui. J'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours, que mille ans dans l'histoire.

EURIALE.

En effet, ton trépas fâcheroit tes amis;
Mais, si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si, du feu qui me brûle....;

MORON.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous dissimule.
Je n'ai rien fait encore, & n'ai point rencontré
De temps pour lui parler qui fût selon mon gré.
L'office de bouffon a des prérogatives;
Mais souvent on rabat nos libres tentatives.

ırs de vos feux eſt un peu délicat,
chez la princeſſe, une affaire d'état.
'ez de quel titre elle ſe glorifie,
: a dans la tête une philoſophie
ıre la guerre au conjugal lien,
:raite l'amour de déïté de rien.
:aroucher point ſon humeur de tigreſſe
: manier la choſe avec adreſſe;
›it regarder comme l'on parle aux grands,
tes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
oi doucement conduire cette trame.
ʒ-là pour vous un zéle tout de flamme,
; né mon prince, & quelques autres nœuds
ıt contribuer au bien que je vous veux.
, dans ſon temps, paſſoit pour aſſez belle,
llement n'étoit pas fort cruelle;
: pere alors, ce prince généreux,
.anterie étoit fort dangereux,
ɋu'Elpénor, qu'on appelloit mon pere
u'il étoit le mari de ma mere,
pour grand honneur aux paſteurs d'aujour-

ınce autrefois étoit venu chez lui,
lurant ce temps, il avoit l'avantage
r ſalué de tous ceux du village.
oi qu'il en ſoit, je veux par mes travaux...
:i la princeſſe & deux de nos rivaux.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLAN
CINTHIE, ARISTOME
THEOCLE, EURIALE, PHI
ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

REprochez-vous, Madame, à nos justes
mes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos cha
J'aurois pensé, pour moi, qu'abattre sous no
Ce sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous
Etoit une aventure, ignorant votre chasse,
Dont à nos bons destins nous dûssions rendre
Mais, à cette froideur, je connois clairemen
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

THEOCLE.

Pour moi, je tiens, Madame, à sensible bonl
L'action où pour vous a volé tout mon cœur
Et ne puis consentir, malgré votre murmure,
A quereller le sort d'une telle aventure.
D'un objet odieux je sais que tout déplaît;
Mais, dût votre courroux être plus grand qu'
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extr
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on ain

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut
Qu'il eût eu, ce péril, de quoi tant m'ébran
Que l'arc & que le dard, pour moi si pleins d
mes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles arme

e fasse enfin mes plus fréquens emplois
ourir nos monts, nos plaines & nos bois,
oser, en chassant, concevoir l'espérance
re, moi seule, à ma propre défense ?
avec le temps j'aurois bien profité
oins assidus dont je fais vanité,
oit que mon bras, dans une telle quête,
as triompher d'une chétive bête.
is, si pour prétendre à de sensibles coups
un de mon sexe est trop mal avec vous,
age plus haut accordez-moi la gloire,
ites tous deux cette grace de croire,
rs, que, quel que fût le sanglier d'aujour-
,
is bas, sans vous, de plus méchans que lui.

THEOCLE.

Madame...

LA PRINCESSE.

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
ersuader que je vous dois la vie;
ens. Oui. Sans vous, c'étoit fait de mes
,
de tout mon cœur grace à ce grand secours,
is de ce pas au prince, pour lui dire
tés que pour moi votre amour vous inspire.

SCENE IV.

IALE, ARBATE, MORON.

MORON.

! A-t-on jamais vû de plus farouche esprit ?
ce vilain sanglier, l'heureux trépas l'aigrit.
omme volontiers j'aurois d'un beau salaire
ensé tantôt qui m'en eût sû défaire !

ARBATE *à Euriale.*

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de f
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher v
Son heure doit venir, & c'est à vous, po
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sen

MORON.

Il faut qu'avant la course elle apprenne v
Et je...

EURIALE.

Non. Ce n'est plus, Moron, ce q
Garde-toi de rien dire, & me laisse un p
J'ai résolu de prendre un chemin tout co
Je vois trop que son cœur s'obstine à déc
Tous ces profonds respects qui pensent le
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour
M'inspire pour la vaincre une adresse n
Oui. C'est lui d'où me vient ce soudain n
Et j'en attens de lui l'heureux événemen

ARBATE.

Peut-on savoir, Seigneur, par où votre e

EURIALE.

Tu le vas voir. Allons, & garde le silen

MORON.

jusqu'au revoir.

Fin du premier acte.

EMIER INTERMEDE.

CENE PREMIERE.

MORON.

moi, je reste ici, & j'ai une petite conversa-
à faire avec ces arbres & ces rochers.

és, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blê-

ne le savez, je vous apprens que j'aime.
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
ts tout pleins de lait, & plus blancs mille

it les bouts du pis, d'une grace admirable.
Ouf! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah! Philis, Philis, Philis.

SCENE II.

ORON, UN ECHO.

L'ECHO.

i.

MORON.

L'ECHO.

Ah !

MORON.

Hem.

L'ECHO.

Hem.

MORON.

Ah ! ah !

L'ECHO.

Ah !

MORON.

Hi, hi.

L'ECHO.

Hi.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Oh.

L'ECHO.

Oh.

MORON.

Voilà un écho qui est bouffon.

L'ECHO.

On.

MORON.

Hon.

L'ECHO.

Hon.

MORON.

Ah !

L'ECHO.

Ah !

MORON.

Hu.

L'ECHO.

Hu.

MORON.

ın écho qui est bouffon.

SCENE III.

ꝛ O N *apercevant un ours qui vient à lui.*

! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de
ıt mon cœur. De grace, épargnez-moi. Je
ure que je ne vaux rien du tout à manger, je
la peau & les os, & je vois de certaines gens
ui feroient bien mieux votre affaire. Hé! Hé,
onseigneur, tout doux, s'il vous plaît. La,
(Il caresse l'ours, & tremble de frayeur.)
la. Ah! Monseigneur, que votre altesse est
bien faite! Elle a tout-à-fait l'air galant & la
plus mignonne du monde. Ah, beau poil!
te, beaux yeux brillans & bien fendus! Ah,
tit néz! Belle petite bouche! Petites quenot-
s! Ah, belle gorge! Belles petites menot-
tits ongles bien faits!
(l'ours se léve sur ses pattes de derrière.)
:, au secours, je suis mort. Miséricorde! Pau-
ron! Ah! Mon Dieu! Hé, vîte, à moi, je
łu,

(Moron monte sur un arbre.)

SCENE IV.

MORON, CHASSEUR

MORON *monté sur un arbre, aux chass*

HE, Messieurs, ayez pitié de moi.
(les chasseurs combattent l'ours.)
Bon, Messieurs, tuez-moi ce vilain anima
Ciel ! Daigne les assister. Bon. Le voilà qui
voilà qui s'arrête, & qui se jette sur eux. I
voilà un qui vient de lui donner un coup dans
le. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage,
allons, mes amis. Bon, poussez fort, enco
Le voilà qui est à terre, c'en est fait, il e
Descendons maintenant pour lui donner cent
(Moron descend de l'arbre.)
Serviteur, Messieurs, je vous rens grace de
délivré de cette bête. Maintenant que vous
tuée, je m'en vais l'achever, & en triomph
vous.
(Moron donne mille coups à l'ours qui est mo

ENTRÉ'E DE BALLE

*LEs Chasseurs dansent pour témoigner leur j
voir remporté la victoire.*

Fin du premier Interméde.

ACTE II.

CENE PREMIERE.

A PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

LA PRINCESSE.

UI. J'aime à demeurer dans ces paisibles lieux ;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
de tous nos palais la savante structure
de aux simples beautés qu'y forme la nature.
s arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
t pour moi des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

:héris comme vous ces retraites tranquilles,
l'on se vient sauver de l'embarras des villes.
mille objets charmans ces lieux sont embellis ;
ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
douce passion de fuir la multitude
ıcontre une si belle & vaste solitude.
is, à vous dire vrai, dans ces jours éclatans
s retraites ici me semblent hors du temps,
:'est fort maltraiter l'appareil magnifique
e chaque prince a fait pour la fête publique.
spectacle pompeux de la course des chars
voit bien mériter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

el droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence ?
que dois-je, après tout, à leur magnificence ?
sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir.

Mais, quelque espoir qui flatte un projet de la sorte,
Je me tromperai fort, si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher,
Et regarder les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre votre personne?
Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour;
Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
S'oppose aux duretés que vous faites paroître,
Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
Qu'un mérite éclatant allume dans une ame,
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre;
Et, vivre sans aimer, n'est pas proprement vivre.

AVIS.

Le dessein de l'auteur étoit de traiter toute la comédie en vers. Mais un commmandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever le reste en prose, & de passer légérement sur plusieurs scénes, qu'il auroit étendues davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moi, je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, & que tous les plaisirs sont fades, s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

LA PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles, & ne devez-vous pas

d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, blesse, & qu'emportement, & dont tous les es ont tant de répugnance avec la gloire de xe? J'en prétens soutenir l'honneur jusqu'au moment de ma vie, & ne veux point du e commettre à ces gens qui font les esclaves de nous, pour devenir un jour nos tyrans. ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hom- tous ces respects, sont des embuches qu'on notre cœur, & qui souvent l'engagent à ttre des lâchetés. Pour moi, quand je regar- ains exemples, & les bassesses épouvanta- cette passion ravale les personnes sur qui nd sa puissance, je sens tout mon cœur qui t, & je ne puis souffrir qu'une ame, qui fait on d'un peu de fierté, ne trouve pas une horrible à de telles foiblesses.

CINTHIE.

Madame, il est de certaines foiblesses qui ne oint honteuses, & qu'il est beau même d'a- ns les plus hauts degrés de gloire. J'espére us changerez un jour de pensée, &, s'il plaît, nous verrons votre cœur avant qu'il soit ..

LA PRINCESSE.

z. N'achevez pas ce souhait étrange. J'ai une r trop invincible pour ces sortes d'abaisse- &, si jamais j'étois capable d'y descendre, is personne, sans doute, à ne me le point ner.

AGLANTE.

garde, Madame. L'Amour sait se venger épris que l'on fait de lui, & peut-être....

LA PRINCESSE.

non. Je brave tous ses traits; & le grand oir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimére, une excuse des foibles cœurs, qui le font in- ble pour autoriser leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin, toute la terre reconnoît sa puissance, & vous voyez que les dieux même sont assujettis à son empire. On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois, & que Diane même, dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur. Les dieux ne sont point faits comme les fait le vulgaire, & c'est leur manquer de respect, que de leur attribuer les foiblesses des hommes.

SCENE II.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

AGLANTE.

VIen, approche, Moron, vien nous aider à défendre l'amour contre les sentimens de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foi, Madame, je crois, qu'après mon exemple, il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'amour. J'ai bravé ses armes assez long-temps, & fait de mon drôle comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'o-

(*Il montre Philis.*)

reille, & vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau. Après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; &, puisque j'ai

bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoi ? Moron se mêle d'aimer ?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir être aimé ?

MORON.

Et pourquoi non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce visage est assez passable, & que, pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédons à personne.

CINTHIE.

Sans doute, on auroit tort....

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON, LYCAS.

LYCAS.

MAdame, le Prince votre pere vient vous trouver ici, & conduit avec lui les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celui de Messéne.

LA PRINCESSE.

O ciel ! Que prétend-il faire en me les amenant ? Auroit-il résolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

SCENE IV.

IPHITAS, EURIALE, ARISTOMEN THEOCLE, LA PRINCESS AGLANTE, CINTHIE, PHILI MORON.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

SEigneur, je vous demande la licence de venir par deux paroles, la déclaration des sées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérit Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, & d je puis vous assurer également ; l'une que v avez un absolu pouvoir sur moi, & que vous sauriez m'ordonner rien où je ne réponde auss par une obéïssance aveugle ; l'autre, que je re de l'hyménée ainsi que le trépas, & qu'il m impossible de forcer cette aversion naturelle. donner un mari, & me donner la mort, c'est même chose ; mais votre volonté va la premié & mon obéïssance m'est bien plus chére que ma v Aprés cela, parlez, Seigneur, prononcez librem ce que vous voulez.

IPHITAS.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarme & je me plains de toi, qui peux mettre dans pensée que je sois assez mauvais pere pour voul faire violence à tes sentimens, & me servir tyr niquement de la puissance que le ciel me don sur toi. Je souhaite, à la vérité, que ton cœ puisse aimer quelqu'un. Tous mes vœux feroie satisfaits, si cela pouvoit arriver, & je n'ai pr posé les fêtes & les jeux que je fais célébrer ic qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Gréce

d'illustr

& que parmi cette noble jeunesse, tu
rencontrer où arrêter tes yeux & dé-
s pensées. Je ne demande, dis-je, au
onheur que celui de te voir un époux.
btenir cette grace, fait encore ce ma-
ice à Vénus; &, si je sais bien expli-
age des dieux, elle m'a promis un mi-
quoi qu'il en soit, je veux en user avec
qui chérit sa fille. Si tu trouves où at-
œux, ton choix sera le mien, & je ne
ni intérêts d'état, ni avantages d'al-
on cœur demeure insensible, je n'entre-
int de le forcer: mais au moins sois com-
ix civilités qu'on te rend, & ne m'o-
faire les excuses de ta froideur. Traite
avec l'estime que tu leur dois, reçois
oissance les témoignages de leur zéle,
ir cette course où leur adresse va pa-

HEOCLE *à la Princesse.*
nde va faire des efforts pour remporter
ette course. Mais, à vous dire vrai,
rdeur pour la victoire, puisque ce n'est
œur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.
Madame, vous étes le seul prix que je
par tout. C'est vous que je crois dis-
ces combats d'adresse, & je n'aspire
à remporter l'honneur de cette course,
tenir un degré de gloire qui m'appro-
re cœur.

EURIALE.
Madame, je n'y vais point du tout
pensée. Comme j'ai fait toute ma vie
e ne rien aimer, tous les soins que je
nt point où tendent les autres. Je n'ai
tention sur votre cœur, & le seul hon-
ourse est tout l'avantage où j'aspire.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

D'Où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princesses, que dites-vous de ce jeune Prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGLANTE.

Il est vrai que cela est un peu fier.

MORON *à part.*

Ah ! Quelle brave botte il vient là de lui porter !

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil & de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave ?

CINTHIE.

Comme vous étes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien, doit vous surprendre, à la vérité.

LA PRINCESSE.

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, & que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course, mais j'y veux aller exprès, & employer toute chose pour lui donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame. L'entreprise est périlleuse, &, lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

appréhendez rien, je vous prie. Allons, répons de moi.

Fin du second acte.

INTERMEDE.

ENE PREMIERE.

HILIS, MORON.

MORON.

s, demeure ici.

PHILIS.

isse-moi suivre les autres.

MORON.

ıelle, si c'étoit Tircis qui t'en priât, tu rois bien vîte,

PHILIS.

ourroit faire, & je demeure d'accord que e bien mieux mon compte avec l'un qu'a-re; car il me divertit avec sa voix, & toi, urdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras ı que lui, je te promets de t'écouter.

MORON.

meure un peu.

PHILIS.

rois.

MORON.

:.

PHILIS.

e dis-je?

MORON *retenant Philis.*

aisserai point aller.

PHILIS.

Ah ! Que de façons !

MORON.

Je ne demande qu'un moment à être avec toi.

PHILIS.

Hé bien, oui, j'y demeurerai, pourvû que tu promettes une chose.

MORON.

Et quelle ?

PHILIS.

De ne me parler point du tout.

MORON.

Hé ! Philis.

PHILIS.

A moins que de cela, je ne demeurerai point a toi.

MORON.

Veux-tu me . . . . .

PHILIS.

Laisse-moi aller.

MORON.

Hé bien, oui, demeure. Je ne te dirai mot.

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins; car, à la moin parole, je prens la fuite.

MORON.

Soit.

(Après avoir fait une scéne de gestes.)

Ah ! Philis . . . . . . Hé . . . . .

SCENE II.

MORON *seul.*

ELle s'enfuit, & je ne saurois l'attraper. Voilà ce que c'est. Si je savois chanter, j'en ferois bien mieux mes affaires. La pluspart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles; elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, & l'on ne réussit auprès d'elles que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres Bon. Voici justement mon homme.

SCENE III.

UN SATYRE, MORON.

LE SATYRE *chante.*

LA, la, la

MORON.

Ah! Satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a long-temps. Apprens-moi à chanter, je te prie.

LE SATYRE *en chantant.*

Je le veux. Mais, auparavant, écoute une chanson que je viens de faire.

MORON *bas à part.*

Il est si accoûtumé à chanter, qu'il ne sauroit parler d'autre façon. (*haut.*) Allons, chante, j'écoute.

LE SATYRE *chante.*

Je portois...

MORON.

Une chanson, dis-tu ?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanson à chanter ?

LE SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanson amoureuse ? Peste !

LE SATYRE.

JE portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lorsque la jeune Cloris
Fit, dans un sombre boccage,
Briller à mes yeux surpris,
Les fleurs de son beau visage.
Hélas ! Dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ses yeux si savans à faire des conquêtes,
Consolez-vous, pauvres petites bêtes,
Celui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron demande au Satyre une chanson plus passionnée, & le prie de lui dire celle qu'il lui avoit oui chanter quelques jours auparavant.

LE SATYRE *chante.*

DAns vos chants si doux
Chantez à ma belle,
Oiseaux, chantez tous
Ma peine mortelle.
Mais, si la cruelle
Se met en courroux
Au récit fidéle
Des maux que je sens pour elle,
Oiseaux, taisez-vous.

MORON.

lle est belle ! Apprens-la moi.

LE SATYRE.

la, la.

MORON.

a, la.

LE SATYRE.

'a, fa.

MORON.

nême.

RÉE DE BALLET.

ityre en colére menace Moron, & plusieurs res dansent une entrée plaisante.

Fin du second Intermède.

CTE III.

ENE PREMIERE.

RINCESSE, AGLANTE, INTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

vrai, Madame, que ce jeune Prince a fait une adresse non commune, & que l'air dont u, a été quelque chose de surprenant. Il aqueur de cette course. Mais je doute fort

qu'il en sorte avec le même cœur qu'il y
car enfin, vous lui avez tiré des traits
difficile de se défendre, &, sans parler
neste, la grace de votre danse, &. la d
votre voix ont eu des charmes aujourd'h
cher les plus insensibles

LA PRINCESSE.

Le voici qui s'entretient avec Moron; sa
un peu de quoi il lui parle. Ne rompons
core leur entretien, & prenons cette r
revenir à leur rencontre.

SCENE II

EURIALE, ARBATE, MO

EURIALE.

AH! Moron, je te l'avoue. J'ai été
& jamais tant de charmes n'ont fr
ensemble mes yeux & mes oreilles. Elle
ble en tout temps, il est vrai; mais ce m
emporté sur tous les autres, & des grace
les ont redoublé l'éclat de ses beautés. J
visage ne s'est paré de plus vives coule
yeux ne se sont armés de traits plus vi
perçans. La douceur de sa voix a voul
paroître dans un air tout charmant qu'ell
chanter, & les sons merveilleux qu'ell
passoient jusqu'au fond de mon ame, &
tous mes sens dans un ravissement à ne p
revenir. Elle a fait éclater ensuite une
toute divine, & ses piéds amoureux s
d'un tendre gazon traçoient d'aimables
qui m'enlevoient hors de moi-même, &
choient par des nœuds invincibles aux d

ſtes mouvemens dont tout ſon corps ſuivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin, jamais ame n'a eu de plus puiſſantes émotions que la mienne, & j'ai penſé plus de vingt fois oublier ma réſolution pour me jetter à ſes piéds, & lui faire un aveu ſincére de l'ardeur que je ſens pour elle.

MORON.

Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, ſi vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort ſi elle ne vous réuſſit. Les femmes ſont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs; & je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, ſans tous ces reſpects, & ces ſoumiſſions où les hommes les acoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voici la Princeſſe qui s'eſt un peu éloignée de ſa ſuite.

MORON.

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira. Cependant promenez-vous ici dans ces petites routes, ſans faire aucun ſemblant d'avoir envie de la joindre; & ſi vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous ſera poſſible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque?

MORON.

Ah! Madame, il y a long-temps que nous nous connoiſſons.

LA PRINCESSE

D'où vient qu'il n'eſt pas venu juſqu' a pris cette autre route quand il m'a

MORON.

C'eſt un homme bizarre qui ne ſe plaît tenir ſes penſées.

LA PRINCESSE

Etois-tu tantôt au compliment qu'il m

MORON.

Oui, Madame, j'y étois; & je l'ai tr impertinent, n'en déplaiſe à ſa princip

LA PRINCESSE

Pour moi, je le confeſſe, Moron, cet choquée, & j'ai toutes les envies d l'engager pour rabattre un peu ſon org

MORON.

Ma foi, Madame, vous ne feriez pa mériteroit bien; mais, à vous dire vr fort que vous y puiſſiez réuſſir.

LA PRINCESSE.

Comment?

MORON.

Comment? C'eſt le plus orgueilleux pet vous ayez jamais vû. Il lui ſemble qu' ſonne au monde qui le mérite, & que pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore ne t'a-t-il point parlé de

MORON.

Lui? Non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes, ce mépris eſt choquant, & je n frir cette hauteur étrange de ne rien eſ

MORON.

Il n'estime & n'aime que lui.

LA PRINCESSE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour le soumettre comme il faut.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur & plus insensible que lui.

LA PRINCESSE.

Le voilà.

MORON.

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviser que je suis ici, & l'oblige à me venir aborder.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, ARBATE, MORON.

MORON *allant au devant d'Euriale, & lui parlant bas.*

SEigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez; mais songez bien à continuer votre rôle, &, de peur de l'oublier, ne soyez pas long-temps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous êtes bien solitaire, Seigneur, & c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, & de fuir à votre âge cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire

qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, & vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande différence ; & ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, & conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme ; &, comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dûs, & commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

EURIALE.

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

LA PRINCESSE.

Ce n'est pas une raison, Seigneur ; &, sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

EURIALE.

Pour moi, je ne suis pas de même, & dans le dessein où je suis de ne rien aimer, je serois fâché d'être aimé.

LA PRINCESSE.

Et la raison ?

EURIALE.

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, & que je serois fâché d'être ingrat.

LA PRINCESSE.

Si bien donc que, pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimeroit ?

EURIALE.

Moi, Madame ? Point du tout. Je dis bien que je serois fâché d'être ingrat ; mais je me resoudrois plustôt de l'être, que d'aimer.

LA PRINCESSE.

Telle personne vous aimeroit peut-être, que votre cœur . . .

EURIALE.

Non, Madame. Rien n'est capable de toucher mon cœur. Ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre mes vœux, &, quand le ciel employeroit ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assembleroit en elle tous les dons les plus merveilleux & du corps & de l'ame; enfin, quand il exposeroit à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse & de beauté, & que cette personne m'aimeroit avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerois pas.

LA PRINCESSE *à part.*

A-t-on jamais rien vû de tel ?

MORON *à la Princesse.*

Peste soit du petit brutal ! J'aurois bien envie de lui bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *à part.*

Cet orgueil me confond; & j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON *bas au Prince.*

Bon. Courage, Seigneur. Voilà qui va le mieux du monde.

EURIALE *bas à Moron.*

Ah ! Moron, je n'en puis plus; & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE *à Euriale.*

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur. Mais, Madame, j'interromps votre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

IL ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le crois.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu pas, Moron, me servir dans un tel dessein?

MORON.

Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

LA PRINCESSE.

Parle-lui de moi dans tes entretiens; vante-lui adroitement ma personne, & les avantages de ma naissance; & tâche d'ébranler ses sentimens par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laissez-moi faire.

LA PRINCESSE.

C'est une chose qui me tient au cœur. Je souhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il est bien fait, oui, ce petit pendard-là; il a bon air, bonne physionomie, & je crois qu'il seroit assez le fait d'une jeune Princesse.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout eſpérer de moi, ſi tu trouves moyen d'enflammer pour moi ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire. Mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît ?

LA PRINCESSE.

Ah ! Ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur lui toutes les cruautés que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne ſe rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, il faut faire enſorte qu'il ſe rende.

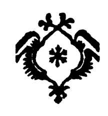
MORON.

Non. Il n'en fera rien. Je le connois, ma peine ſeroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute choſe, & éprouver ſi ſon ame eſt entiérement inſenſible. Allons. Je veux lui parler, & ſuivre une penſée qui vient de me venir.

Fin du troiſiéme acte.



III. INTERMEDE

SCENE PREMIE

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

VIen, Tircis. Laissons-les aller, & m
peu ton martyre de la façon que tu sa
Il y a long-temps que tes yeux me parlen
je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS *chante.*

TU m'écoutes, hélas! dans ma triste la
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté
reille;
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déjà quelque chose que de
l'oreille, & le temps améne tout. Chante
pendant quelque plainte nouvelle que tu a
posée pour moi.

SCENE II.

MORON, PHILIS, TIRC

MORON.

AH! Ah! Je vous y prens, cruelle. Vo
écartez des autres pour ouïr mon riva

PHILIS.

Oui, je m'écarte pour cela. Je te le dis en

me plais avec lui, & l'on écoute volontiers les amans, lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? Je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose, & quand...

PHILIS.

Tais-toi. Je veux l'entendre. Di, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah, cruelle ! ...

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colére.

TIRCIS *chante.*

Arbres épais, & vous, prés émaillés,
La beauté dont l'hiver vous avoit dépouillés,
Par le printemps vous est rendue.
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon ame ne reprend pas
La joie, hélas ! que j'ai perdue.

MORON.

Morbleu, que n'ai-je de la voix ! Ah ! Nature marâtre ! Pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

PHILIS.

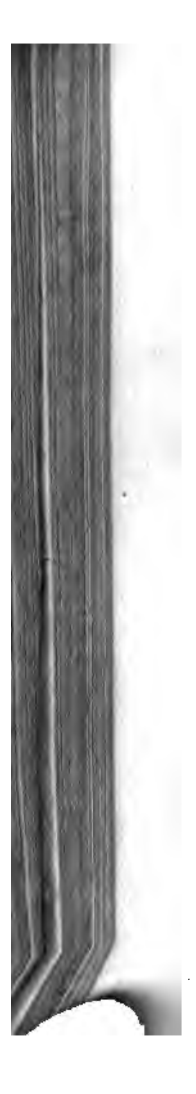
En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, & tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomach, un gosier, & une langue comme un autre ? Oui, oui. Allons. Je veux chanter aussi, & te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

PHILIS.

Oui, di. Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.



MORON.

Courage, Moron. Il n'y a qu'à a
diesse.

(*Il chante.*)

TOn extrême r
S'acharne sur
Ah! Philis, je tr
Daigne me secour
En seras-tu plus g
De m'avoir fait m

Vivat Moron.

PHILIS.

Voilà qui est le mieux du monde.
je souhaiterois bien d'avoir la glo
amant fût mort pour moi. C'est un
je n'ai pas encore joui, & je trou
rois de tout mon cœur une person
roit assez pour se donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une personne qui se tu

PHILIS.

Oui.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui est fait. Je veux te mon
fais tuer quand je veux.

TIRCIS *chant*

Ah! Quelle douceu
De mourir pour ce c

MORON *à Tir*

C'est un plaisir que vous aurez qu
drez.

TIRCIS *chant*

Courage, Moron. Meur
En généreux am

MORON *à Tircis.*

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, & de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons. Je vais faire honte (*à Philis.*) à tous les amans. Tien, je ne suis pas homme à faire tant de façons. Voi ce poignard. Prens bien garde comme je vais me percer le cœur. Je suis votre serviteur. Quelque niais.

PHILIS.

Allons, Tircis. Vien-t-en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

Fin du troisiéme Intermède.

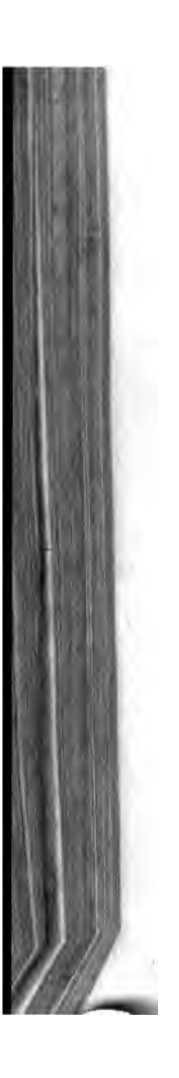
ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRince, comme jusqu'ici nous avons fait paroître une conformité de sentimens, & que le ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachemens pour notre liberté, & même aversion pour l'amour, je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, & j'avois fait serment d'abandonner plustôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté, pour qui j'avois des tendresses si grandes; mais enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions. Le mérite d'un prince m'a frappé aujour-



d'hui les yeux, & mon ame tout d'
par un miracle, est devenue sensib
cette passion que j'avois toujour
trouvé d'abord des raisons pour au
gement, & je puis l'appuyer de ma
pondre aux ardentes sollicitations d
vœux de tout un état; mais, à vo
suis en peine du jugement que vous
je voudrois savoir si vous condam
le dessein que j'ai de me donner un

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix,
l'approuverois sans doute.

LA PRINCES

Qui croyez-vous, à votre avis, qu
sir?

EURIALE.

Si j'étois dans votre cœur, je pour
mais, comme je n'y suis pas, je n'
répondre.

LA PRINCES

Devinez pour voir, & nommez qu

EURIALE

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCES

Mais encore, pour qui souhaiterie
déclarasse?

EURIALE

Je sais bien, à vous dire vrai, pour q
rois; mais avant que de m'expliqu
votre pensée.

LA PRINCES

Hé bien, Prince, je veux bien v
Je suis sûre que vous allez approu
&, pour ne vous point tenir en su
le prince de Messéne est celui de q
attiré mes vœux,

EURIALE *à part.*

el!

LA PRINCESSE *bas à Moron.*

a invention a réussi, Moron. Le voilà qui se able.

MORON *à la princesse.*

a, Madame. (*au prince.*) Courage, Seigneur. *la princesse.*) Il en tient. (*au prince.*) Ne vous faites pas.

LA PRINCESSE *à Euriale*

e trouvez-vous pas que j'ai raison, & que ce prin- e a tout le mérite qu'on peut avoir?

MORON *bas au prince.*

Remettez-vous & songez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & sem- blez interdit?

EURIALE.

Je le suis, à la vérité; & j'admire, Madame, com- me le ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nôtres; deux ames en qui l'on ait vû une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le même temps une résolution à bra- ver les traits de l'amour, & qui, dans le même mo- ment ayent fait paroître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles. Car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire, que l'amour aujourd'hui s'est rendu maî- tre de mon cœur, & qu'une des princesses vos cou- sines, l'aimable & belle Aglante. a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ra- vi, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre, & je ne doute point que, comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le mon- de, & nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contens. Pour moi, Madame, je vous

sollicite de vos suffrages, pour obtenir cell
souhaite, & vous trouverez bon que j'ail
pas en faire la demande au prince votre pere

MORON *bas à Euriale.*

Ah digne, ah brave cœur!

SCENE II.

LA PRINCESSE, MOR(

LA PRINCESSE.

AH! Moron, je n'en puis plus; & ce cou
je n'attendois pas, triomphe absolun
toute ma fermeté.

MORON.

Il est vrai que le coup est surprenant, & j'av
d'abord que votre stratagême avoit fait son e

LA PRINCESSE.

Ah! Ce m'est un dépit à me désespérer, qu'
tre ait l'avantage de soumettre ce cœur que
lois soumettre.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLAN
MORON.

LA PRINCESSE.

PRincesse, j'ai à vous prier d'une chose qu
absolument que vous m'accordiez. Le prin
thaque vous aime, & veut vous demander au
mon pere.

AGLANTE.

Le prince d'Ithaque, Madame?

LA PRINCESSE.

rient de m'en assurer lui-même, & m'a de-
on suffrage pour vous obtenir; mais je vous
le rejetter cette proposition, & de ne point
oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

ladame, s'il étoit vrai que ce prince m'ai-
tivement, pourquoi, n'ayant aucun dessein
engager, ne voudriez-vous pas souffrir....

LA PRINCESSE.

glante. Je vous le demande. Faites-moi ce
e vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû
ivantage de le soumettre, je lui dérobe la
ous obtenir.

AGLANTE.

:, il faut vous obéïr; mais je croirois que la
: d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à
:r.

LA PRINCESSE.

on, il n'aura pas la joie de me braver entié-

SCENE IV.

'RINCESSE, ARISTOMENE,
GLANTE, MORON.

ARISTOMENE.

ame, je viens, à vos pieds, rendre grace à
mour de mes heureux destins, & vous té-
:, avec mes transports, le ressentiment où je
bontés surprenantes dont vous daignez favo-
plus soumis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

:nt?

ARISTOMENE

Le prince d'Ithaque, Madame, vient tout-à-l'heure, que votre cœur avoit s'expliquer en ma faveur, sur ce célébi tend toute la Gréce.

LA PRINCESSI

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma

ARISTOMENE

Oui, Madame.

LA PRINCESS

C'est un étourdi, & vous étes un peu Prince, d'ajoûter foi si promptement a dit. Une pareille nouvelle mériterо semble, qu'on en doutât un peu de t tout ce que vous pourriez faire de la vous l'avois dite moi-même.

ARISTOMENE

Madame, si j'ai été trop prompt à me

LA PRINCESSI

De grace, Prince, brisons-là ce dis vous voulez m'obliger, souffrez que j de deux momens de solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGI MORON.

LA PRINCESSE

AH! Qu'en cette aventure, le ciel n une rigueur étrange! Au moins souvenez-vous de la priére que je voi

AGLANTE.

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut

SCENE VI.

LA PRINCESSE, MORON.

MORON.

MAis, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, &, si la chose étoit, je crois que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foi, Madame, avouons la dette. Vous voudriez qu'il fût à vous, &, dans toutes vos actions, il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

LA PRINCESSE.

Moi, je l'aime? O ciel! Je l'aime? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles? Sortez de ma vûe, impudent, & ne vous présentez jamais devant moi.

MORON.

Madame...

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre maniére.

MORON *bas à part.*

Ma foi, son cœur en a sa provision, &...

(Il rencontre un regard de la princesse qui l'oblige à se retirer.)

SCENE V

LA PRINCESSE

De quelle émotion inconnue sens atteint ? Et quelle inquiétude f nue troubler tout d'un coup la tranq ame ? Ne seroit-ce point aussi ce qu'c dire, & sans en rien savoir, n'aimer jeune prince ? Ah ! Si cela étoit, je à me désespérer ; mais il est impossibl & je vois bien que je ne puis pas l'ai serois capable de cette lâcheté ? J'a terre à mes piéds avec la plus grande monde ; les respects, les hommages sions n'ont jamais pû toucher mon a & le dedain en auroient triomphé tous ceux qui m'ont aimée, & j'aime me méprise ? Non, non, je sais bien me pas. Il n'y a pas de raison à cela. pas de l'amour que ce que je sens main ce donc que ce peut être ? Et d'où vie me court par toutes les veines, & ne m repos avec moi-même ? Sors de mon tu sois, ennemi qui te caches. Attaq ment, & deviens à mes yeux la plu de tous nos bois, afin que mon dard me puissent défaire de toi.

Fin du quatrième acte.

IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE.

O Vous, admirables personnes, qui, par la douceur de vos chants, avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchèz-vous d'ici, de grace ; & tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

SCENE II.

LA PRINCESSE, CLIMENE, PHILIS.

CLIMENE *chante.*

CHére Philis, di-moi, que crois-tu de l'amour ?

PHILIS *chante.*

Toi-même, qu'en crois-tu, ma compagne fidéle ?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flamme est pire qu'un vautour,
Et qu'on souffre, en aimant, une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer, c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'amour & ſes ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour lui verſe en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à lui rendre les armes?

CLIMENE.

Si ſa flamme, Philis, eſt ſi pleine de charmes,
Pourquoi nous défend-t-on d'en goûter les douceurs?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal, ou le bien?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'eſt le vrai moyen
De ſavoir ce qu'on en doit croire.

LA PRINCESSE.

Achevez ſeules, ſi vous voulez. Je ne ſaurois demeurer en repos, &, quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

Fin du quatriéme Intermède.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

'HITAS, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

MORON *à Iphitas.*

)UI, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer s chausses au plus vîte, & jamais vous n'avez vû emportement plus brusque que le sien.

IPHITAS *à Euriale.*

! Prince, que je devrai de graces à ce stratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de ıcher son cœur !

EURIALE.

ıelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de doux espoir : mais enfin, si ce n'est pas à moi trop témérité que d'oser aspirer à l'honneur de votre ance, si ma personne & mes états. . .

IPHITAS.

ıce, n'entrons point dans ces complimens. Je uve en vous de quoi remplir tous les souhaits ın pere, &, si vous avez le cœur de ma fille, il vous manque rien.

SCENE II.

LA PRINCESSE, IPHITAS, EURIAL
AGLANTE, CINTHIE, MORO

LA PRINCESSE.

O Ciel ! Que vois-je ici ?

IPHITAS *à Euriale.*

Oui, l'honneur de votre alliance m'eſt d'un
très-conſidérable, & je ſouſcris aiſément de
mes ſuffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE *à Iphitas.*

Seigneur, je me jette à vos piéds pour vous de
der une grace. Vous m'avez toujours témoign
tendreſſe extrême, & je crois vous devoir bien
par les bontés que vous m'avez fait voir, qu
le jour que vous m'avez donné. Mais, ſi ja
vous avez eu de l'amitié pour moi, je vous e
mande aujourd'hui la plus ſenſible preuve que
me puiſſiez accorder ; c'eſt de n'écouter point,
gneur, la demande de ce prince, & de ne pas
frir que la princeſſe Aglante ſoit unie avec lui.

IPHITAS.

Et par quelle raiſou, ma fille, voudrois-tu t'
ſer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raiſon que je hais ce prince, & que je
ſi je puis, traverſer ſes deſſeins.

IPHITAS.

Tu le hais, ma fille ?

LA PRINCESSE.

Oui, & de tout mon cœur, je vous l'avoue.

IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée.

IPHITAS.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe. Il me devoit aimer comme les autres, & me laisser au moins la gloire de le refuser. Sa déclaration me fait un affront, & ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, & au milieu de votre cour, il ait recherché une autre que moi.

IPHITAS.

Mais quel intérêt doit-tu prendre à lui ?

LA PRINCESSE.

J'en prens, Seigneur, à me venger de son mépris ; &, comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Oui, Seigneur, sans doute, &, s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

IPHITAS.

Va, va, ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoique tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moi, Seigneur ?

IPHITAS.

Oui, tu l'aimes.

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous, & vous m'imputez cette lâ-

cheté ? O ciel ! Quelle eſt mon infortune !
bien, ſans mourir, entendre ces paroles, &
que je ſois ſi malheureuſe, qu'on me ſoupço
l'aimer ? Ah ! Si c'étoit un autre que vou
gneur, qui me tînt ce diſcours, je ne ſais pas
je ne ferois point.

IPHITAS.

Hé bien, oui, tu ne l'aimes pas. Tu le ha
conſens, & je veux bien pour te contenter
n'épouſe pas la princeſſe Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

IPHITAS.

Mais, afin d'empêcher qu'il ne puiſſe être j
elle, il faut que tu le prennes pour toi.

LA PRINCESSE.

Vous vous moqaez, Seigneur, & ce n'eſt
qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moi, Madame, je ſuis aſſez tém
pour cela, & je prens à témoin le prince votr
ſi ce n'eſt pas vous que j'ai demandée. C'e
vous tenir dans l'erreur, il faut lever le maſc
dûſſiez-vous vous en prévaloir contre moi,
vrir à vos yeux les véritables ſentimens d
cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, & jam
n'aimerai que vous. C'eſt vous, Madame, q
vez enlevé cette qualité d'inſenſible que j'av
jours affectée ; & tout ce que j'ai pû vous di
été qu'une feinte qu'un mouvement ſecret m
pirée, & que je n'ai ſuivie qu'avec toutes l
lences imaginables. Il falloit qu'elle ceſſât bi
ſans doute, & je m'étonne ſeulement qu'elle
durer la moitié d'un jour ; car enfin, je mo
je brûlois dans l'ame, quand je vous déguiſ
ſentimens, & jamais cœur n'a ſouffert une co
te égale à la mienne. Que ſi cette feinte, M

a quelque chose qui vous offense, je suis tout prêt de mourir pour vous en venger ; vous n'avez qu'à parler, & ma main, sur le champ, fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous fais pas mauvais gré de m'avoir abusée; &, tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

IPHITAS.

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux. Donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, & m'épargnez un peu la confusion où je suis.

IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-dessus.

EURIALE.

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée ; &, s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

IPHITAS,

Vien, Moron. C'est ici un jour de paix, & je te remets en grace avec la princesse.

MORON.

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, & je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

IPHITAS *aux princes de Messène & de Pyle.*

JE crains bien, princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous savons prendre notre parti; & si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutés, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de votre alliance.

SCENE DERNIERE.

IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, MORON.

PHILIS *à Iphitas.*

SEigneur, la déesse Venus vient d'annoncer par tout, le changement du cœur de la princesse. Tous les pasteurs & toutes les bergéres en témoignent leur joie par des danses & des chansons; &, si ce ne n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusque ici.

Fin du cinquième acte.

INTERMEDE.

RGERS & BERGERES.

ɩE BERGERS & DEUX BERGERES,
alternativement avec le chœur.

USez mieux, ô beautés fiéres,
Du pouvoir de tout charmer;
Aimez, aimables bergéres,
Nos cœurs sont faits pour aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

Songez de bonne heure à suivre
Le plaisir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre,
Que du jour qu'il sait aimer.
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour;
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'amour.

ITRE'E DE BALLET.

tre bergers, & quatre bergeres dansent sur le nt du chœur.

FIN.

LES FÊTI
DE VERSAILI
en 1664.

LE Roi, voulant donner aux Reines
sa cour, le plaisir de quelques fêtes p
nes, dans un lieu orné de tous les agréme
vent faire admirer une maison de campag
Versailles à quatre lieues de Paris. C'est
qu'on peut nommer un palais enchanté
ajustemens de l'art ont bien secondé les so
nature a pris pour le rendre parfait. Il
toutes maniéres, tout y rit dehors & de
& le marbre y disputent de beauté & d'
quoiqu'il n'y ait pas cette grande étendu
marque en quelques autres palais de s
toutes choses y sont si polies, si bien ent
achevées, que rien ne les peut égaler.
trie, la richesse de ses meubles, la be
promenades, & le nombre infini de ses fl
me de ses orangers, rendent les environ
dignes de sa rareté singuliére. La diversit
contenues dans les deux parcs, & dans l
rie, où plusieurs cours en étoiles sont
gnées de viviers pour les animaux aquat
de grands bâtimens, joignent le plaisir a
gnificence, & en font une maison accom



LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

PREMIERE JOURNÉE.

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE.

CE fut en ce beau lieu, où toute la cour se rendit le cinquiéme mai, que le Roi traita plus de six cens personnes jusqu'au quatorziéme, outre une infinité de gens nécessaires à la danse & à la comédie, & d'artisans de toutes sortes, venus de Paris; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puisqu'en une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roi étoient à l'épreuve des plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistérent à ce vent, qui, par tout ailleurs, eût rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

M. de Vigarani, gentilhomme modénois, fort savant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-ci; & le Roi commanda au duc de saint-Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, & qui avoit déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre; de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien réussir.

Il prit pour sujet le palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des plaisirs de l'isle enchantée; puisque,

selon l'Arioste, le brave Roger & plusie
bons chevaliers y furent retenus par le
charmes de la beauté, quoiqu'emprunté
savoir de cette magicienne, & en furent
apres beaucoup de temps consommé dans
ces, par la bague qui détruisoit les ench
C'étoit celle d'Angélique, que Mélisse
forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt

On fit donc en peu de jours orner un
quatre grandes allées aboutissent entre
palissades, de quatre portiques de trente-
d'élevation & vingt-deux en quarré d'ouv
de plusieurs festons enrichis d'or & de dive
tures avec les armes de sa Majesté.

Toute la cour s'y étant placée le septié
tra dans la place sur les six heures du soir
d'armes, représenté par M. des Bardins,
habit à l'antique, couleur de feu en brod
gent, & fort bien monté.

Il étoit suivi de trois pages. Celui du I
d'Artagnan) marchoit à la tête des deux
fort richement habillé de couleur de feu,
sa Majesté, portant sa lance & son écu,
quel brilloit un soleil de pierreries, avec c

Nec cesso, nec erro.

faisant allusion à l'attachement de sa M
affaires de son état, & à la maniére avec l
agit. Ce qui étoit encore représenté par c
vers du président de Périgni, auteur de
devise.

CE n'est pas sans raison que la terre & les c
Ont tant d'étonnement pour un objet si r
Qui, dans son cours pénible, autant que glo
Jamais ne se repose, & jamais ne s'égare.

Les deux autres pages étoient aux ducs de

gnan & de Noailles ; le premier maréchal de camp, & l'autre juge des courses.

Celui du duc de saint-Aignan portoit l'écu de sa devise, & étoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de même. Sa devise étoit un timbre d'horloge, avec ces mots,

De mis golpes mi Ruido.

Le page du duc de Noailles étoit vêtu de couleur de feu, argent & noir, & le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portoit dans son écu, étoit un aigle avec ces mots,

Fidelis & audax.

Quatre trompettes & deux timballiers marchoient après ces pages, habillés de satin couleur de feu, & argent ; leurs plumes de la même livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatans aux banderolles des trompettes, & aux couvertures des timballes.

Le duc de saint-Aignan, maréchal de camp, marchoit après eux, armé à la Grecque, d'une cuirasse de toile d'argent, couverte de petites écailles d'or, aussi-bien que son bas de soie ; & son casque étoit orné d'un dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, mêlées d'incarnat & de noir. Il montoit un cheval blanc, bardé de même, & représentoit Guidon le sauvage.

Pour le duc de SAINT-AIGNAN, *représentant Guidon le sauvage.*

LEs combats que j'ai faits en l'isle dangereuse,
Quand de tant de guerriers je demeurai vainqueur,
Suivis d'une épreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi-bien que mon cœur.

La vigueur qui fait mon estime,
Soit qu'elle embrasse un parti légitime,
Ou qu'elle vienne à s'échapper,
Fait dire pour ma gloire, aux deux bouts de la terre;
Qu'on n'en voit point, en toute guerre,
Ni plus souvent, ni mieux frapper.

POUR LE MESME.

SEul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles;
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit être, ce me semble, un terrible soldat.

Huit trompettes & deux timballiers, vêtus comme les premiers, marchoient après le maréchal de camp.

Le Roi, représentant Roger, les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu eclatoit d'or, d'argent & de pierreries.

Sa Majesté étoit armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, & portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action étoient dignes de son rang; son casque, tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable; & jamais un air plus libre, ni plus guerrier, n'a mis un mortel au-dessus des autres hommes.

Pour le ROI, *représentant* ROGER.

QUelle taille, quel port a ce fier conquérant!
Sa personne éblouit quiconque l'examine;
Et, quoique par son poste il soit déjà si grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.

nt de ses destins est l'auguste garant,
'à ses ayeux sa vertu l'achemine,
u'on les oublie ; & de l'air qu'il s'y prend,
in derriére lui, laisse son origine.

:œur généreux c'est l'ordinaire emploi
plus volontiers pour autrui que pour soi ;
ıcipalement sa force est occupée :

: l'éclat des héros anciens,
l'honneur en vûe, & ne tire l'épée
ır des intérêts qui ne sont pas les siens.

de Noailles, juge du camp, sous le nom d'O- Danois, marchoit après le Roi, portant la : de feu & le noir sous une riche broderie d'ar- t ses plumes, aussi-bien que tout le reste de ıipage étoient de cette même livrée.

: duc de NOILLES, *juge du camp, représen- tant Oger le Danois*

ıaladin s'applique à cette seule affaire,
servir dignement le plus puissant des rois.
, pour bien juger, il faut savoir bien faire,
que personne appelle de sa voix.

de Guise & le comte d'Armagnac mar- ensemble après lui. Le premier, portant le Aquilant le noir, avoit un habit de cette en broderie d'or & de geais : ses plumes, val & sa lance assortissoient à sa livrée ; & , représentant Griffon le blanc, portoit, ıabit de toile d'argent, plusieurs rubis, & : un cheval blanc bardé de la même cou-

Pour le duc de GUISE, *représentant Aquilant le noi*

LA nuit a ses beautés, de même que le jour.
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée;
Et, si l'obscurité convient à mon amour,
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Pour le comte D'ARMAGNAC, *représentant Grifo*
le blanc.

VOyez quelle candeur en moi le ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée;
Et, quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix & de Coaslin, qui paroissoient e suite, étoient vêtus, l'un d'incarnat avec or & a gent, & l'autre de vert, blanc & argent. To leur livrée & leurs chevaux étant dignes du r de leur équipage.

Pour le duc de FOIX, *représentant Renaud.*

IL porte un nom célébre, il est jeune, il est sage,
A vous dire le vrai, c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bonheur que d'avoir, à son âge,
La chaleur nécessaire, & le flegme qu'il faut.

Pour le duc de COASLIN, *représentant Dudon*

TRop avant dans la gloire on ne peut s'engager.
J'aurai vaincu sept rois, & , par mon grand c
rage,
Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Aprés eux, marchoient le comte du Lude & le pr ce de Marsillac. Le premier vêtu d'incarnat & bla

re de jaune, blanc & noir; enrichis de bro-
'argent, leur livrée de même, & fort bien
.

le comte du LUDE, *représentant Astolphe.*

: tous les paladins qui sont dans l'univers,
lucun n'a pour l'amour l'ame plus échauffée;
enant toujours mille projets divers,
urs enchanté par quelque jeune fée.

r le prince de MARSILLAC, *representant Brandimart*

:s vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
:t ma bonne fortune à son comble arrivée,
vous saurez mon zéle, aimable Fleur de lys
eu de mon cœur profondément gravée.

rquis de Villequier & de Soyecourt mar-
ensuite. L'un portoit le bleu & argent, &
le bleu, blanc & noir, avec or & argent;
.umes, & les harnois de leurs chevaux
de la même couleur, & d'une pareille ri-

e marquis de VILLEQUIER, *représentant Richardet.*

onne, comme moi, n'est sorti galamment
ntrigue où sans doute il falloit quelque adresse;
e, à mon avis, plus agréablement
meuré fidéie en trompant sa maîtresse.

le marquis de SOYECOURT, *représentant Olivier.*

:i l'honneur du siécle, auprès de qui nous somm-
nes,
e les géants, de médiocres hommes;

Et ce franc chevalier, à tout venant tout prêt;
Toujours pour quelque joûte a la lance en arrêt.

Les marquis d'Humiéres & de la Valliére les f voient. Ce premier portant la couleur de chair argent, l'autre le gris de lin, blanc & argent; t te leur livrée étant la plus riche, & la mieux as tie du monde.

Pour le marquis d'HUMIERES, *représentant Ariodant.*

JE tremble dans l'accès de l'amoureuse fiévre,
Ailleurs, sans vanité, je ne tremblai jamais;
Et ce charmant objet, l'adorable Genévre,
Est l'unique vainqueur à qui je me soumets.

Pour le marquis de LA VALLIERE, *représent Zerbin.*

QUelques beaux sentimens que la gloire nous do
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle personne,
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

M. le Duc marchoit seul, portant pour sa li la couleur de feu, blanc & argent. Un grand r bre de diamans étoient attachés sur la magni broderie dont sa cuirasse & son bas de soie ét couverts, son casque & le harnois de son chev étant aussi enrichis.

Pour Monsieur le DUC, *représentant Rolan*

ROland fera bien loin son grand nom retentir,
La gloire deviendra sa fidèle compagne.
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir,
Quand il est question de se mettre en campagne;
Et pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

UN char de dix-huit piéds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroissoit ensuite, éclatant d'or & de diverses couleurs. Il représentoit celui d'Apollon, en l'honneur duquel se célébroient autrefois les jeux Pythiens, que ces chevaliers s'étoient proposés d'imiter en leurs courses & en leur équipage. Cette divinité brillante de lumiére, étoit assise au plus haut du char, ayant à ses piéds les quatre Ages ou Siécles, distingués par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

Le siécle d'or, orné de ce précieux métal, étoit encore paré de diverses fleurs, qui faisoient un des principaux ornemens de cet heureux âge. Ceux d'argent & d'airain avoient aussi leurs marques particuliéres. Et celui de fer étoit représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, & de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief, paroient les côtés du char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinte, & les autres figures qui conviennent à Apollon, avec un Atlas portant le globe du monde, y étoient aussi élevés d'une agréable sculpture. Le Temps, représenté par le sieur Millet, avec sa faux, ses aîles, & cette vieillesse décrépite dont on le peint toujours accablé, en étoit le conducteur. Quatre chevaux d'une taille & d'une beauté peu commune, couverts de grandes housses semées de soleils d'or, & attelés de front, tiroient cette machine.

Les douze Heures du jour, & les douze Signes du zodiaque, habillés fort superbement, comme les poëtes les dépeignent, marchoient en deux files aux deux côtés de ce char.

Tous les pages des chevaliers le suivoient deux à deux après celui de M. le Duc, fort proprement vêtus de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, & les écus de leurs devises.

Le duc de Guise, représentant Aquilant le noir, ayant pour devise un lion qui dort, avec ces mots,

Et quiescente pavescunt.

Le comte d'Armagnac, représentant Griffon le blanc, ayant pour devise une hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le duc de Foix, représentant Renaud, ayant pour devise un vaisseau dans la mer, avec ces mots,

Longe levis aura feret.

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, & l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots,

Splendor ab obsequio.

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non sia mai sciolto.

Le prince de Marsillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots,

Quieto fuor, commoto dentro.

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots,

Uni militat astro.

Le marquis de Soyecourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots,

Vix æquat fama labores.

Le marquis d'Humiéres, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le marquis de la Valliére, représentant Zerbin, ayant pour devise un phœnix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots,

Hoc juvat uri.

eur le duc, repréſentant Roland, ayant pour un dard entortillé de lauriers, avec ces mots.

Certe ferit.

.ngt paſteurs chargés des diverſes piéces de la arriére qui devoit être dreſſée pour la courſe ue, formoient la derniére troupe qui entra la lice. Ils portoient des veſtes couleur de feu, ies d'argent, & des coëffures de même.

ſſi-tôt que ces troupes furent entrées dans le , elles en firent le tour, & après avoir ſalué eines, elles ſe ſéparérent, & prirent chacune oſte. Les pages à la tête, les trompettes & les illiers ſe croiſant, s'allérent poſter ſur les aî- e Roi s'avançant au milieu, prit ſa place vis- du haut dais, M. le Duc proche de Sa Ma- , les ducs de Saint-Aignan & de Noailles à droit auche, les dix chevaliers en haie aux deux cô- u char, leurs pages au même ordre derriére eux, ignes & les Heures, comme ils étoient entrés. rſqu'on eut fait alte en cet état, un profond ſi- , cauſé tout enſemble par l'attention & par le ct, donna le moyen à Mademoiſelle de Brie, epréſentoit le ſiécle d'airain, de commencer ers à la louange de la Reine, adreſſés à Apol- repréſenté par le ſieur de la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN *à Apollon.*

Rillant pere du jour, toi, de qui la puiſſance,
Par ſes divers aſpects, nous donna la naiſſance,
, l'eſpoir de la terre, & l'ornement des cieux,
, le plus néceſſaire & le plus beau des dieux,
, dont l'activité, dont la bonté ſuprême
ait voir & ſentir en tous lieux par ſoi-même,
-nous par quel deſtin, ou par quel nouveau
hoix,
célébres tes jeux aux rivages François?

APOLLO

Si ces lieux fortunés ont tout ce
De gloire, de valeur, de mérite
Ce n'est pas sans raison qu'on y
Ces jeux qu'à mon honneur la t
J'ai toujours pris plaisir à veri
De mes plus doux rayons la bén
Mais le charmant objet qu'hym
Pour elle maintenant me fait to
Depuis un si long-temps qu
monde
Je fais l'immense tour de la terre
Jamais je n'ai rien vû si digne de
Jamais un sang si noble, un cœur
Jamais tant de lumiére avec tant
Jamais tant de jeunesse avec tant
Jamais tant de grandeur avec ta
Jamais tant de sagesse avec tant
Mille climats divers qu'on vit
De tous les demi-dieux dont ell
Cédant à son mérite autant qu'à l
Se trouveront un jour unis sous
Ce qu'eurent de grandeur & la F
Les droits de Charles-Quint, le
magne,
En elle avec leur sang heureusen
Rendront tout l'univers à son trô
Mais un titre plus grand, un plu
Qui l'éleve plus haut, qui lui pla
Un nom qui tient en soi les plus g
C'est le nom glorieux d'épouse d

LE SIECLE D'AR

Quel destin fait briller, avec tan
Dans le siécle de fer, un astre si

LE SIECLE D

Ah! Ne murmure point contre l'
Loin de s'enorgueillir d'un don si

écle, qui du ciel a mérité la haine,
:vroit augurer sa ruine prochaine,
›ir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
t moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
tôt qu'elle paroît dans cette heureuse terre,
:omme elle en bannit les fureurs de la guerre;
ne depuis ce jour, d'infatigables mains
aillent sans relâche au bonheur des humains,
quels secrets ressorts, un héros se prépare
sser les horreurs d'un siécle si barbare,
e faire revivre avec tous les plaisirs
peuvent contenter les innocens desirs.

LE SIECLE DE FER.

is quels ennemis ont entrepris ma perte,
s desseins sont connus, leur trame est découverte;
mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

APOLLON.

re tant de grandeur, contre tant de vertu,
les monstres d'enfer, unis pour ta défense,
:roient qu'une foible & vaine résistance.
ivers opprimé de ton joug rigoureux,
;oûter, par ta fuite, un destin plus heureux.
temps de céder à la loi souveraine,
t'imposent les vœux de cette auguste Reine;
temps de céder aux travaux glorieux
ı Roi favorisé de la terre & des cieux.
ici trop long-temps ce différend m'arrête;
plus doux combats cette lice s'apprête,
ıs la faire ouvrir, & ployons des lauriers
couronner le front de nos fameux guerriers.

Ous ces récits achevés, la course de bague commença, en laquelle, après que le Roi eut fait ṛer l'adresse & la grace qu'il a en cet exercice, ıe en tous les autres, & après plusieurs belles

courses de tous les chevaliers, le duc de Guise, les marquis de Soyecourt & de la Valliére demeurérent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamans, avec des boucles de baudrier de grande valeur, que donna la Reine mere, & dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avoit eue à les commencer; & un nombre infini de lumiéres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertans fort bien vêtus, qui devoient précéder les Saisons, & faisoient le plus agréable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient des mets délicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs Majestés la magnifique collation qui étoit préparée, les douze Signes du zodiaque & les quatre Saisons dansérent dans le rond une des plus belles entrées de ballet qu'on eût encore vûe. Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par Mademoiselle du Parc, qui, avec le sexe & les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme. Son habit étoit vert, en broderie d'argent & de fleurs au naturel.

L'Eté le suivoit, représenté par le sieur du Parc, sur un éléphant couvert d'une riche housse.

L'Automne, aussi avantageusement vêtû, représenté par le sieur de la Thorilliere, venoit après, monté sur un chameau.

L'Hiver représenté par le sieur Béjart, suivoit sur un ours.

Leur suite étoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient sur leurs têtes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures & d'autres choses déli-

cieuses de la saison, qu'ils étoient courbés sous cet agréable faix.

Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au soleil levant, & suivoient l'Eté.

Douze, vêtus en vandangeurs, étoient couverts de feuilles de vignes, & de grappes de raisins, & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette même couleur, divers autres fruits & confitures, à la suite de l'Automne.

Les douze derniers, étoient des vieillards gelés, dont les fourures & la démarche marquoient la froidure & la foiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace & d'une neige, si bien contrefaites qu'on les eût prises pour la chose même, ce qu'ils devoient contribuer à la collation, & suivoient l'Hiver.

Quatorze concertans de Pan & de Diane, précédoient ces deux Divinités, avec une agréable harmonie de flûtes & de musettes.

Elles venoient ensuite sur une machine fort ingénieuse, en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres; mais ce qui étoit plus surprenant, c'est qu'on la voyoit portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisoit mouvoir, se pût découvrir à la vûe.

Vingt autres personnes les suivoient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, & de la chasse de Diane.

Dix-huit pages du Roi fort richement vêtus, qui devoient servir les Dames à table, faisoient les derniers de cette troupe; laquelle étant rangée, Pan, Diane & les Saisons se présentant devant la Reine, le Printemps lui adressa le premier ces vers.

LE PRINTEMPS A LA REINE.

ENtre toutes les fleurs nouvellement écloses
Dont mes jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets, & les roses;
Pour payer mon tribut, j'ai fait choix de ces lys
Que dès vos premiers ans vous avez tant chéris.
Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'univers charmé les respecte & les craint;
Mais leur régne est plus doux & plus puissant encore;
Quand ils brillent sur votre teint.

L'ETE'.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette fête un léger ornement,
Mais avant que ma saison passe,
Je ferai faire à vos guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps orgueilleux de la beauté des fleurs
Qui lui tomberent en partage,
Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs;
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croît dans votre maison,
Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'HIVER.

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux;
Sont des mets les moins précieux;
Mais ils sont des plus nécessaires
Dans une fête où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtriéres',
Font naître tant d'embrasemens.

DIANE.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes
Tous nos chasseurs, & mes compagnes

nt toujours rendu des honneurs souverains,
que parmi nous ils vous ont vû paroître,
Ne veulent plus me reconnoître;
rgés de présens, viennent avecque moi,
rter ce tribut pour marque de leur foi.
tans légers de cet heureux boccage,
er dans vos rets font leur sort le plus doux,
Et n'estiment rien davantage,
Que l'heur de périr de vos coups.
dont vous avez la grace & le visage,
A le même secret que vous.

PAN.

ivinité, ne vous étonnez pas,
nous vous offrons, en ce fameux repas,
L'élite de nos bergeries.
Si nos troupeaux goûtent en paix
Les herbages de nos prairies,
vons ce bonheur à vos divins attraits.

écits achevés, une grande table, en forme roissant, ronde du côté où l'on devoit cou- garnie de fleurs de celui où elle étoit creu- à se découvrir.

-six violons, très-bien vêtus, parurent der- un petit théatre, pendant que Messieurs de ne & Parfait, pere, frere & fils, contrô- néraux, sous les noms de l'Abondance, de de la Propreté, & de la bonne Chére, la fi- vrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les par les Délices.

Majestés s'y mirent en cet ordre, qui pré- les embarras qui eussent pû naître pour les a Reine mere étoit assise au milieu de la ta- avoit à sa main droite.

LE ROI.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbeuf.

Madame de Bethune.
Madame la duchesse de Créquy.
MONSIEUR.
Madame la duchesse de Saint-Aignan.
Madame la maréchale du Plessis.
Madame la maréchale d'Etampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humiéres.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la comtesse de Soissons.
Madame la princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.
De l'autre côté étoient assises,
LA REINE.
Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la duchesse de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froullay.
Madame la duchesse de Navailles.
Mademoiselle d'Ardennes.
Mademoiselle de Coetlogon.
Madame de Crussol.
Madame de Montausier.
MADAME.
Madame la princesse Bénédicte.
Madame la Duchesse.
Madame de Rouvroy.
Mademoiselle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiselle de la Valliére.
Mademoiselle d'Artigny.
Mademoiselle du Belloy.
Mademoiselle de Dampierre.
Mademoiselle de Fiennes.
La somptuosité de cette collation passoit tou

qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des choses qui y furent servies. Elle faisoit aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens; puisque, dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert & d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendoient une clarté presque aussi grande & plus agréable que celle du jour. Tous les chevaliers, avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, & leurs habits de la course, étoient appuyés sur la barriére; & ce grand nombre d'officiers richement vêtus qui servoient, en augmentoient encore la beauté, & rendoient ce rond une chose enchantée, duquel, après la collation, leurs Majestés & toute la cour sortirent par le portique opposé à la barriére, & dans un grand nombre de caléches fort ajustées, reprirent le chemin du château.

II. JOURNÉE.

SUITE

DES PLAISIRS

DE L'ISLE ENCHANTE'E.

LOrsque la nuit du second jour fut venue, leurs Majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier & sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac où l'on feignoit que le palais d'Alcine étoit bâti. Le dessein de cette seconde fête étoit que Roger & les chevaliers de sa

quadrille, après avoir fait des merveilles
ses, que par l'ordre de la belle magicienne
faites en faveur de la Reine, continuoient
me dessein pour le divertissement suivai
l'isle flottante n'ayant point éloigné le ri
France, ils donnoient à Sa Majesté le pl
comédie dont la scéne étoit en Elide.

Le Roi fit donc couvrir de toiles, en si pe
qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce
espéce de dôme, pour défendre contre le ve
nombre de flambeaux & de bougies qui
éclairer le théatre, dont la décoration
agréable.

Aussi-tôt qu'on eut levé la toile, un
cert de plusieurs instrumens se fit entendre
rore ouvrit la scéne. On y représenta l
d'Elide comédie-ballet, avec un prologu
termédes.

NOMS DES PERSONNES QUI ONT
danfé & chanté dans la comédie de la P
d'Elide.

DANS LE PROLOG

L'Aurore, *Mademoiselle Hilaire.* Lycisc
Moliere. Valets de chiens chantans, *les*
val, Don, Blondel. Valets de chiens da
sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan
la Pierre.

DANS LA COMED

Iphitas, *le sieur Hubert.* La Princesse d'E
demoiselle Moliere. Euriale, *le sieur de*
Aristoméne, *le sieur du Croisy.* Théocle, *l*
jart. Aglante, *Mademoiselle du Parc.* Cin
demoiselle de Brie. Arbate, *le sieur de la*

Philis, *Mademoiselle Béjart.* Moron, *le sieur Moliere.* Lycas, *le sieur Prevost.*

DANS LES INTERMEDES.

Dans le I. Chasseurs dansans, *les sieurs Manceau, Chicanneau, Balthazard, Noblet, Bonard, Magny, la Pierre.*

Dans le II. Satyre chantant, *le sieur Estival.* Satyres dansans . . .

Dans le III. Berger chantaut, *le sieur Blondel.*

Dans le IV. Philis, *Mademoiselle Béjart.* Climene, *Mademoiselle* . . .

Dans le V. Bergers chantans, *les sieurs le Gros, Estival, Don, Blondel.* Bergéres chantantes, *Mesdemoiselles Hilaire & de la Barre.*

Tous six, se prenant par la main, chantérent une chanson à danser à laquelle les autres bergers répondirent en chœur.

Pendant les danses, il sortit de dessous le théatre la machine d'un grand arbre chargé de seize Faunes, dont huit jouoient de la flûte, & les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondoient de l'orchestre, avec six autres concertans de clavessins & de théorbes qui étoient *les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tissu, & le Moine;* & quatre bergers & quatre bergeres vinrent danser une très-belle entrée, à laquelle les Faunes descendant de l'arbre se mêlérent de temps en temps. Les bergers étoient *les sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, la Pierre;* les bergéres étoient *les sieurs Balthazard, Magny, Arnald, Bonard.*

Toute cette ſcéne fut ſi grande, ſi remplie & ſi agréable, qu'il ne s'étoit encore rien vû de plus beau en ballet; auſſi fit-elle une ſi avantageuſe concluſion aux divertiſſemens de ce jour, que toute la cour ne le loua pas moins que celui qui l'avoit précédé, ſe retirant avec une ſatisfaction qui lui fit bien eſpérer de la ſuite d'une fête ſi complette.

III. JOURNÉE.

SUITE ET CONCLUSION
DES PLAISIRS
DE L'ISLE ENCHANTÉE.

PLus on s'avançoit vers le grand rond d'eau, qui repréſentoit le lac ſur lequel étoit autrefois bâti le palais d'Alcine, plus on s'approchoit de la fin des divertiſſemens de l'iſle enchantée, comme s'il n'eût pas été juſte que tant de braves chevaliers demeuraſſent plus long-temps dans une oiſiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuivant toujours le premier deſſein, que le ciel ayant réſolu de donner la liberté à ces guerriers, Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquiétudes. Elle voulut apporter tous les remédes poſſibles pour prévenir ce malheur, & fortifier en toutes maniéres un lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joie.

On fit paroître ſur ce rond d'eau, dont l'étendue & la forme ſont extraordinaires, un rocher ſitué au milieu d'une iſle couverte de divers animaux, comme s'ils euſſent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres iſles plus longues, mais d'une moin-

rgeur, paroiſſoient aux deux côtés de la pre-
:, & toutes trois auſſi-bien que les bords du rond
étoient ſi fort éclairées, que ces lumiéres fai-
: naître un nouveau jour dans l'obſcurité de la

urs Majeſtés étant arrivées, n'eurent pas pluſ-
:is leurs places, que l'une des deux iſles qui pa-
ient aux côtés de la premiére, fut toute cou-
de violons fort bien vêtus. L'autre, qui étoit
:ée, le fut en même temps de trompettes & de
lliers, dont les habits n'étoient pas moins ri-

iis ce qui ſurprit d'avantage, fut de voir ſortir
e de derriére le rocher, portée par un monſtre
ı d'une grandeur prodigieuſe.
ux des Nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de
& de Dircé, parurent au même temps à ſa ſui-
t, ſe mettant à ſes côtés ſur de grandes balei-
elles s'approchérent du bord du rond d'eau, &
e commença des vers, auxquels ſes compagnes
ıdirent, & qui furent à la louange de la Reine
du Roi.

CINE, CELIE, DIRCÉ.

ALCINE.

Ous, à qui je fis part de ma félicité,
Pleurez avecque moi dans cette extrémité.

CELIE.

eſt donc le ſujet des ſoudaines alarmes
le vos yeux charmans font couler tant de lar-
es ?

ALCINE.

penſe en parler, ce n'eſt qu'en frémiſſant.
ns les ſombres horreurs d'un ſonge menaçant,
ectre m'avertit, d'une voix éperdue,
our moi des enfers la force eſt ſuſpendue,

Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au point de ma naissance
Des astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, & l'heur de Bradamante.
J'avois prévû ces maux ; mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prévenir nos desirs,
Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
L'agréable entretien de nos chéres compagnes,
Nos jeux & nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des zéphirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces aventures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveller.
Chaque instant, je crois voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgés, & mes prisons forcées,
Je crois voir mille amans, par mon art transformés,
D'une égale fureur à ma perte animés,
Quitter, en même temps, leurs troncs & leurs feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages ;
Et je crois voir enfin mon aimable Roger,
De ses fers méprisés prêt à se dégager.

CELIE.

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire.
Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire,
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accens plaintifs de vos tristes amans ;
Logistille & ses gens, chassés de nos campagnes,
Tremblent encor de peur, cachés dans leurs montagnes ;
Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCE'.

Ah ! Ne nous flattons point. Ce fantôme effroyable
M'a tenu, cette nuit, un discours tout semblable.

ALCINE.

Hélas ! De nos malheurs qui peut encor douter ?

CELIE.

J'y vois un grand reméde, & facile à tenter ;
Une Reine paroît, dont le secours propice
Nous saura garantir des efforts de Mélisse.
Par tout de cette Reine on vante la bonté ;
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre les vœux des siens, est toujours sans défense.

ALCINE.

Il est vrai, je la vois. En ce pressant danger,
A nous donner secours tâchons de l'engager.
Disons-lui qu'en tous lieux la voix publique étale
Les charmantes beautés de son ame royale ;
Disons que sa vertu, plus haute que son rang,
Sait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que, de notre sexe, elle a porté la gloire
Si loin que l'avenir aura peine à le croire ;
Que du bonheur public son grand cœur amoureux
Fit toujours des périls un mépris généreux ;
Que de ses propres maux son ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'état garda toute sa crainte.
Disons que ses bienfaits, versés à pleines mains,
Lui gagnent le respect & l'amour des humains,
Et qu'aux moindres dangers dont elle est menacée,
Toute la terre en deuil se montre intéressée.
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste & sans orgueil, sa grandeur s'est fait voir ;
Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante,
Sans crainte, a soutenu l'autorité penchante,
Et, dans le calme heureux par ses travaux acquis,
Sans regret, la remit dans les mains de son fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance,
De ce fils glorieux l'amour la récompense ;

Vantons les longs travaux, vantons les justes loix
De ce fils renommé pour le plus grand des rois,
Et comment cette mere, heureusement féconde,
Ne donnant que deux fois, a donné tant au monde.
Enfin, faisons parler nos soupirs & nos pleurs
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver, au fort de notre peine,
Un refuge paisible aux piés de cette Reine.

DIRCE'.

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
Ecoute avec plaisir la voix des malheureux ;
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence.
Je sais qu'elle peut tout ; mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre, on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut être instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite.
Son zéle, si connu pour le culte des dieux,
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux ;
Et, loin qu'à son abord mon effroi diminue,
Malgré moi, je le sens qui redouble à sa vûe.

ALCINE.

Ah ! Ma propre frayeur suffit pour m'affliger.
Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager ;
Et tâche de fournir à mon ame oppressée
De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les gardes du palais,
Et, s'il n'est point pour nous d'asyle désormais,
Dans notre désespoir cherchons notre défense ;
Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

Alcine, Mademoiselle du Parc.
Célie, Mademoiselle de Brie.
Dircé, Mademoiselle Moliere.

LOrsqu'elles eurent achevé, & qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre, pendant que,

le frontiſpice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des tours venant à s'élever à vûe d'œil, quatre géans d'une grandeur demeſurée vinrent à paroître avec quatre nains qui, par l'oppoſition de leur petite taille, faiſoient paroître celle des géans encore plus exceſſive. Ces coloſſes étoient commis à la garde du palais, & ce fut par eux que commença la premiére entrée du ballet.

BALLET DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRE'E.

GEans. Les ſieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.

Nains. Les deux petits des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

DEUXIE'ME ENTRE'E.

HUit Maures, chargés par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte viſite, avec chacun deux flambeaux.

Maures. Les ſieurs d'Heureux, Beauchamp, Moliere, la Marre, le Chantre, de Gan, du Pron & Mercier.

TROISIE'ME ENTR

CEpendant un dépit amoureux oblige
valiers qu'Alcine retenoit auprès d'
ter la sortie de ce palais ; mais, la fortu
dant pas les efforts qu'ils font dans leur d
sont vaincus après un grand combat pa
monstres qui les attaquent.

Chevaliers. Monsieur de Souville, les
nal, des-Airs l'aîné, des-Airs le second
& Balthazard.

Monstres. Les sieurs Chicanneau, N
nald, Destrosses, Desonets, & la Pier

QUATRIE'ME ENTI

ALcine, alarmée de cet accident,
nouveau tous ses esprits, & leur d
cours : il s'en présente deux à elle, q
sauts avec une force & une agilité merv

Démons agiles. Les sieurs saint André

CINQUIE'ME ENTR

D'Autres démons viennent encore,
assurer la magicienne qu'ils n'oubl
pour son repos.

Démons sauteurs. Les sieurs Tutin, la
Pesan, & Bureau.

SIXIE'ME ET DERNIERE ENTRE'E.

MAis à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paroître auprès de Roger & de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse sous la forme d'Atlas. Elle court aussi-tôt pour empêcher l'effet de son intention ; mais elle arrive trop tard. Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnere, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussi-tôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cet aventure, & aux divertissemens de l'isle enchantée.

Alcine. Mademoiselle du Parc.

Mélisse. Le sieur de Lorge.

Roger. Le sieur Beauchamp.

Chevaliers. Les sieurs d'Heureux, Raynal, du Pron, & Desbrosses.

Ecuyers. Les sieurs la Marre, le Chantre, de Gan le Mercier.

FIN DU BALLET.

IL sembloit que le ciel, la terre & l'eau fussent tout en feu, & que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles. La hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui resortoient de l'eau après s'y être enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les enchantemens qu'un si beau feu d'artifice ; lequel ayant enfin cessé aprés un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublérent encore.

Alors toute la cour, se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois fê-

tes ; & c'eſt aſſez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajoûter, que de dire que, les trois journées ayant eu chacune ſes partiſans, comme chacune ſes beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entr'elles, bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvoient juſtement le diſputer à toutes celles qu'on avoit vûes juſqu'alors, & les ſurpaſſer peut-être.

IV. JOURNE'E.

MAis, quoique les fêtes compriſes dans le ſujet des plaiſirs de l'Iſle enchnatée fuſſent terminées, tous les divertiſſemens de Verſailles ne l'étoient pas ; & la magnificence & la galanterie du Roi en avoit encore reſervé pour les autres jours, qui n'étoient pas moins agréables.

Le ſamedi, dixiéme, ſa Majeſté voulut courre les têtes. C'eſt un exercice que peu de gens ignorent, & dont l'uſage eſt venu d'Allemagne, fort bien inventé pour faire voir l'adreſſe d'un chevalier, tant à bien mener ſon cheval dans les paſſades de guerre, qu'à bien ſe ſervir d'une lance, d'un dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a pas vû courre, il en trouvera ici la deſcription, étant moins commune que la bague, & ſeulement ici depuis peu d'années ; & ceux, qui en ont eu le plaiſir, ne s'ennuyeront pas d'une narration ſi peu étendue.

Les chevaliers entrent, l'un après l'autre, dans la lice, la lance à la main, & un dard ſous la cuiſſe droite ; & après que l'un d'eux a couru & emporté une tête de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne ſa lance à un page, &, faiſant la demi-volte, il revient, à toute bride, à la ſeconde tête qui a la couleur & la forme d'un

Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant ; puis, reprenant une javeline peu différente de la forme du dard, dans une troisiéme passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse, &, achevant sa demi-volte, il tire l'épée, dont il emporte, en passant toujours à toute bride, une tête élevée à un demi piéd de terre ; puis, faisant place à un autre, celui qui, en ses courses, en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agréable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la lice avec des barriéres, le Roi s'y rendit, suivi des mêmes Chevaliers qui avoient couru la bague ; les Ducs de Saint-Aignan & de Noailles y continuant leurs premiéres fonctions, l'un de Maréchal de camp, & l'autre de juge des courses. Il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses ; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement, ensuite du prix de la course des Dames, encore celui que donnoit la Reine. C'étoit une rose de diamans de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres Chevaliers, & que le Marquis de Coaslin disputa contre le Marquis de Soyecourt, & gagna.

V. JOURNÉE.

LE Dimanche, au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, & donna lieu à un grand défi, entre le Duc de Saint Aignan qui n'avoit point en-

core couru & le Marquis de Soyecourt, qui fut remis au lendemain, pour ce que le Maréchal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, étoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la Cour, cette après-dînée, à sa ménagerie, dont on admira les beautés particuliéres, & le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes, parmi lesquels il y en a beaucoup de fort rares. Il seroit inutile de parler de la collation qui suivit ce divertissement, puisque, huit jours durant, chaque repas pouvoit passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Le soir, Sa Majesté, fit représenter, sur l'un de ces théatres doubles de son sallon, que son esprit universel a lui-même inventés, la comédie des fâcheux, faite par le sieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet, & fort ingénieuse.

VI. JOURNÉE.

LE bruit du défi, qui se devoit courir le Lundi, douziéme, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur, quoique celle des deux chevaliers ne fût que de cent pistoles; &, comme le Duc, par une heureuse audace, donnoit une tète à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier, qui, s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel, pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le Duc de Saint-Aignan avoit aussi fait voir à

quelques-uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre vers :

AUX DAMES.

Belles, vous direz en ce jour,
Si vos sentimens sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyecourt,
C'est être vainqueur de dix autres.

faisant toujours allusion à son nom de Guidon le sauvage, que l'aventure de l'isle périlleuse rendit victorieux de dix Chevaliers. Aussi-tôt que le Roi eut dîné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, & toutes les Dames dans un lieu où l'on devoit tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces Fêtes. C'étoit des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables; &, quoique le sort ait accoutumé de décider de ces présens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté, quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs, à cinq heures du soir, fort proprement vêtus & bien montés.

Le Roi avec toute la Cour les honora de sa présence; & Sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entr'eux. Le succès en fut heureux au Duc de Saint-Aignan qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer les trois premiers actes d'une comédie, nommée *Tartuffe*, que le sieur Moliere avoit faite contre les hypocrites; mais, quoiqu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du ciel, &

ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres, n'empêche pas d'en commettre de mauvaises, que son extrême délicatesse pour les choses de la Religion, eut de la peine à souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu ; & , quoiqu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il défendit cette comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût entiérement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laisser abuser à d'autres moins capables d'en faire un juste discernement.

VII. JOURNÉE.

LE Mardi treiziéme, le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celui qui en feroit le plus. Sa Majesté eut encore le prix de la course des Dames, le Duc de Saint-Aignan celui du jeu ; & , ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté, l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix ; & ce ne fut pas sans étonnement, duquel on ne pouvoit se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avoit couru les têtes.

On joua le même soir la comédie du mariage forcé, encore de la façon du même sieur Moliere, mêlée d'entrées de ballet & de récits ; puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le Mercredi quatorziéme. Toute la Cour se trouva si satisfaite de ce qu'elle avoit vû, que chacun crut qu'on ne pouvoit se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connoissance à ceux qui n'avoient pû voir des fêtes si diversifiées & si agréables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le succès,

a libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, & la satisfaction de tous ; où les soins infatigables de Monsieur Colbert s'employérent en tous ces divertissemens, malgré ses importantes affaires ; où le Duc de Saint-Aignan joignit l'action à l'invention du dessein ; où les beaux vers du Président de Périgny à la louange des Reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, & récités avec tant d'art ; où ceux que Monsieur de Bensserade fit pour les Chevaliers eurent une approbation générale ; où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps, & l'application de Monsieur de Launay, ne laisserent manquer d'aucunes des choses nécessaires ; enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi, dans le temps où Sa Majesté ne pensoit elle-même qu'à plaire, & où ce qu'on a vû ne sauroit jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

FIN.

ACTEU

SGANARELLE, amant

GÉRONIMO, ami de

DORIMÈNE, fille d'

ALCANTOR, pere d

ALCIDAS, frere de D

LYCASTE, amant de D

PANCRACE, docteur

MARPHURIUS, docte

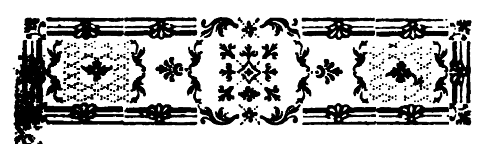
DEUX BOHÉMIE

La scéne est dans une place



F. Boucher del. Et. Fessard Sculp

LE MARIAGE FORCE



LE MARIAGE FORCÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *parlant à ceux qui sont dans sa maison.*



JE suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, & que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vîte chez le Seigneur Géronimo; &, si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, & que je ne dois revenir de toute la journée.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

GERONIMO *ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.*

VOilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah ! Seigneur Géronimo, je vous trouve à propos ; & j'allois chez vous vous chercher.

GERONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, & vous prier de m'en dire votre avis.

GERONIMO.

Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, & nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence, que l'on m'a proposée ; & il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GERONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout ; & de me dire nettement votre pensée.

GERONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable, qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GERONIMO.

avez raison.

SGANARELLE.

lans ce siécle, on trouve peu d'amis sincéres.

GERONIMO.

est vrai.

SGANARELLE.

ettez-moi donc, Seigneur Géronimo, de me : avec toute sorte de franchise.

GERONIMO.

us le promets.

SGANARELLE.

-en votre foi.

GERONIMO.

foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

que je veux savoir de vous, si je ferai bien de arier.

GERONIMO.

Vous ?

SGANARELLE.

moi-même, en propre personne. Quel est vo- 'is là-dessus ?

GERONIMO.

s prie, auparavant, de me dire une chose.

SGANARELLE.

oi ?

GERONIMO.

âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

SGANARELLE.

GERONIMO.

SGANARELLE.

i, je ne sais ; mais je me porte bien.

GERONIMO.

Vous ne savez pas, à peu près, votre âge ?

SGANARELL

Non. Eſt-ce qu'on ſonge à cela ?

GERONIM

Hé, dites-moi un peu, s'il vous aviez-vous d'années, lorſque noı ſance ?

SGANARELL

Ma foi, je n'avois que vingt ans a

GERONIM

Combien fûmes-nous enſemble à l

SGANARELL

Huit ans.

GERONIM

Quel temps avez-vous demeuré eı

SGANARELL

Sept ans.

GERONIM

Et en Hollande, où vous fûtes eı

SGANARELL

Cinq ans & demi.

GERONIM

Combien y a-t-il que vous étes re

SGANARELL

Je revins en cinquante-deux.

GERONIMC

De cinquante deux à ſoixante-quat ans, ce me ſemble. Cinq ans en Holl ſept; ſept ans en Angleterre, font huit dans notre ſéjour à Rome, foı & vingt que vous aviez lorſque noı mes, cela fait juſtement cinquante- Séigneur Sganarelle, que, ſur vc feſſion, vous étes environ à votre ı xiéme, ou cinquante-troiſiéme ann

SGANARELLE

Qui ? Moi ? Cela ne ſe peut pas.

GERONIMO

Mon Dieu ! Le calcul eſt juſte; &

vous dirai franchement & en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guéres votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire, mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; &, si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal-à-propos, que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; & je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier; & que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

GERONIMO.

Ah! C'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, & que j'aime de tout mon cœur.

GERONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute; & je l'ai demandée à son pere.

GERONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; & j'ai donné ma parole.

GERONIMO.

Oh! Mariez-vous donc. Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait? Vous semble

t-il, Seigneur Geronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir; mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais & plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais, & voit-on que j'aye besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures
(*Il montre ses dents.*)
du monde? Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, & peut-on voir un estomac qui
(*Il tousse.*)
ait plus de force que le mien? Hem, hem, hem, Hé? Qu'en dites-vous?

GERONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois, mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera, & me viendra frotter lorsque je serai las, outre cette joie, dis-je, je considére, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; &, qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-mêmes; que j'aurai le plaisir de voir des créatures, qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, & me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déjà que j'y suis, & que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

GERONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela; & je vous

.e vous marier le plus vîte que vous pour:

SGANARELLE.

on? Vous me le conseillez?

GERONIMO.

nt. Vous ne sauriez mieux faire.

SGANARELLE.

, je suis ravi que vous me donniez ce véritable ami.

GERONIMO.

: est la personne, s'il vous plaît, avec allez vous marier?

SGANARELLE.

:.

GERONIMO.

ıe Doriméne, si galante & si bien parée?

SGANARELLE.

GERONIMO.

eigneur Alcantor?

SGANARELLE.

.

GERONIMO.

l'un certain Alcidas, qui se mêle de por-?

SGANARELLE.

t.

GERONIMO.

ma vie!

SGANARELLE.

tes-vous?

GERONIMO.

! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

as raison d'avoir fait ce choix?

GERONIMO.

te. Ah! Que vous serez bien marié! Dé-ous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie, de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, & je vous invite ce soir à mes nôces.

GERONIMO.

Je n'y manquerai pas; & je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GERONIMO *à part.*

La jeune Doriméne, fille du Seigneur Alcantor, avec le Seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! O le beau mariage!

(*Ce qu'il répéte plusieurs fois en s'en allant.*)

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

CE mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde; & je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

DORIMENE, *dans le fond du théatre, à un petit laquais qui la suit.*

ALlons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, & qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE *à part, appercevant Doriméne.*

Voici ma maîtresse, qui vient. Ah! Qu'elle est agréable!

agréable ! Quel air & quelle taille ! Peut-il y avoir un homme, qui n'ait, en la voyant, des démangeai-

(*à Dorimène.*)

sons de se marier ? Où allez-vous, belle mignonne, chére épouse future de votre époux futur ?

DORIMENE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien, ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un & l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser ; & je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux piéds, & je serai maître de tout : de vos petits yeux éveillés, de votre petit néz fripon, de vos lévres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tetons rondelets, de votre.... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, & je serai à même, pour vous caresser comme je voudrai. N'étes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimable pouponne ?

DORIMENE.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin, la sévérité de mon pere m'a tenue jusques-ici dans une sujettion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, & j'ai cent fois souhaité qu'il me mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, & me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous étes venu heureusement pour cela, & je me prépare désormais à me donner du divertissement, & à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous étes un fort galant homme, & que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, & que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que

leurs femmes vivent comme des loups-g
vous avoue que je ne m'accommoderois p
& que la solitude me désespére. J'aime l
visites, les assemblées, les cadeaux & l
nades; en un mot, toutes les choses de
vous devez être ravi d'avoir une femme c
meur. Nous n'aurons jamais aucun dém
ble, & je ne vous contraindrai point
actions, comme j'espére que, de votre c
ne me contraindrez point dans les mien
pour moi, je tiens qu'il faut avoir une
fance mutuelle, & qu'on ne se doit po
pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin
vrons, étant mariés, comme deux per
savent leur monde. Aucun soupçon jalo
troublera la cervelle; & c'est assez que
assuré de ma fidélité, comme je serai pe
la vôtre. Mais qu'avez-vous? Je vous
changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me vienne
ter à la tête.

DORIMENE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque be
gens; mais notre mariage dissipera tout c
Il me tarde déja que je n'aye des habit
bles, pour quitter vîte ces guenilles. Je
de ce pas achever d'acheter toutes les c
me faut, & je vous envoyerai les march

SCENE V.

GERONIMO, SGANARELLE.

GERONIMO.

AH! Seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici, & j'ai rencontré un orfévre, qui, sur le bruit que vous cherchiez quelque beau diamant en bague pour faire un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, & de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Cela n'est pas pressé.

GERONIMO.

Comment? Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout-à-l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matiére, & que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, & qui vient tout-à-l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée; & que...

GERONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire, qui m'empêche de vous ouir. Je n'entens rien du tout aux songes; & , quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savans, deux philosophes vos voisins, qui sont gens à vous dé-

biter tout ce qu'on peut dire ſur ce ſujet. Comme ils ſont de ſectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverſes opinions là-deſſus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, & demeure votre ſerviteur.

SGANARELLE *ſeul.*

Il a raiſon. Il faut que je conſulte un peu ces gens-là ſur l'incertitude où je ſuis.

SCENE VI.

PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE *ſe tournant du côté par où il eſt entré, & ſans voir Sganarelle.*

Allez, vous étes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne diſcipline, banniſſable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! Bon. En voici un fort à propos.

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Oui, je te ſoutiendrai par vives raiſons, je te montrerai par Ariſtote, le philoſophe des philoſophes, que tu es un ignorant, ignorantiſſime, ignorantifiant & ignorantifié par tous les cas, & modes imaginables.

SGANARELLE *à part.*

(*à Pancrace.*)

Il a pris querelle contre quelqu'un. Seigneur...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*

Tu te veux mêler de raiſonner, & tu ne ſais pas ſeulement les élemens de la raiſon.

SGANARELLE *à part.*

(*à Pancrace.*)

La colére l'empêche de me voir. Seigneur...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*
C'eſt une propoſition condamnable dans toutes les terres de la philoſophie.

SGANARELLE *à part.*
(*à Pancrace.*)
Il faut qu'on l'ait fort irrité. Je...

PANCRACE *de même, ſans voir Sganarelle.*
Toto cœlo, totâ viâ aberras.

SGANARELLE.
Je baiſe les mains à Monſieur le docteur.

PANCRACE.
Serviteur.

SGANARELLE.
Peut-on...

PANCRACE *ſe retournant vers l'endroit par où il eſt entré.*
Sais-tu bien ce que tu as fait? Un ſyllogiſme *in balordo.*

SGANARELLE.
Je vous...

PANCRACE *de même.*
La majeure en eſt inepte, la mineure impertinente, & la concluſion ridicule.

SGANARELLE.
Je...

PANCRACE *de même.*
Je creverois pluſtôt que d'avouer ce que tu dis; & je ſoutiendrai mon opinion juſqu'à la derniére goutte de mon encre.

SGANARELLE.
Puis-je...

PANCRACE *de même.*
Oui, je défendrai cette propoſition, *pugnis & calcibus, unguibus & roſtro.*

SGANARELLE.
Seigneur Ariſtote, peut-on ſavoir ce qui vous met ſi fort en colére?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi encore ?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est ?

PANCRACE.

Ah ! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, & le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable régne par tout; & les Magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc ?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau ?

SGANARELLE.

Comment ?

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, & non pas la forme. D'autant qu'il y a cette différence entre la forme & la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, & la figure, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés ; &, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, &

(*se retournant encore du côté par où il est entré.*)

non pas la forme. Oui, ignorant que vous étes, c'est ainsi qu'il faut parler, & ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

SGANARELLE *à part.*

(à Pancrace.)

Je pensois que tout fût perdu. Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je....

PANCRACE.

Je suis dans une colére que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme & le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent!

SGANARELLE.

De grace, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu! Je....

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je.....

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je....

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

(se tournant du côté par où Pancrace est entré.)

Vous avec raison. Oui, vous étes un sot, & un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire, & écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle, & bien faite; elle me plaît beaucoup, & est ravie de m'épouser. Son pere me l'a accordée; mais je crains un peu ce que

vous ſavez, la diſgrace dont on ne plaint perſonne ; & je voudrois bien vous prier, comme philoſophe, de me dire votre ſentiment. Hé ? Quel eſt votre avis là-deſſus ?

PANCRACE.

Pluſtôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, & que je ne ſuis qu'une bête.

SGANARELLE *à part.*

(*à Pancrace.*)

La peſte ſoit de l'homme ! Hé, Monſieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, & vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juſte colére m'occupe l'eſprit.

SGANARELLE.

Hé, laiſſez tout cela ; & prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire ?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque choſe.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous ſervir avec moi ?

SGANARELLE.

De quelle langue ?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voiſin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

SGANARELLE.

C'eſt une autre affaire.

PANCRACE.

ez-vous me parler Italien ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

gnol ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

nand ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

ois ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

?

SGANARELLE.

PANCRACE.

?

SGANARELLE.

PANCRACE.

u ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

que ?

SGANARELLE.

PANCRACE.

SGANARELLE.



PANCRA(

Arabe ?

SGANAREL

Non, non, François, François

PANCRA(

Ah ! François.

SGANAREL

Fort bien.

PANCRA(

Passez donc de l'autre côté : car
destinée pour les langues scienti
res ; & l'autre est pour la vul
nelle.

SGANARELLE

Il faut bien des cérémonies a
gens-ci.

PANCRA(

Que voulez-vous ?

SGANAREL

Vous consulter sur une petite d

PANCRA(

Ah, ah ! Sur une difficulté de
doute ?

SGANAREL

Pardonnez-moi. Je....

PANCRA(

Vous voulez peut-être savoir,
l'accident sont termes synonime
à l'égard de l'être ?

SGANAREL

Point du tout. Je....

PANCRA(

Si la logique est un art, ou une

SGANAREL

Ce n'est pas cela. Je....

PANCRA(

Si elle a pour objet les trois opé
ou la troisiéme seulement ?

SGANARELLE.

...

PANCRACE.

x cathégories, ou s'il n'y en a qu'une.

SGANARELLE.

....

PANCRACE.

:lusion est de l'essence du syllogisme ?

SGANARELLE.

....

PANCRACE.

e du bien est mise dans l'appétibilité, ou
n venance ?

SGANARELLE.

..

PANCRACE.

se réciproque avec la fin ?

SGANARELLE.

. Je...

PANCRACE.

ous peut émouvoir par son être réel, ou
tre intentionnel ?

SGANARELLE.

n, non, non, non, de par tous les dia-
l.

PANCRACE.

donc votre pensée ; car je ne puis pas
.

SGANARELLE.

a veux expliquer aussi ; mais il faut m'é-
(*pendant que Sganarelle dit*,)
que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie
rier avec une fille, qui est jeune & belle.
fort, & l'ai demandée à son pere ; mais,
appréhende....

CRACE *dit en même temps sans écouter Sganarelle.*

a été donnée à l'homme, pour expliquer

ſes penſées ; & , tout ainſi que les penſée
portraits des choſes , de même nos paro
elles les portraits de nos penſées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouc*
cteur avec ſa main , à pluſieurs
& le docteur continue de parler
que Sganarelle ôte ſa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres p
en ce que les autres portraits ſont diſtin
tout de leurs originaux , & que la parole
en ſoi ſon original , puiſqu'elle n'eſt aut
que la penſée expliquée par un ſigne e
d'où vient que ceux qui penſent bien 1
ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi
tre penſée par la parole , qui eſt le plus
ble de tous les ſignes.

SGANARELLE *pouſſe le docteu*
maiſon , tire la porte p
pêcher de ſortir.

Peſte de l'homme !

PANCRACE *au dedans de ſa ma*

Oui , la parole eſt , *animi index , & ſpeculu*
le truchement du cœur , c'eſt l'image de l

(*Il monte à la fenêtre , & continue.*

C'eſt un miroir qui nous repréſente naïve
ſecrets les plus arcanes de nos individus ;
que vous avez la faculté de ratiociner , &
ler tout enſemble , à quoi tient-il que vous
ſerviez de la parole , pour me faire entend
penſée ?

SGANARELLE.

C'eſt ce que je veux faire ; mais vous n
pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute , parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc , Monſieur le docteur , que.

PANCRACE.

ıs, sur-tout, soyez bref.

SGANARELLE.

le serai.

PANCRACE.

tez la prolixité,

SGANARELLE.

! Monsi . . . .

PANCRACE.

ıchez-moi votre discours d'un apophtegme à la mienne.

SGANARELLE.

ous . . . .

PANCRACE.

ıt d'ambages, de circonlocution.

(*Sganarelle de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.*)

PANCRACE.

quoi ? Vous vous emportez au lieu de vous iquer ? Allez, vous étes plus impertinent que à qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la ford'un chapeau ; & je vous prouverai, en toute :ontre, par raisons démonstratives & convain:es, & par argumens *in barbara*, que vous n'ê& ne serez jamais qu'une pécore, & que je suis, e serai toujours, *in utroque jure*, le docteur ıcrace.

SGANARELLE.

el diable de babillard !

PANCRACE *en rentrant sur le théatre.*

nme de lettre, homme d'érudition.

SGANARELLE.

ore ?

PANCRACE.

nme de suffisance, homme de capacité. (*s'en nt.*) Homme consommé dans toutes les scien, naturelles, morales, & politiques. (*revet.*) Homme savant, savantissime, *per omnes*

(*s'en allant.*) médecine, astronomie
physionomie, métoposcopie, chiron
mancie, &c.

SCENE VI

SGANARELLE

AU diable les savans, qui ne veulen
ter les gens! On me l'avoit bien
maître Aristote n'étoit rien qu'un bava
j'aille trouver l'autre, peut-être qu'il
sé, & plus raisonnable. Holà.

SCENE VI

MARPHURIUS, SGANA

MARPHURIUS.

QUe voulez-vous de moi, Seigneur

SGANARELLE.

ı de parler. Norre philosophie ordonne de ne t énoncer de proposition décisive, de parler de avec incertitude, de suspendre toujours son ju- ɛnt; &, par cette raison, vous ne devez pas di- e suis venu, mais il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

.e semble?

MARPHURIUS.

•

SGANARELLE.

ıleu, il faut bien qu'il me semble, puisque cela

MARPHURIUS.

ı'est pas une conséquence; & il peut vous le ıler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

ıment? Il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

ı est incertain, & nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

ɔi? Je ne suis pas ici? Et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

.'apparoît que vous étes-là, & il me semble que ous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

, que diable! Vous vous moquez. Me voilà, & s voilà bien nettement, & il n'y a point, de me ble, à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous :, & parlons de mon affaire. Je viens vous dire j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

ı'en sais rien.

SGANARELLE.

ɾous le dis.

MARPHURIUS.

'e peut faire.

SGANARELLE.

fille que je veux prendre, est fort jeune & fort le.

MARPHURIUS.

Il n'eſt pas impoſſible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien, ou mal, de l'épouſer ?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE *à part.*

(*à M*

Ah, ah ! Voici une autre muſique. Je vo de, ſi je ferai bien d'épouſer la fille do: parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal ?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'eſt mon deſſein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le pere me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il ſe pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épouſant, je crains d'être coc

MARPHURIUS.

La choſe eſt faiſable.

SGANARELLE.

Qu'en penſez-vous ?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impoſſibilité.

SGAN.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qui vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage.

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le réveur!

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra.

SGANARELLE *à part.*

La peste du bourreau! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS.

Ah, ah, ah!

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimathias, & me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment! Quelle insolence! M'outrager de la sorte! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi!

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette maniére de parler. Il faut douter de toutes choses; & vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah! Je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier des coups que j'ai reçûs.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'a traité ainsi.

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.

SCENE IX.

SGANARELLE *seul*.

COmment ? On ne sçauroit tirer une parole de ce chien d'homme-là, & l'on est aussi savant à la fin, qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage ? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah ! Voici des Bohémiennes : il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCENE X.

DEUX BOHEMIENNES, SGANARELLE.

(*Les deux Bohémiennes, avec leurs tambours de basque, entrent en chantant & en dansant.*)

SGANARELLE.

ELles sont gaillardes. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune ?

1. BOHEMIENNE.

Oui, mon beau Monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

2. BOHEMIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans ; & nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez. Les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

1. BOHEMIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon Monsieur, une bonne physionomie.

2. BOHEMIENNE.

Oui, une bonne physionomie. Physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

1. BOHEMIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon Monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

2. BOHEMIENNE.

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

1. BOHEMIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie & aimée de tout le monde.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon Monfieur, qui te fera beaucoup d'amis.

1. BOHEMIENNE.

Une femme qui te fera venir l'abondance chez toi.

2. BOHEMIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

1. BOHEMIENNE.

Tu feras confidéré par elle, mon bon Monfieur, tu feras confidéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui eft bien. Mais dites-moi un peu, fuis-je menacé d'être cocu?

2. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

1. BOHEMIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, fi je fuis menacé d'être cocu.

(*Les deux Bohémiennes danfent & chantent.*

SGANARELLE.

Que diable! Ce n'eft pas là me répondre. Venez-çà. Je vous demande à toutes deux fi je ferai cocu.

2. BOHEMIENNE.

Cocu? Vous?

SGANARELLE.

Oui, fi je ferai cocu.

1. BOHEMIENNE.

Vous, cocu?

SGANARELLE.

Oui, fi je le ferai, ou non.

(*Les deux Bohémiennes fortent en chantant & en danfant.*)

SCENE XI.

SGANARELLE *seul.*

PEste soit des carognes, qui me laissent dans l'inquiétude ! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage ; &, pour cela, je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, & qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, & voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCENE XII.

DORIMENE, LYCASTE, SGANARELLE *retiré dans un coin du théatre sans être vû.*

LYCASTE.

QUoi ! Belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez ?

DORIMENE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon ?

DORIMENE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir ?

DORIMENE.

Dès ce soir.

n'ai point de bien, vous n'en avez poin
vous savez que sans cela on passe mal l
monde ; &, qu'a quelque prix que ce so
tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occ
me mettre à mon aise ; & je l'ai fait sur l
de me voir bien-tôt délivrée du barbon qu
C'est un homme qui mourra avant qu'il s
qui n'a, tout au plus, que six mois dans
Je vous le garantis défunt dans le temps
& je n'aurai pas longuement à demande
au ciel l'heureux état de veuve.

(*à Sganarelle qu'elle apperçoit.*)
Ah ! Nous parlions de vous, & nous en d
le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là Monsieur . . .

DORIMENE.

Oui, c'est Monsieur qui me prend pour

LYCASTE.

Agréez, Monsieur, que je vous félicite
mariage, & vous présente en même t
très-humbles services. Je vous assure
épousez-là une très-honnête personne ;
Mademoiselle, je me réjouis, avec vous

DORIMENE.

est trop d'honneur que vous nous faites à tous ux. Mais allons, le temps me presse, & nous au- ns tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCENE XIII.

SGANARELLE *seul.*

ME voilà tout-à-fait dégoûté de mon mariage; & je crois que je ne ferai pas mal de m'aller gager de ma parole. Il m'en a coûté quelque ar- nt; mais il vaut mieux encore perdre cela, que m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroi- nent de nous débarrasser de cette affaire. Holà. (*Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.*)

SCENE XIV.

LCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

AH! Mon gendre, soyez le bien venu.

SGANARELLE.

onsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

ous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

cusez-moi.

ALCANTOR.

vous promets que j'en ai autant d'impatience e vous.

SGANARELLE.

viens ici pour un autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessai
cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est com
& ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait : & rien ne
tarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu ! C'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons. Entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah, mon Dieu ! Ne faisons point de cé
Entrez vîte, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je. Je veux vous parler aup

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose ?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi ?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fill
riage, il est vrai, & vous me l'avez accord
je me trouve un peu avancé en âge pour el
considère que je ne suis point du tout son f

ALCANTOR.

Pardonnez-moi. Ma fille vous trouve bie

vous êtes ; & je suis sûr qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai par fois des bizarreries épouvantables, & elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, & vous verrez qu'elle s'accommodera entiérement avec vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps, qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise ? Je ne vous conseille point de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous ? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu ! Je vous en dispense, & je. . .

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise ; & vous l'aurez, en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE *à part.*

Que diable !

ALCANTOR.

Voyez-vous ? J'ai une estime & une amitié pour vous toute particuliére ; & je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites, mais je vous déclare que je ne veux point me marier.

ALCANTOR.

Qui ? Vous ?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison ?

SGANARELLE.

La raison ? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage ; & que je veux imiter mon pere, & tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier.

ALCANTOR.

Ecoutez. Les volontés sont libres ; & je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous étes engagé avec moi, pour épouser ma fille, & tout est préparé pour cela ; mais puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a faire ; & vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

SCENE XV.

SGANARELLE *seul*.

ENcore est-il plus raisonnable que je ne pensois ; & je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire ; & j'allois faire un pas, dont je me serois peut-être long-temps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCENE XVI.

ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS *parlant d'un ton doucereux.*

MOnfieur, je fuis votre ferviteur très-humble.

SGANARELLE.

Monfieur, je fuis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS *toujours avec le même ton.*

Mon pére m'a dit, Monfieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, Monfieur. C'eft avec regret; mais...

ALCIDAS.

Oh! Monfieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en fuis fâché, je vous affure; & je fouhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'eft rien, vous dis-je.

(*Alcidas préfente à Sganarelle deux épées.*)

Monfieur, prenez la peine de choifir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monfieur, comme vous refufez d'époufer ma fœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment ?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient plus de bruit, & s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur, & je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, Monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (*à part.*)
La vilaine façon de parler que voilà !

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vîte, Monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre ?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon ?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS *après lui avoir donné des coups de bâton.*

Au moins, Monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre ; vous voyez que je fais les choses dans

l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous, vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton, tout cela est dans les formes; & vous étes trop honnête homme, pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?

ALCIDAS *lui présente encore les deux épées.*

Allons, Monsieur, faites les choses galamment, & sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc...

(*Alcidas lui donne encore des coups de bâton.*)

SGANARELLE.

Ah! Ah! Ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(*Alcidas lève le bâton.*)

SGANARELLE.

Hé bien, j'épouserai, j'épouserai.

ALCIDAS.

Ah! Monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à

la raison, & que les choses se passent doucement. Car enfin, vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; & j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon pere, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCENE DERNIERE.

ALCANTOR, DORIMENE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

MOn pere, voilà Monsieur qui est tout-à-fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, & vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main, vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! M'en voilà déchargé, & c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, & célébrer cet heureux mariage.

FIN.



LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

AVERTISSEMENT.

LA comédie du Mariage forcé parut pour la premiere fois au louvre le 29. janvier 1664. en trois actes, avec des récits de musique & des entrées de ballet, sous le titre de *Ballet du Roi.* Le Roi y dansoit une entrée.

Quand l'auteur fit représenter cette comédie sur le théatre du palais royal, au mois de novembre de la même année, il supprima les récits & les entrées de ballet, & réduisit sa piéce en un acte, en y faisant quelques changemens.

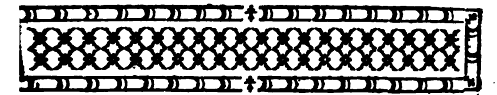
Le plus considérable est la scéne entre Lycaste & Doriméne, scéne ajoûtée pour suppléer à celle du magicien chantant, & à l'entrée des démons, qui déterminoient Sganarelle à rompre son mariage. Dans le ballet qui fut imprimé dans le temps (in-4.° par Robert Ballard) il ne nous reste des demandes de Sganarelle au magicien, que ce qu'on appelle en termes de théatre, *les repliques*; on a

ajoûté deux ou trois mots pour y donner un sens.

En faisant imprimer les récits, les entrées de ballet, & la distribution des scénes de la comédie du Mariage forcé en trois actes, on a supprimé les argumens de la comédie & des scénes, comme étant inutiles, peu exacts & assez malfaits.

NOMS DES ACTEURS DE LA COMÉDIE.

Sganarelle, *le sieur Moliere.* Géronimo, *le sieur de la Thorilliere.* Doriméne, *Mademoiselle du Parc.* Alcantor, *le sieur Béjart.* Lycaste, *le sieur de la Grange.* La I. Bohêmienne, *Mademoiselle Béjart.* La II. Bohémienne, *Mademoiselle de Brie.* Le I. Docteur, *le sieur Brécourt.* Le II. docteur, *le sieur du Croisy.*



LE MARIAGE FORCÉ,

BALLET DU ROI.

Dansé par sa Majesté le 29 Janvier 1664.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE.

SCENE II.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

SCENE IV.

DORIMENE, SGANARELLE.

SCENE V.

SGANARELLE *seul.*

Il se plaignoit d'une pesanteur de tête insupportable, & se mettoit dans un coin du théatre pour dormir. Pendant son sommeil, il voyoit en songe ce qui forme les deux premiéres entrées du ballet.

LA BEAUTE' (*Mademoiselle Hilaire.*) chante.

SI l'amour vous soumet à ses loix inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas;
Portez, au moins, de belles chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'amour ne vous engagez pas;
Portez, au moins, d'aimables chaînes,
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIERE ENTRE'E.

La Jalousie, les Chagrins, les Soupçons.
La jalousie, le sieur Dolivet.
Les chagrins, les sieurs saint André & Desbrosses.
Les soupçons, les sieurs de Lorge & le Chantre.

II. ENTRE'E.

Quatre plaisans ou goguenards. Le comte d'Arma-

nac, les sieurs d'Heureux, Beauchamp, & des-Airs le jeune.

ACTE II.

Au commencement de cet acte, Géronimo venoit éveiller Sganarelle.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GERONIMO.

SCENE II.

SGANARELLE *seul.*

SCENE III.

SGANARELLE, PANCRACE.

SCENE IV.

SGANARELLE *seul.*

SCENE V.

SGANARELLE, MARPHURIUS.

SCENE VI.

SGANARELLE *seul.*

SCENE VII.

SGANARELLE, DEUX BOHEMIENNES.

III. ENTRÉE.

Egyptiens & Egyptiennes dansans.
Egyptiens, le Roi, le marquis de Villeroy.
Egyptiennes, le marquis de Raffan, les sieurs Reynal, Noblet, la Pierre.

SCENE VIII.

SGANARELLE *seul.*

Il alloit frapper à la porte du magicien.

SCENE IX.

ANARELLE, UN MAGICIEN.
(*le sieur d'Estival.*)

LE MAGICIEN *chante.*

HOlà.
Qui va là?
Di-moi vîte quel souci
Te peut amener ici.

SGANARELLE.

ultoit le magicien sur son mariage.

LE MAGICIEN.

Ce sont de grands mystéres
Que ces sortes d'affaires.

SGANARELLE.

andoit quelle seroit sa destinée.

LE MAGICIEN.

rais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

SGANARELLE.

quoit la peur qu'il auroit de voir des démons.

LE MAGICIEN.

Non, non, n'ayez aucune peur;
Je leur ôterai la laideur.

SGANARELLE.

sentoit à les voir.

LE MAGICIEN.

Des puissances invincibles
ent depuis long-temps tous les démons muets;
Mais, par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

SCENE X.

SGANARELLE, LE MAGICIEN.

IV. ENTRÉE.

Magicien & Démons.

Magicien, le sieur Beauchamp.
Démons, les sieurs d'Heureux, de Lorge, des-Airs l'ainé, le Mercier.

Sganarelle interroge les démons. Ils répondent par signes, & sortent en lui faisant les cornes.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE *seul.*

SCENE II.

SGANARELLE, ALCANTOR.

SCENE III.

SGANARELLE *seul.*

SCENE IV.

;ANARELLE, ALCIDAS.

SCENE V.

ANARELLE, ALCANTOR.
DORIMENE, ALCIDAS.

SCENE VI.

V. ENTRE'E.

naître à danser (le sieur Dolivet) *venoit enseiune courante à Sganarelle.*

SCENE VII.

SGANARELLE, GERONIMO.

nimo venoit se réjouïr avec Sganarelle, & lui dique les jeunes gens de la ville avoient préparé une arade pour honorer ses noces.

;ONCERT ESPAGNOL, chanté par

NORA ANA BERGEROTE,
)RDIGONI,
IIARINI,

JUAN AUGUSTIN,
TALLAVACA,
ANGEL-MIGUEL,

Ciego me tienes Belisa,
Mas bien tus rigores veo;
Porque es tu desden tan clavo,
Que pueden verlos los çiegos.

Aunque mi amor es tan grande
Como mi dolor no es menos
Si calla el uno dormido,
Sé que ya es el otro despierto.

Favores tuyos Belisa
Tu vieralos yo secretos
Mas ya de dolores mios
No puedo hazer lo que quiero.

VI. ENTRE'E.

Deux Espagnols, Messieurs Dupile & Tartas.
Deux Espagnoles, Messieurs de Lanne & de Saint-André.

VII. ENTRE'E.

Un charivari grotesque.
Les sieurs Lully, Baltazard, Vagnac, Bonnard, la Pierre, des Côteaux, & les trois Hotteterre, freres.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre galans cajollans la femme de Sganarelle.
Monsieur le Duc, Monsieur le duc de Saint-Aignan, les sieurs Beauchamp & Raynal.

FIN.

DOM



LE FESTIN DE PIERRE

DOM JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

DOM JUAN, fils de Dom Louis.

ELVIRE, femme de Dom Juan.

DOM CARLOS, } freres d'Elvire.
DOM ALONSE,

DOM LOUIS, pere de Dom Juan.

FRANCISQUE, pauvre.

CHARLOTTE, } payſannes.
MATHURINE,

PIERROT, payſan.

LA STATUE DU COMMANDEUR.

GUSMAN, écuyer d'Elvire.

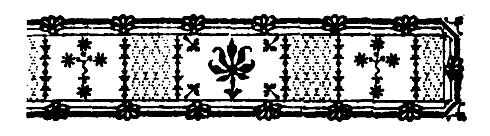
SGANARELLE, } valets de Dom Juan.
LA VIOLETTE,
RAGOTIN,

MONSIEUR DIMANCHE, Marchand.

LA RAME'E, ſpadaſſin.

UN SPECTRE.

La ſcène eſt en Sicile.



DOM JUAN,

OU

E FESTIN DE PIERRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE *tenant une tabatière*



UOI que puisse dire Aristote, & toute la philosophie, il n'est rien d'égal au tabac; c'est la passion des honnêtes gens, & qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit & purge les cerveaux mains, mais encore il instruit les ames à la vertu, l'on apprend avec lui à devenir honnête homme. : voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de elle maniére obligeante on en use avec tout le

monde, & comme on eſt ravi d'en donner à droit & à gauche, par tout où l'on ſe trouve? On n'attend pas même que l'on en demande, & l'on court au devant du ſouhait des gens; tant il eſt vrai que le tabac inſpire des ſentimens d'honneur & de vertu à tous ceux qui en prennent. Mais c'eſt aſſez de cette matiére, reprenons un peu notre diſcours. Si bien donc, cher Guſman, que Done Elvire ta maîtreſſe, ſurpriſe de notre départ, s'eſt miſe en campagne après nous; & ſon cœur, que mon maître à ſû toucher trop fortement, n'a pû vivre, dis-tu, ſans le venir chercher ici. Veux-tu qu'entre nous je te diſe ma penſée? J'ai peur qu'elle ne ſoit mal payée de ſon amour, que ſon voyage en cette ville ne produiſe peu de fruit, & que vous n'euſſiez autant gagné à ne bouger de là.

GUSMAN.

Et la raiſon encore? Di-moi, je te prie, Sganarelle, qui peut t'inſpirer une peur d'un ſi mauvais augure? Ton maître t'a-t'il ouvert ſon cœur là-deſſus, & t'a-t-il dit qu'il eût pour nous quelque froideur qui l'aît obligé à partir?

SGANARELLE.

Non pas; mais, à vûe de pays, je connois à peu près le train des choſes, &, ſans qu'il m'ait encore rien dit, je gagerois preſque que l'affaire va là. Je pourrois peut-être me tromper; mais enfin, ſur de tels ſujets, l'expérience m'a pu donner quelques lumiéres.

GUSMAN.

Quoi! Ce départ ſi peu prévû ſeroit une infidélité de Dom Juan? Il pourroit faire cette injure aux chaſtes feux de Done Elvire?

SGANARELLE.

Non; c'eſt qu'il eſt jeune encore, & qu'il n'a pas le courage....

GUSMAN.

Un homme de sa qualité feroit une action si lâche ?

SGANARELLE.

Hé, oui, sa qualité ! La raison en est belle ; & c'est par-là qu'il s'empêcheroit des choses...

GUSMAN.

Mais les saints nœuds du mariage le tiennent engagé.

SGANARELLE.

Hé ! Mon pauvre Gusman, mon ami, tu ne sais pas encore, crois-moi, quel homme est Dom Juan.

GUSMAN.

Je ne sais pas, de vrai, quel homme il peut être, s'il faut qu'il nous ait fait cette perfidie ; & je ne comprens point, comme, après tant d'amour & tant d'impatience témoignée, tant d'hommages pressans, de vœux, de soupirs & de larmes, tant de lettres passionnées, de protestations ardentes & de sermens réïtérés, tant de transports, enfin, & tant d'emportemens qu'il a fait paroître, jusqu'à forcer dans sa passion l'obstacle sacré d'un couvent, pour mettre Done Elvire en sa puissance, je ne comprens pas, dis-je, comme, après tout cela, il auroit le cœur de pouvoir manquer à sa parole.

SGANARELLE.

Je n'ai pas grande peine à le comprendre, moi ; & si tu connoissois le pélerin, tu trouverois la chose assez facile pour lui. Je ne dis pas qu'il ait changé de sentimens pour Done Elvire, je n'en ai point de certitude encore. Tu sais que, par son ordre, je partis avant lui, & depuis son arrivée il ne m'a point entretenu ; mais, par précaution, je t'apprens *inter nos*, que tu vois, en Dom Juan mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un démon, un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni enfer, ni diable, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Epicure, un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on lui peut faire, & traite

de billevezées tout ce que nous croyons. Tu me[...] qu'il a épousé ta maîtresse; crois qu'il auroit [...] fait pour sa passion, & qu'avec elle il auroit enco[re] épousé toi, son chien & son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter; il ne se sert point d'au-tres piéges pour attraper les belles, & c'est un épou-seur à toutes mains. Dame, Demoiselle, bour-geoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud, ni de trop froid pour lui; &, si je te disois le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, [ce] seroit un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeu-res surpris, & changes de couleur à ce discours; [ce] n'est-là qu'une ébauche du personnage; &, pour en achever le portrait, il faudroit bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le cour-roux du ciel l'accable quelque-jour; qu'il me vau-droit bien mieux d'être au diable, que d'être à lui; & qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je souhai-terois qu'il fût déjà je ne sais où; mais un grand Seigneur méchant homme est une terrible chose; il faut que je lui sois fidéle en dépit que j'en aye; la crainte en moi fait l'office du zéle, bride mes senti-mens, & me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon ame déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais, séparons-nous. Ecoute au moins; je t'ai fait cette confidence avec franchise, & cela m'est sorti un peu bien vîte de la bouche; mais, s'il falloit qu'il en vint quelque chose à ses oreilles, je dirois hautement que tu aurois menti.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel homme te parloit-là ? Il a bien de l'air, ce me semble, du bon Gusman de Done Elvire ?

SGANARELLE.

C'est quelque chose aussi à peu près de cela.

D. JUAN.

Quoi ? C'est lui ?

SGANARELLE.

Lui-même.

D. JUAN.

Et depuis quand est-il en cette ville ?

SGANARELLE.

D'hier au soir.

D. JUAN.

Et quel sujet l'améne ?

SGANARELLE.

Je crois que vous jugez assez ce qui le peut inquiéter.

D. JUAN.

Notre départ, sans doute ?

SGANARELLE.

Le bon homme en est tout mortifié, & m'en demandoit le sujet.

D. JUAN.

Et quelle réponse as-tu faite ?

SGANARELLE.

Que vous ne m'en aviez rien dit.

D. JUAN.

Mais encore, quelle est ta pensée là-dessus ? Que t'imagines-tu de cette affaire ?

SGANARELLE.

Moi ? Je crois, ſans vous faire tort, que vous av[ez] quelque nouvel amour en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu ne te trompes pas, & je dois t'avo[uer] qu'un autre objet a chaſſé Elvire de ma penſée.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu ! Je ſais mon Dom Juan ſur le bo[ut] du doigt, & connois votre cœur pour le plus gra[nd] coureur du monde ; il ſe plaît à ſe promener de lie[ux] en liens, & n'aime guére à demeurer en place.

D. JUAN.

Et ne trouves-tu pas, dis-moi, que j'ai raiſon d'[en] uſer de la ſorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monſieur....

D. JUAN.

Quoi ? Parle.

SGANARELLE.

Aſſurément que vous avez raiſon, ſi vous le voule[z]. On ne peut pas aller là contre ; mais, ſi vous ne vouliez pas, ce ſeroit peut-être une autre affaire.

D. JUAN.

Hé bien, je te donne la liberté de parler, & de [me] dire tes ſentimens.

SGANARELLE.

En ce cas, Monſieur, je vous dirai franchement q[ue] je n'approuve point votre méthode ; & que je tro[u]ve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vo[us] faites.

D. JUAN.

Quoi ? tu veux qu'on ſe lie à demeurer au prem[ier] objet qui nous prend, qu'on renonce au monde p[our] lui, & qu'on n'ait plus d'yeux pour perſonne ?

b

lle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur être fidéle, de s'ensevelir pour toujours dans une ssion, & d'être mort dès sa jeunesse à toutes les au-es beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! on, non, la constance n'est bonne que pour des ri-cules; toutes les belles ont droit de nous charmer, l'avantage d'être rencontrée la premiére, ne doit int dérober aux autres les justes prétentions qu'el-s ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté e ravit par tout où je la trouve, & je céde facile-ent à cette douce violence dont elle nous entraî-. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une lle, n'engage point mon ame à faire injustice aux itres; je conserve des yeux pour voir le mérite de utes, & rens à chacune les hommages & les tri-its où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'ai-able; & dès qu'un beau visage me le demande, si en avois dix mille, je les donnerois tous. Les in-inations naissantes, après tout, ont des charmes explicables, & tout le plaisir de l'amour est dans changement. On goûte une douceur extrême à ré-iire par cent hommages le cœur d'une jeune beau-, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on fait, à combattre par des transports, par des lar-es & des soupirs l'innocente pudeur d'une ame qui peine à rendre les armes, à forcer pied à pied tou-s les petites résistances qu'elle nous oppose, à incre les scrupules dont elle se fait un honneur, la mener doucement, où nous avons envie de la ire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il y a plus rien à souhaiter; tout le beau de la pas-n est fini, & nous nous endormons dans la tran-illité d'un tel amour, si quelque objet nouveau vient réveiller nos desirs, & présenter à notre eur les charmes attrayans d'une conquête à faire. fin, il n'est rien de si doux, que de triompher de résistance d'une belle personne; & j'ai sur ce su-

jet l'ambition des conquérans, qui volent pe
tuellement de victoire en victoire, & ne peu
se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien
puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs, je me
un cœur à aimer toute la terre; & comme Ale
dre, je souhaiterois qu'il y eût d'autres mond
pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureu

SGANARELLE.

Vertu de ma vie, comme vous débitez! Il sen
que vous ayez appris cela par cœur, & vous
lez tout comme un livre.

D. JUAN.

Qu'as-tu à dire là-dessus?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai à dire... Je ne sais que dire; car v
tournez les choses d'une maniére, qu'il semble
vous ayez raison; & cependant il est vrai que v
ne l'avez pas. J'avois les plus belles pensées du m
de, & vos discours m'ont brouillé tout cela. Lai
faire; une autre fois, je mettrai mes raisonnem
par écrit, pour disputer avec vous.

D. JUAN.

Tu feras bien.

SGANARELLE.

Mais, Monsieur, cela seroit-il de la permission
vous m'avez donnée, si je vous disois que je suis t
soit peu scandalisé de la vie que vous menez?

D. JUAN.

Comment? Quelle vie est-ce que je méne?

SGANARELLE.

Fort bonne. Mais, par exemple, de vous voir t
les mois vous marier comme vous faites.

D. JUAN.

Y a-t'il rien de plus agréable?

SGANARELLE.

Il est vrai. Je conçois que cela est fort agréabl
fort divertissant, & je m'en accommoderois a

moi, s'il n'y avoit point de mal; mais, Monsieur, se jouer ainsi du mariage, qui...

D. JUAN.

Va, va, c'est une affaire que je saurai bien démêler, sans que tu t'en mettes en peine.

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, vous faites une méchante raillerie.

D. JUAN.

Holà, maître sot. Vous savez que je vous ai dit que je n'aime pas les faiseurs de remontrances.

SGANARELLE.

Je ne parle pas aussi à vous, Dieu m'en garde. Vous savez ce que vous faites, vous; &, si vous étes libertin, vous avez vos raisons; mais il y a de certains petits impertinens dans le monde, qui le sont, sans savoir pourquoi, qui font les esprits forts, parce qu'ils croient que cela leur sied bien; &, si j'avois un maître comme cela, je lui dirois nettement, le regardant en face, C'est bien à vous, petit verre de terre, petit Mirmidon que vous étes; (je parle au maître que j'ai dit) c'est bien à vous à vouloir vous mêler de tourner en raillerie, ce que tous les hommes révérent. Pensez-vous que pour être de qualité, pour avoir une perruque blonde & bien frisée, des plumes à votre chapeau, un habit bien doré, & des rubans couleur de feu; (ce n'est pas à vous que je parle, c'est à l'autre,) pensez-vous, dis-je, que vous en soyez plus habile homme, que tout vous soit permis, & qu'on n'ose vous dire vos vérités? Apprenez de moi, qui suis votre valet, que les libertins ne font jamais une bonne fin, & que...

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

De quoi est-il question?

D. JUAN.

Il est question de te dire qu'une beauté me tient au

cœur, & qu'entraîné par ses appas, je l'ai suivie jusqu'en cette ville.

SGANARELLE.

Et ne craignez-vous rien, Monsieur, de la mort de ce commandeur que vous tuâtes il y a six mois?

D. JUAN.

Et pourquoi craindre? Ne l'ai-je pas bien tué?

SGANARELLE.

Fort bien, le mieux du monde, & il auroit tort de se plaindre.

D. JUAN.

J'ai eu ma grace de cette affaire.

SGANARELLE,

Oui; mais cette grace n'éteint pas peut-être le ressentiment des parens & des amis, &...

D. JUAN.

Ah! N'allons point songer au mal qui nous peut arriver, & songeons seulement à ce qui peut donner du plaisir. La personne dont je te parle, est une jeune fiancée, la plus agréable du monde, qui a été conduite ici par celui même qu'elle y vient épouser, & le hazard me fit voir ce couple d'amans, trois ou quatre jours avant leur voyage. Jamais je n'ai vû deux personnes être si contentes l'une de l'autre, & faire éclater plus d'amour. La tendresse visible de leurs mutuelles ardeurs me donna de l'émotion; j'en fus frappé au cœur, & mon amour commença par la jalousie. Oui, je ne pus souffrir d'abord de les voir si bien ensemble, le dépit alluma mes desirs, & je me figurai un plaisir extrême à pouvoir troubler leur intelligence, & rompre cet attachement dont la délicatesse de mon cœur se tenoit offensée; mais, jusques ici, tous mes efforts ont été inutiles, & j'ai recours au dernier reméde. Cet époux prétendu doit aujourd'hui régaler sa maîtresse d'une promenade sur mer. Sans t'en avoir rien dit, toutes choses sont préparées pour satisfaire mon amour, & j'ai une petite

barque, & des gens, avec quoi, fort facilement, je prétens enlever la belle.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur....

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est fort bien fait à vous, & vous le prenez comme il faut. Il n'est rien tel en ce monde que de se contenter.

D. JUAN.

Prépare-toi donc à venir avec moi, & prens soin toi-même d'apporter toutes mes armes, afin que....

(*Appercevant Done Elvire.*)

Ah ! Rencontre fâcheuse ! Traître, tu ne m'avois pas dit qu'elle étoit ici elle-même.

SGANARELLE.

Monsieur, vous ne me l'avez pas demandé.

D. JUAN.

Est-elle folle de n'avoir pas changé d'habit, & de venir en ce lieu-ci, avec son équipage de campagne.

SCENE III.

D. ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

ME ferez-vous la grace, Dom Juan, de vouloir bien me reconnoître, & puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ?

D. JUAN.

Madame, je vous avoue que je suis surpris, & que je ne vous attendois pas ici.

D. ELVIRE.

Oui, je vois bien que vous ne m'y attendiez pas & vous étes surpris à la vérité, mais tout autr ment que je ne l'espérois, & la maniére dont vo le paroissez, me persuade pleinement ce que je r fusois de croire. J'admire ma simplicité, & la fi blesse de mon cœur, à douter d'une trahison q tant d'apparences me confirmoient. J'ai été ass bonne, je le confesse, ou plustôt assez sotte, po me vouloir tromper moi-même, & travailler à d mentir mes yeux & mon jugement. J'ai cherché d raisons, pour excuser à ma tendresse le relâch ment d'amitié qu'elle voyoit en vous; & je r suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un dépa si précipité, pour vous justifier du crime dont n raison vous accusoit. Mes justes soupçons chaqu jour avoient beau me parler, j'en rejettois la voi qui vous rendoit criminel à mes yeux, & j'écou tois avec plaisir mille chiméres ridicules, qui vou peignoient innocent à mon cœur; mais enfin c abord ne me permet plus de douter, & le cou d'œil qui m'a reçûe, m'apprend bien plus de chos que je ne voudrois en savoir. Je serai bien ai pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de vo tre départ. Parlez, Dom Juan, je vous prie, & voyons de quel air vous saurez vous justifier.

D. JUAN.

Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je su parti.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Moi, Monsieur? Je n'en sais rien, s'il vous plai

D. ELVIRE.

Hé bien, Sganarelle, parlez. Il n'importe de quel bouche j'entende ses raisons.

D. JUAN *faisant signe à Sganarelle d'approche*

Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Que voulez-vous que je dise?

D. ELVIRE.

Approchez, puiſqu'on le veut ainſi, & me dites un peu les cauſes d'un départ ſi prompt.

D. JUAN.

Tu ne répondras pas?

SGANARELLE *bas à Dom Juan.*

Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre ſerviteur.

D. JUAN.

Veux-tu répondre, te dis-je?

SGANARELLE.

Madame ....

D. ELVIRE.

Quoi?

SGANARELLE *ſe retournant vers ſon maître.*

Monſieur.

D. JUAN *en le menaçant.*

Si....

SGANARELLE.

Madame, les conquérans, Alexandre & les autres mondes ſont cauſe de notre départ. Voilà, Monſieur, tout ce que je puis dire.

D. ELVIRE.

Vous plaît-il, Dom Juan, nous éclaircir ces beaux myſtéres?

D. JUAN.

Madame, à vous dire la vérité...

D. ELVIRE.

Ah! Que vous ſavez mal vous défendre pour un homme de Cour, & qui doit être accoutumé à ces ſortes de choſes! J'ai pitié de vous voir la confuſion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie? Que ne me jurez-vous que vous étes toujours dans les mêmes ſentimens pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur ſans égale, & que rien n'eſt capable de vous détacher de moi que la mort? Que ne me dites-vous que des affaires de la derniére con-

féquence vous ont obligé à partir fans n
ner avis ; qu'il faut que, malgré vous,
meuriez ici quelque temps, & que je
m'en retourner d'où je viens, affurée q
fuivrez mes pas le pluftôt qu'il vous fe
ble ; qu'il eft certain que vous brûlez d
joindre, & qu'éloigné de moi, vous fo
que fouffre un corps qui eft féparé de fo
Voilà comme il faut vous défendre, &
être interdit comme vous étes.

D. JUAN.

Je vous avoue, Madame, que je n'ai poi
lent de diffimuler, & que je porte un cœur
Je ne vous dirai point que je fuis toujo
les mêmes fentimens pour vous, & que
de vous rejoindre, puifqu'enfin il eft affur
ne fuis parti que pour vous fuïr ; non p
les raifons que vous pouvez vous figure
par un pur motif de confcience, & pour n
pas qu'avec vous davantage je puiffe vi
péché. Il m'eft venu des fcrupules, Mad
j'ai ouvert les yeux de l'ame fur ce qu
fois. J'ai fait réflexion que, pour vous é
je vous ai dérobée à la clôture d'un co
que vous avez rompu des vœux qui vou
geoient autre part, & que le ciel eft fort
de ces fortes de chofes. Le repentir m'a
j'ai craint le courroux célefte. J'ai crû q
mariage n'étoit qu'un adultére déguifé, qu
attireroit quelque difgrace d'en haut, &
je devois tâcher de vous oublier, & vous
moyen de retourner à vos premiéres chaîne
driez-vous, Madame, vous oppofer à une
penfée, & que j'allaffe, en vous retenant,
tre le ciel fur les bras ? Que par...

D. ELVIRE.

Ah ! Scélérat, c'eft maintenant que je te
tout entier, &, pour mon malheur, je te



ſqu'il n'en eſt plus temps, & qu'une telle con-
ſiance ne peut plus me ſervir qu'à me déſeſ-
er ; mais ſache que ton crime ne demeurera pas
uni, & que le même ciel dont tu te joues me
:a venger de ta perfidie.

D. JUAN.

dame....

D. ELVIRE.

uffit. Je n'en veux pas ouïr davantage, & je
:cuſe même d'en avoir trop entendu. C'eſt une
eté que de ſe faire expliquer trop ſa honte ;
ſur de tels ſujets, un noble cœur, au premier
, doit prendre ſon parti. N'attens pas que j'é-
e ici en reproches & en injures ; non, non, je
point un courroux à s'exhaler en paroles vai-
, & toute ſa chaleur ſe réſerve pour ſa ven-
ıce. Je te le dis encore, le ciel te punira, per-
, de l'outrage que tu me fais ; & , ſi le ciel n'a
que tu puiſſes appréhender, appréhende du
ıs la colére d'une femme offenſée.

SCENE IV.

. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE *à part.*

[le remords le pouvoit prendre.

). JUAN *après un moment de réflexion.*

ns ſonger à l'exécution de notre entrepriſe
ıreuſe.

SGANARELLE *ſeul.*

Quel abominable maître, me vois-je obligé
:rvir !

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOtre dinse, Piarrot, tu t'es trouvé là bi à point.

PIERROT.

Parguienne, il ne s'en est pas fallu l'époisseur d'un éplingue, qu'ils ne se sayant nayés tous deux.

CHARLOTTE.

C'est donc le coup de vent d'à matin qui les avoi renvarsés dans la mar ?

PIERROT.

Aga, quien, Charlotte, je m'en vas te conte tout fin drait comme cela est venu ; car, comm dit l'autre, je les ai le premier avisés, avisés le pre mier je les ai. Enfin donc j'étions sur le bord de l mar, moi & le gros Lucas, & je nous amusions batifoler avec des mottes de tarre que je nous jet quions à la tête ; car, comme tu sais bian, le gro Lucas aime à batifoler, & moi, par fouas, je ba tifole itou. En batifolant donc, pisque batifole y a, j'ai apperçû de tout loin queuque chose qu grouilloit dans gliau, & qui venoit comme envar nous par secousse. Je voyois cela fixiblement, pi tout d'un coup je voyois que je ne voyois plus rian Hé, Lucas, ç'ai-je fait, je pense que vlà des hom mes qui nagiant là-bas. Voire, ce m'a-t-il fait t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vûe trouble. Pal sanguienne, ç'ai-je fait, je n'ai point

vûe trouble, ce sont des hommes. Point du tout, : m'a-t-il fait, t'as la barlue. Veux-tu gager, ai-je fait, que je n'ai point la barlue, ç'ai-je fait, que ce sont deux hommes qui nagiant droit ici, ai-je fait ? Morguienne, ce m'a-t-il fait, je gage :e non. Oh ça, ç'ai-je fait, veux-tu gager dix ls que si ? Je le veux bian, ce m'a-t-il fait, & ›ur te montrer, vlà argent su jeu, ce m'a-t-il fait. oi, je n'ai point été ni fou, ni étourdi, j'ai brament bouté à tarre quatre piéces tapées, & cinq .s en doubles, jerniguienne aussi hardiment que j'avois avalé un varre de vin; car je sis hazarux moi, & je vas à la débandade. Je savois bian que je faisois pourtant. Queuque gniais ! Enfin nc, je n'avons pas putôt eu gagé, que j'avons ı les deux hommes tout à plain, qui nous faint signe de les aller querir, & moi de tirer les jeux. Allons, Lucas, ç'ai-je dit, tu vois bian 'ils nous appellont; allons vîte à leu secours. on, ce m'a-t-il dit, ils m'ont fait pardre. Oh nc, tanquia, qu'à la parfin, pour le faire court, l'ai tant sarmonné, que je nous sommes boutés ns une barque, & pis j'avons tant fait cahin, ha, que je les avons tirés de gliau, & pis je les ons menés cheux nous auprès du feu, & pis ils sant dépouillés tout nuds pour se sécher, & pis y en est venu encore deux de la même bande ıi s'équiant sauvés tout seuls, & pis Mathurine t arrivée là à qui l'en a fait les doux yeux. Vlà, stement, Charlotte, comme tout ça s'est fait.

CHARLOTTE.

e m'as-tu pas dit, Piarrot, qu'il y en a un qu'est en pu mieux fait que les autres ?

PIERROT.

›ui, c'est le maître. Il faut que ce soit queuque :os monsieu, car il a du dor à son habit tout de s le haut jusqu'en bas, & ceux qui le servont nt des Monsieux eux-mêmes, & stapandant,

tout gros Monsieu qu'il est, il seroit par ma fi qué nayé si je n'aviomme été là.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Oh! Parquienne, sans nous, il en avoit pour maine de féves.

CHARLOTTE.

Est-il encore cheux toi tout nud, Piarrot?

PIERROT.

Nannain, ils l'avont r'habillé tout devant no Mon guieu, je n'en avois jamais vû s'habill Que d'histoires & d'engingorniaux boutont Messieux-là les courtisans! Je me pardrois là-dans, pour moi, & j'étois tout ébobi de voir Quien, Charlotte, ils avont des cheveux qui tenont point à leu tête; & ils boutont ça, ap tout, comme un gros bonnet de filace. Ils ant chemises qui ant des manches où j'entrerions t brandis toi & moi. En glieu d'haut-de-chausse, portont un garderrobe aussi large que d'ici à quès; en glieu de pourpoint, de petites bras res, qui ne leu venont pas jusqu'au brichet, en glieu de rabats, un grand mouchoir de co réziau, aveuc quatre grosses houpes de linge leu pendont sur l'estomaque. Ils avont itou d' tres petits rabats au bout des bras, & de gra entonnois de passement aux jambes, & , pa tout ça, tant de rubans, tant de rubans, que c une vrai piquié. Ignia pas jusqu'aux souliers n'en soyont farcis tout de pis un bout jusqu'à l' tre; & ils sont faits d'eune façon que je me ro prois le cou aveuc.

CHARLOTTE.

Par ma fi, Piarrot, il faut que j'aille voir peu ça.

PIERROT.

Acoute un peu auparavant, Charlotte. J'ai
ique autre chose à te dire, moi.

CHARLOTTE.

ian, di, qu'est-ce que c'est ?

PIERROT.

-tu, Charlotte, il faut, comme dit l'autre,
je débonde mon cœur. Je t'aime, tu le sais
, & je sommes pour être mariés ensemble,
, marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

CHARLOTTE.

ment ? Qu'est-ce que c'est donc qu'iglia ?

PIERROT.

que tu me chagraines l'esprit franchement.

CHARLOTTE.

uement donc ?

PIERROT.

guienne, tu ne m'aimes point.

CHARLOTTE.

ah ! N'est-ce que ça ?

PIERROT.

, ce n'est que ça, & c'est bian assez.

CHARLOTTE.

guieu, Piarrot, tu me viens toujou dire la
e chose.

PIERROT.

dis toujou la même chose, parce que c'est
u la même chose ; & si ce n'étoit pas toujou
ème chose, je ne te dirois pas toujou la même
.

CHARLOTTE.

, qu'est-ce qu'il te faut ? Que veux-tu ?

PIERROT.

guienne, je veux que tu m'aimes.

CHARLOTTE.

e que je ne t'aime pas ?

PIERROT.

, tu ne m'aimes pas, & si je fais tout ce que

je pis pour ça. Je t'achette, sans repro rubans à tous les marciers qui passont romps le cou à t'aller dénicher des marle jouer pour toi les vielleux quand ce vient & tout ça comme si je me frappois la têt un mur. Vois-tu, ça n'est ni biau ni ho n'aimer pas les gens qui nous aimont.

CHARLOTTE.

Mais, mon guieu, je t'aime aussi.

PIERROT.

Oui, tu m'aimes d'une belle dégaine !

CHARLOTTE.

Quement veux-tu donc qu'on fasse ?

PIERROT.

Je veux que l'on fasse comme l'en fait, qu aime comme il faut ?

CHARLOTTE.

Ne t'aimai-je pas aussi comme il faut ?

PIERROT.

Non. Quand ça est, ça se voit, & l'en fa petites singeries aux personnes quand on du bon du cœur. Regarde la grosse Th comme elle est assottée du jeune Robain, toujou autour de li à l'agacer, & ne le l mais en repos. Toujou alle li fait queuque ou li baille queuque taloche en passant ; & jour qu'il étoit assis sur un escabiau, al t rer de dessous li, & le fit cheoir tout de par tarre. Jarni vlà où l'en voit les gen mont ; mais toi, tu ne me dis jamais mot, jou là comme eune vraie souche de boi passerois vingt fois devant toi, que tu ne te lerois pas pour me bailler le moindre coup dire la moindre chose. Ventreguienne, ça biau, après tout ; & t'es trop froide p gens.

CHARLOTTE.

}ue veux-tu que j'y fasse ? C'est mon himeur, & : ne me pis refondre.

PIERROT.

;nia himeur qui tienne. Quand en a de l'amiquié ɔur les parsonnes, l'en en baille toujou queuque etite signifiance.

CHARLOTTE.

nfin, je t'aime tout autant que je pis, & si tu es pas content de ça, tu n'as qu'à en aimer queu-ıe autre.

PIERROT.

é bien ! Vlà pas mon compte ? Têtigué, si tu 'aimois, me dirois-tu ça ?

CHARLOTTE.

ɔurquoi me viens-tu aussi tarabuster l'esprit ?

PIERROT.

[orgué, queu mal te fai-je ? Je ne te demande ı'un peu d'amiquié.

CHARLOTTE.

.é bian, laisse faire aussi, & ne me presse point .nt. Peut-être que ça viendra tout d'un coup ns y songer.

PIERROT.

'ouche donc là, Charlotte.

CHARLOTTE *donnant sa main.*

[é bian, quien.

PIERROT.

romets-moi donc que tu tâcheras de m'aimer da-antage.

CHARLOTTE.

'y ferai tout ce que je pourrai, mais il faut que ı vienne de lui-même. Piarrot, est-ce là ce Ionsieu ?

PIERROT.

)ui, le vlà.

CHARLOTTE.

Ah ! Mon guieu qu'il eſt genti, & que ç'auroit été dommage qu'il eut été nayé.

PIERROT.

Je revians tout à l'heure ; je m'en vas boire chopaine, pour me rebouter tant ſoit peu de la fatigue que j'ai eue.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE *dans le fond du théatre.*

D. JUAN.

Nous avons manqué notre coup, Sganarelle, & cette bouraſque imprévûe a renverſé avec notre barque le projet que nous avions fait ; mais, à te dire vrai, la payſanne que je viens de quitter répare ce malheur, & je lui ai trouvé des charmes qui effacent de mon eſprit tout le chagrin que me donnoit le mauvais ſuccès de notre entrepriſe. Il ne faut pas que ce cœur m'échappe, & j'y ai déjà jetté des diſpoſitions à ne pas me ſouffrir longtemps pouſſer des ſoupirs.

SGANARELLE.

Monſieur, j'avoue que vous m'étonnez. A peine ſommes-nous échappés d'un péril de mort, qu'au lieu de rendre grace au ciel de la pitié qu'il a daigné prendre de nous, vous travaillez tout de nouveau à attirer ſa colére par vos fantaiſies accoutumées, & vos amours cr . . .

(D. Juan prend un air menaçant.)

Paix, coquin que vous étes, vous ne ſavez ce que vous dites, & Monſieur ſait ce qu'il fait. Allons.

D. JUAN *appercevant Charlotte.*

Ah, ah ! D'où ſort cette autre payſanne, Sganarelle ? As-tu rien vû de plus joli, & ne trouves-tu pas, dis-moi, que celle-ci vaut bien l'autre ?

SGANARELLE.

(*à part.*)

Aſſurément. Autre piéce nouvelle.

D. JUAN *à Charlotte.*

D'où me vient, la belle, une rencontre ſi agréable ? Quoi ! Dans ces lieux champêtres, parmi ces arbres & ces rochers, on trouve des perſonnes faites comme vous étes ?

CHARLOTTE.

Vous voyez, Monſieu.

D. JUAN.

Etes-vous de ce village ?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Et vous y demeurez ?

CHARLOTTE.

Oui, Monſieu.

D. JUAN.

Vous vous appelez ?

CHARLOTTE.

Charlotte pour vous ſervir.

D. JUAN.

Ah ! La belle perſonne, & que ſes yeux ſont pénétrans !

CHARLOTTE.

Monſieu, vous me rendez toute honteuſe.

D. JUAN.

Ah ! N'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités. Sganarelle, qu'en dis-tu ? Peut-on rien voir de plus agréable ? Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Ah ! Que cette taille eſt jolie ! Hauſſez un peu la tête, de grace. Ah ! Que ce viſage eſt mignon ! Ouvrez vos yeux entiérement. Ah !

Qu'ils ſont beaux ! Que je voie un peu vos dents, je vous prie. Ah ! Quelles ſont amoureuſes, & ces lévres appétiſſantes ! Pour moi, je ſuis ravi, & je n'ai jamais vû une ſi charmante perſonne.

CHARLOTTE.

Monſieu, cela vous plaît à dire, & je ne ſai pas ſi c'eſt pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Moi, me railler de vous ? Dieu m'en garde. Je vous aime trop pour cela, & c'eſt du fond du cœur que je vous parle.

CHARLOTTE.

Je vous ſuis bien obligée, ſi ça eſt.

D. JUAN.

Point du tout, vous ne m'étes point obligée de tout ce que je dis ; & ce n'eſt qu'à votre beauté que vous en étes redevable.

CHARLOTTE.

Monſieu, tout ça eſt trop bian dit pour moi, & je n'ai pas d'eſprit pour vous répondre.

D. JUAN.

Sganarelle, regarde un peu ſes mains.

CHARLOTTE.

Fi, Monſieu, elles ſont noires comme je ne ſai quoi.

D. JUAN.

Ah ! Que dites-vous là ? Elles ſont les plus blanches du monde, ſouffrez que je les baiſe, je vous prie.

CHARLOTTE.

Monſieu, c'eſt trop d'honneur que vous me faites; & ſi j'avois ſû ça tantôt, je n'aurois pas manqué de les laver avec du ſon.

D. JUAN.

Hé, dites-moi un peu, belle Charlotte, vous n'étes pas mariée ſans doute ?

CHARLOTTE.

Non, Monſieu ; mais je dois bien-tôt l'être avec Piarrot, le fils de la voiſine Simonette.

D. JUAN.

Quoi ! Une perſonne comme vous ſeroit la femme 'un ſimple payſan ! Non, non, c'eſt profaner ant de beautés, & vous n'étes pas née pour de- meurer dans un village. Vous méritez ſans doute ne meilleure fortune, & le ciel qui le connoît ien, m'a conduit ici tout exprès pour empêcher e mariage, & rendre juſtice à vos charmes ; car nfin, belle Charlotte, je vous aime de tout mon œur, & il ne tiendra qu'à vous que je vous ar- ache de ce miſérable lieu, & que je vous mette lans l'état où vous méritez d'être. Cet amour eſt ien prompt, ſans doute ; mais quoi, c'eſt un effet Charlotte, de votre grande beauté, & l'on vous ime autant en un quart d'heure, qu'on feroit une utre en ſix mois.

CHARLOTTE.

Auſſi vrai, Monſieu, je ne ſai comment faire quand vous parlez. Ce que vous dites me fait aiſe, & j'au- ois toutes les envies du monde de vous croire ; nais on m'a toujou dit qu'il ne faut jamais croire es Monſieux, & que vous autres courtiſans étes les enjoleux, qui ne ſongez qu'à abuſer les filles.

D. JUAN.

'e ne ſuis pas de ces gens-là.

SGANARELLE *à part.*

I n'a garde.

CHARLOTTE.

Voyez-vous, Monſieu ? Il n'y a pas plaiſir à ſe aiſſer abuſer. Je ſuis une pauvre payſanne ; mais 'ai l'honneur en recommandation, & j'aimerois nieux me voir morte, que de me voir déshonorée.

D. JUAN.

Moi, j'aurois l'ame aſſez méchante pour abuſer ıne perſonne comme vous ? Je ſerois aſſez lâche oour vous déshonorer ? Non, non, j'ai trop de conſcience pour cela. Je vous aime, Charlotte,

en tout bien & en tout honneur ; & , pour vous montrer que je dis vrai , sachez que je n'ai point d'autre dessein que de vous épouser. En voulez-vous un plus grand témoignage ? M'y voilà prêt, quand vous voudrez ; & je prens à témoin l'homme que voilà , de la parole que je vous donne.

SGANARELLE.

Non , non , ne craignez point. Il se mariera avec vous tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Ah ! Charlotte , je vois bien que vous ne me connoissez pas encore. Vous me faites grand tort de juger de moi par les autres ; & , s'il y a des fourbes dans le monde , des gens qui ne cherchent qu'à abuser des filles , vous devez me tirer du nombre, & ne pas mettre en doute la sincérité de ma foi ; & puis votre beauté vous assure de tout. Quand on est faite comme vous , on doit être à couvert de toutes ces sortes de craintes ; vous n'avez point l'air , croyez-moi , d'une personne qu'on abuse ; & , pour moi , je l'avoue , je me percerois le cœur de mille coups , si j'avois eu la moindre pensée de vous trahir.

CHARLOTTE.

Mon guieu ! Je ne sais si vous dites vrai , ou non ; mais vous faites que l'on vous croit.

D. JUAN.

Lorsque vous me croirez , vous me rendrez justice assurément , & je vous réïtére encore la promesse que je vous ai faite. Ne l'acceptez-vous pas , & ne voulez-vous pas consentir à être ma femme ?

CHARLOTTE.

Oui , pourvû que ma tante le veuille.

D. JUAN.

Touchez donc-là , Charlotte , puisque vous le voulez bien de votre part.

CHARLOTTE.

Mais au moins , Monsieu , ne m'allez pas tromper;

Je vous prie; il y auroit de la conscience à vous; & vous voyez comme j'y vais à la bonne foi.

D. JUAN.

Comment? Il semble que vous doutiez encore de ma sincérité? Voulez-vous que je fasse des sermens épouvantables? Que le ciel....

CHARLOTTE.

Mon guieu! Ne jurez point, je vous crois.

D. JUAN.

Donnez-moi donc un petit baiser pour gage de votre parole.

CHARLOTTE.

Oh! Monsieu, attendez que je soyons mariés, je vous prie. Après çà, je vous baiserai tant que vous voudrez.

D. JUAN.

Hé bien, belle Charlotte, je veux tout ce que vous voulez; abandonnez-moi seulement votre main, & souffrez que, par mille baisers, je lui exprime le ravissement où je suis.

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELLE, PIERROT, CHARLOTTE.

PIERROT *poussant D. Juan qui baise la main de Charlotte.*

TOut doucement, Monsieu, tenez-vous, s'il vous plaît. Vous vous échauffez trop, & vous pourriez gagner la puréfie.

D. JUAN *repoussant rudement Pierrot.*

Qui m'améne cet impertinent?

PIERROT *se mettant entre D. Juan & Charlotte.*

Je vous dis qu'ou vous tégniez, & qu'ou ne caresfiez point nos accordées.

D. JUAN *repoussant encore Pierrot.*

Ah ! Que de bruit !

PIERROT.

Jerniguienne, ce n'est pas comme ça qu'il faut pousser les gens.

CHARLOTTE *prenant Pierrot par le bras.*

Et laisse-le faire aussi, Piarrot.

PIERROT.

Quement, que je le laisse faire ? Je ne veux pa moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Têtiguienne, parce qu'ous étes Monsieu, viendrez caresser nos femmes à notre barbe ? vs-en caresser les vôtres.

D. JUAN.

Hé ?

PIERROT.

Hé ? (*D. Juan lui donne un soufflet.*) Têtig me frappez pas. (*autre soufflet.*) Oh, je (*autre soufflet.*) Ventregué. (*autre soufflet* sangué, morguienne, ça n'est pas bian d les gens, & ce n'est pas là la récompen avoir sauvé d'être nayé.

CHARLOTTE.

Piarrot, ne te fâche point.

PIERROT.

Je me veux fâcher, & t'es une vilaine, durer qu'on te cajole.

CHARLOTTE.

Oh ! Piarrot, ce n'est pas ce que tu Monsieu veut m'épouser, & tu ne dois ter en colére.

PIERROT.

Quement ? Jerni, tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rian, Piarrot. Si tu m'ai



tu pas être bien aise que je devienne Madame ?

PIERROT.

Jernigué, non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

CHARLOTTE.

Va, va, Piarrot, ne te mets point en peine. Si je sis, Madame, je te ferai gagner queuque chose, & tu apporteras du beurre & du fromage cheux nous.

PIERROT.

Ventreguenne, je gni en porterai jamais, quand tu m'en pairais deux fois autant. Est-ce donc comme ça que t'écoutes ce qu'il te dit ? Morguenne, si j'avois sû ça tantôt, je me serois bian gardé de le tirer de gliau, & je gli aurois baillé un bon coup d'aviron sur la tête.

D. JUAN *s'approchant de Pierrot pour le frapper.*

Qu'est-ce que vous dites ?

PIERROT *se mettant derrière Charlotte.*

Jerniguienne, je ne crains parsonne.

D. JUAN *passant du côté où est Pierrot.*

Attendez-moi un peu.

PIERROT *repassant de l'autre côté.*

Je me moque de tout, moi.

D. JUAN *courant après Pierrot.*

Voyons cela.

PIERROT *se sauvant encore derrière Charlotte.*

J'en avons bien vû d'autres.

D. JUAN.

Ouais !

SGANARELLE.

Hé, Monsieur, laissez-là ce pauvre misérable. C'est conscience de le battre.

(*à Pierrot, en se mettant entre lui & D. Juan.*)

Ecoute, mon pauvre garçon, retire toi, & ne lui di rien.

PIERROT *passant devant Sganarelle* ; *fièrement D. Juan.*

Je veux lui dire, moi.

D. JUAN *levant la main po* *soufflet à Pierrot.*

Ah ! Je vous apprendrai ....

(*Pierrot baisse la tête, & Sganarelle reç*

SGANARELLE *regardant*

Peste soit du marousle !

D. JUAN *à Sganarel*

Te voilà payé de ta charité.

PIERROT.

Jarni, je vas dire à sa tante tout ce

SCENE IV

DOM JUAN, CHARI SGANARELL

D. JUAN *à Charlot*

ENfin, je m'en vais être le plus heı les hommes, & je ne changerois heur contre toutes les choses du moı plaisirs quand vous serez ma femme ;

SCENE V.

DOM JUAN, MATHURINE, CHARLOTTE, SGANARELLE.

SGANARELLE *appercevant Mathurine.*

AH, ah!

MATHURINE *à D. Juan.*

Monsieu, que faites-vous donc là aveuc Charlotte? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Non. Au contraire, c'est elle qui me témoigne une envie d'être ma femme, & je lui répondois que j'étois engagé à vous.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Qu'est-ce donc que vous veut Mathurine?

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle est jalouse de me voir vous parler, & voudroit bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Tout ce que vous lui direz sera inutile, elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE.

Quement donc, Mathurine...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

C'est en vain que vous lui parlerez, vous ne lui ôterez pas cette fantaisie.

MATHURINE.

Est-ce que...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CHARLOTTE.

Je voudrois...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Elle eſt obſtinée comme tous les diables.

MATHURINE.

Vramant...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Ne lui dites rien, c'eſt une folle.

CHARLOTTE.

Je penſe...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laiſſez-la là, c'eſt une extravagante.

MATHURINE.

Non, non, il faut que lui parle.

CHARLOTTE.

Je veux voir un peu ſes raiſons.

MATHURINE.

Quoi...

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Je gage qu'elle va vous dire que je lui ai promi[s de] l'épouſer.

CHARLOTTE.

Je...

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Gageons qu'elle vous ſoutiendra que je lui ai do[nné] parole de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Holà, Charlotte, ça n'eſt pas bian de courir [su]r le marché des autres.

CHARLOTTE.

Ça n'eſt pas honnête, Mathurine, d'être jal[ouse] que Monſieu me parle.

MATHURINE.

C'eſt moi que Monſieu a vû la premiére.

CHARLOTTE.

S'il vous a vû la premiére, il m'a vû la ſecond[e, et] m'a promis de m'épouſer.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Hé bien, que vous ai-je dit ?

MATHURINE *à Charlotte.*

Je vous baise les mains ; c'est moi, & non pas vous qu'il a promis d'épouser,

D. JUAN *bas à Charlotte.*

N'ai-je pas deviné ?

CHARLOTTE.

A d'autres, je vous prie ; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE.

Vous vous moquez des gens ; c'est moi encore un coup.

CHARLOTTE.

Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE.

Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE.

Est-ce, Monsieu, que vous lui avez promis de l'épouser ?

D. JUAN *bas à Charlotte*

Vous vous raillez de moi.

MATHURINE.

Est-il vrai, Monsieu, que vous lui avez donné parole d'être son mari ?

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Pouvez-vous avoir cette pensée ?

CHARLOTTE.

Vous voyez qu'al le soutient.

D. JUAN *bas à Charlotte.*

Laissez-là faire.

MATHURINE.

Vous étes témoin comme al l'assure.

D. JUAN *bas à Mathurine.*

Laissez-la dire.

CHARLOTTE.

Non, non, il faut savoir la vérité.

MATHURINE.

Il eſt queſtion de juger ça.

CHARLOTTE.

Oui, Mathurine, je veux que Monſieu vous montre votre bec jaune.

MATHURINE.

Oui, Charlotte, je veux que Monſieu vous rende un peu camuſe

CHARLOTTE.

Mouſieu, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

MATHURINE.

Mettez-nous d'accord, Monſieu.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

Vous allez voir.

MATHURINE *à Charlotte.*

Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE *à D. Juan.*

Dites.

MATHURINE *à D. Juan.*

Parlez.

D. JUAN.

Que voulez-vous que je diſe ? Vous ſoutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous prendre pour femmes. Eſt-ce que chacune de vous ne ſait pas ce qui en eſt, ſans qu'il ſoit néceſſaire que je m'explique davantage ? Pourquoi m'obliger là-deſſus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement, n'a-t-elle pas, en elle-même, de quoi ſe moquer des diſcours de l'autre, & doit-elle ſe mettre en peine, pourvû que j'accompliſſe ma promeſſe ? Tous les diſcours n'avancent point les choſes. Il faut faire & non pas dire ; & les effets décident mieux que les paroles. Auſſi n'eſt-ce que par là que je vous veux mettre d'accord, & l'on verra quand je me marierai, laquelle des deux a mon cœur. (*bas à Mathurine.*) Laiſſez-lui croire ce qu'elle voudra. (*bas à Charlotte.*) Laiſſez-la ſe flatter dans ſon imagination. (*bas à Mathurine.*) Je vous adore.

[redacted]

(*bas à Charlotte.*) Je suis tout à vous. (*bas à Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*bas à Charlotte.*) On ne peut plus souffrir les (*haut.*) autres quand on vous a vûe. J'ai un petit ordre à donner, je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

SCENE VI.

CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

CHARLOTTE *à Mathurine.*

JE suis celle qu'il aime au moins.

MATHURINE *à Charlotte.*

C'est moi qu'il épousera.

SGANARELLE *arrêtant Charlotte & Mathurine.*

Ah! Pauvres filles que vous étes, j'ai pitié de votre innocence, & je ne puis souffrir de vous voir courir à votre malheur. Croyez-moi l'une & l'autre, ne vous amusez point à tous les contes qu'on vous fait, & demeurez dans votre village.

SCENE VII.

DOM JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *dans le fond du théatre, à part.*

JE voudrois bien savoir pourquoi Sganarelle ne me suit pas.

SGANARELLE.

Mon maître est un fourbe, il n'a dessein que de vous

abuser, & en a bien abusé d'autres; c'est l'épouseur *(appercevant D. Juan.)* du genre humain; & ... Cela est faux, &, quiconque vous dira cela, vous lui devez dire qu'il en a menti. Mon maître n'est point l'épouseur du genre humain, il n'est point fourbe; il n'a pas dessein de vous tromper, & n'en a point abusé d'autres. Ah! Tenez, le voilà, demandez-le plustôt à lui-même.

D. JUAN *regardant Sganarelle, & le soupçonnant d'avoir parlé.*

Oui?

SGANARELLE.

Monsieur, comme le monde est plein de médisans; je vais au-devant des choses; & je leur disois que, si quelqu'un leur venoit dire du mal de vous, elles se gardassent bien de le croire, & ne manquassent pas de lui dire qu'il en auroit menti.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE *à Charlotte & à Mathurine.*

Oui, Monsieur est homme d'honneur, je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon.

SGANARELLE.

Ce sont des impertinens.

SCENE VIII.

DOM JUAN, LA RAME'E, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAME'E *bas à D. Juan.*

Monsieur, je viens vous avertir qu'il ne fait pas bon ici pour vous.

D. JUAN.

Comment ?

LA RAME'E.

Douze hommes à cheval vous cherchent, qui doivent arriver ici dans un moment ; je ne sais pas par quel moyen ils peuvent vous avoir suivi ; mais j'ai appris cette nouvelle d'un paysan qu'ils ont interrogé, & auquel ils vous ont dépeint. L'affaire presse ; & le plustôt que vous pourrez sortir d'ici, sera le meilleur.

SCENE IX.

DOM JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE, SGANARELLE.

D. JUAN *à Charlotte & à Mathurine.*

UNe affaire pressante m'oblige de partir d'ici ; mais je vous prie de vous ressouvenir de la parole que je vous ai donnée, & de croire que vous aurez de mes nouvelles avant qu'il soit demain au soir.

SCENE X.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

COmme la partie n'est pas égale, il faut user de stratagême, & éluder adroïtement le malheur qui me cherche. Je veux que Sganarelle se revête de mes habits, & moi. . .

SGANARELLE.

Monsieur, vous vous moquez. M'exposer à être tué sous vos habits, &...

D. JUAN.

Allons vîte, c'est trop d'honneur, que je vous fais; & bienheureux est le valet qui peut avoir la gloire de mourir pour son maître.

SGANARELLE.

(*seul.*)

Je vous remercie d'un tel honneur. O! ciel! Puisqu'il s'agit de mort, fais-moi la grace de n'être point pris pour un autre.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN *en habit de campagne*; SGANARELLE *en médecin*.

SGANARELLE.

MA foi, Monsieur, avouez que j'ai eu raison; & que nous voilà l'un & l'autre déguisés à merveille. Votre premier dessein n'étoit point du tout à propos, & ceci nous cache mieux que tout ce que vous vouliez faire.

D. JUAN.

Il est vrai que te voilà bien; & je ne sais où tu as été déterrer cet attirail ridicule.

SGANARELLE.

Oui? C'est l'habit d'un vieux médecin, qui a été laissé en gage au lieu où je l'ai pris, & il m'en a coûté de l'argent pour l'avoir. Mais savez-vous,

Monsieur, que cet habit me met déjà en considération, que je suis salué des gens que je rencontre, & que l'on me vient consulter ainsi qu'un habile homme ?

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Cinq ou six paysans ou paysannes, en me voyant passer, me sont venus demander mon avis sur différentes maladies.

D. JUAN.

Tu leur a répondu que tu n'y entendois rien.

SGANARELLE.

Moi ? Point du tout. J'ai voulu soutenir l'honneur de mon habit, j'ai raisonné sur le mal, & leur ai fait des ordonnances à chacun.

D. JUAN.

Et quels remédes encore leur as-tu ordonnés ?

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, j'en ai pris par où j'en ai pû attraper ; j'ai fait mes ordonnances à l'enventure ; & ce seroit une chose plaisante, si les malades guérissoient, & qu'on m'en vînt remercier.

D. JUAN.

Et pourquoi non ? Par quelle raison n'aurois-tu pas les mêmes priviléges qu'ont tous les autres médecins ? Ils n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, & tout leur art est pure grimace. Ils ne font rien que recevoir la gloire des heureux succès ; & tu peux profiter, comme eux, du bonheur du malade, & voir attribuer à tes remédes tout ce qui peut venir des faveurs du hazard, & des forces de la nature.

SGANARELLE.

Comment, Monsieur ? Vous étes aussi impie en médecine ?

D. JUAN.

C'est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes.

SGANARELLE.

Quoi ! Vous ne croyez pas au séné, ni à la casse, au vin émétique ?

D. JUAN.

Et pourquoi veux-tu que j'y croie ?

SGANARELLE.

Vous avez l'ame bien mécréante. Cependant v voyez depuis un temps, que le vin émétique bruire ses fuseaux. Ses miracles ont converti les incrédules esprits, & il n'y a pas trois semaines j'en ai vû, moi qui vous parle, un effet merv leux.

D. JUAN.

Et quel ?

SGANARELLE.

Il y avoit un homme qui, depuis six jours, éto l'agonie; on ne savoit plus que lui ordonner tous les remédes ne faisoient rien ; on s'avisa à l de lui donner de l'émétique.

D. JUAN.

Il réchappa, n'est-ce pas ?

SGANARELLE.

Non, il mourut.

D. JUAN.

L'effet est admirable.

SGANARELLE.

Comment ? Il y avoit six jours entiers qu'il ne voit mourir, & cela le fit mourir tout d'un c Voulez-vous rien de plus efficace ?

D. JUAN.

Tu as raison.

SGANARELLE.

Mais laissons-là la médecine où vous ne cr point, & parlons des autres choses ; car cet hab donne de l'esprit, & je me sens en humeur de d ter contre vous. Vous savez bien que vous me mettez les disputes, & que vous ne me défendez les remontrances.



D. JUAN.

:n ?

SGANARELLE.

x savoir vos pensées à fond, & vous connois-
peu mieux que je ne fais. Ça, quand voulez-
nettre fin à vos débauches, & mener la vie
onnête homme ?

IUAN *lève la main pour lui donner un soufflet.*

aître sot ! Vous allez d'abord aux remon-
:.

SGANARELLE *en se reculant.*

:u, je suis bien sot en effet de vouloir m'amu-
isonner avec vous ; faites tout ce que vous
z, il m'importe bien que vous vous perdiez
, & que. . .

D. JUAN.

i. Songeons à notre affaire. Ne serions-nous
garés ? Appelle cet homme que voilà là bas,
ii demander le chemin.

SCENE II.

A JUAN, SGANARELLE, FRANCISQUE.

SGANARELLE.

à ho, l'homme. Ho, mon compere. Ho, l'a-
. Un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-
ı peu le chemin qui méne à la ville.

FRANCISQUE.

ı'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, &
ıer à main droite quand vous serez au bout
ırêt. Mais je vous donne avis que vous de-
ıs tenir sur vos gardes, & que, depuis quel-
ıps, il y a des voleurs ici au-tour.

D. JUAN.

is bien obligé, mon ami, & je te rens graces
mon cœur de ton bon avis.

SCENE III.

DOM JUAN, SGANARELL

SGANARELLE.

AH ! Monſieur, quel bruit, quel cliquetis!

D. JUAN *regardant dans la forêt.*

Que vois-je là ? Un homme attaqué par trois tres ! La partie eſt trop inégale ; & je ne dois ſouffrir cette lâcheté.

(Il met l'épée à la main & court au lieu du comb

SCENE IV.

SGANARELLE *ſeul.*

MOn maître eſt un vrai enragé d'aller ſe pr ter à un péril qui ne le cherche pas ; mais foi, le ſecours a ſervi, & les deux ont fait fui trois.

SCENE V.

DOM JUAN, DOM CARLC SGANARELLE *au fond du théatre.*

D. CARLOS *remettant ſon épée.*

ON voit, par la fuite de ces voleurs, de que cours eſt votre bras. Souffrez, Monſieur, je vous rende graces d'une action ſi généreuſe que...

D. JUAN.

ai rien fait, Monfieur, que vous n'euffiez fait a place. Notre propre honneur eft intéreffé dans areilles aventures ; & l'action de ces coquins t fi lâche, que c'eût été y prendre part que de y pas oppofer. Mais par quelle rencontre vous -vous trouvé entre leurs mains ?

D. CARLOS.

i'étois, par hazard, égaré d'un frere, & de tous t de notre fuite ; & comme je cherchois à les re-dre, j'ai fait rencontre de ces voleurs, qui d'a-l ont tué mon cheval, & qui, fans votre va-, en auroient fait autant de moi.

D. JUAN.

re deffein eft-il d'aller du côté de la ville ?

D. CARLOS.

i, mais fans y vouloir entrer ; & nous nous ons obligés, mon frere & moi, à tenir la cam-ne pour une de ces fâcheufes affaires qui rédui-: les gentilshommes à fe facrifier eux & leur fa-le à la févérité de leur honneur, puifqu'enfin le s doux fuccès en eft toujours funefte, & que, fi ne quitte pas la vie, on eft contraint de quitter oyaume ; & c'eft en quoi je trouve la condition n gentilhomme malheureufe, de ne pouvoir point furer fur toute la prudence & toute l'honnêteté a conduite, d'être affervi par les loix de l'hon-ir au déréglement de la conduite d'autrui, & de ir fa vie, fon repos & fes biens dépendre de la taifie du premier téméraire, qui s'avifera de lui re une de ces injures pour qui un honnête homme it périr.

D. JUAN.

n a cet avantage qu'on fait courir le même rifque, paffer auffi mal le temps à ceux qui prennent fan-ifie de nous venir faire une offenfe de gaieté de eur. Mais ne feroit-ce point une indifcrétion que vous demander quelle peut être votre affaire ?



ne feindrai point de vous dire que
cherchons à venger, eſt une ſœur
d'un couvent, & que l'auteur
un Dom Juan Tenorio, fils de Do
Nous le cherchons depuis quelqu
l'avons ſuivi ce matin ſur le rapp
nous a dit qu'il ſortoit à cheval
quatre ou cinq, & qu'il avoit pr
côte; mais tous nos ſoins ont été
n'avons pû découvrir ce qu'il eſt

D. JUAN.

Le connoiſſez-vous, Monſieur,
vous parlez ?

D. CARLO

Non, quant à moi. Je ne l'ai jam
ſeulement oui dépeindre à mon
nommée n'en dit pas force bien,
dont la vie. . .

D. JUAN

Arrêtez, Monſieur, s'il vous pl
de mes amis, & ce ſeroit à moi
cheté, que d'en ouïr dire du mal.

D. CARLOS

Pour l'amour de vous, Monſieu

D. JUAN.

ı contraire, je vous y veux ſervir, & vous épar-er des ſoins inutiles. Je ſuis ami de Dom Juan, ne puis pas m'en empêcher ; mais il n'eſt pas rai-nnable qu'il offenſe impunément des gntilshom-:s, & je m'engage à vous faire faire raiſon par lui.

D. CARLOS.

: quelle raiſon peut-on faire à ces ſortes d'injures ?

D. JUAN.

›ute celle que votre honneur peut ſouhaiter ; & , 1s vous donner le peine de chercher Dom Juan da-.ntage, je m'oblige à le faire trouver au lieu que ›us voudrez, & quand il vous plaira.

D. CARLOS.

et eſpôir eſt bien doux, Monſieur, à des cœurs fenſés ; mais, après ce que je vous dois, ce me :oit une trop ſenſible douleur, que vous fuſſiez de partie.

D. JUAN.

ſuis ſi attaché à Dom Juan, qu'il ne ſauroit ſe .ttre que je ne me batte auſſi ; mais enfin, j'en ré-›ns comme de moi-même, & vous n'avez qu'à di-quand vous voulez qu'il paroiſſe, & vous donne tisfaction.

D. CARLOS.

'ue ma deſtinée eſt cruelle ! Faut-il que je vous doi ɇ la vie, & que Dom Juan ſoit de vos amis !

SCENE VI.

DOM ALONSE, DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ALONSE *parlant à ceux de sa suite, sans voir Dom Carlos ni Dom Juan.*

FAites boire là mes chevaux, & qu'on les amène après nous, je veux un peu marcher à piéd.

(les appercevant tous deux.)

O ciel! Que vois-je ici? Quoi, mon frere, vous voilà avec notre ennemi mortel?

D. CARLOS.

Notre ennemi mortel?

D. JUAN *mettant la main sur la garde de son épée.*

Oui, je suis Dom Juan, & l'avantage du nombre ne m'obligera pas à vouloir déguiser mon nom.

D. ALONSE *mettant l'épée à la main.*

Ah! Traître, il faut que tu périsses, & ...

(Sganarelle court se cacher.)

D. CARLOS.

Ah! Mon frere, arrêtez Je lui suis redevable de la vie; & sans le secours de son bras, j'aurois été tué par des voleurs que j'ai trouvés.

D. ALONSE.

Et voulez-vous que cette considération empêche notre vengeance? Tous les services que nous rend une main ennemie, ne sont d'aucun mérite pour engager notre ame; & s'il faut mesurer l'obligation à l'injure, votre reconnoissance, mon frere, est ici ridicule; &, comme l'honneur est infiniment plus précieux que la vie, c'est ne devoir rien proprement, que d'être redevable de la vie à qui nous a ôté l'honneur.

D.

D. CARLOS.

Je sais la différence, mon frere, qu'un gentilhomme doit toujours mettre entre l'un & l'autre, & la reconnoissance de l'obligation n'efface point en moi le ressentiment de l'injure; mais souffrez que je lui rende ici ce qu'il m'a prêté, que je m'acquite sur le champ de la vie que je lui dois, par un délai de notre vengeance, & lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait.

D. ALONSE.

Non, non, c'est hazarder notre vengeance que de la reculer, & l'occasion de la prendre peut ne plus revenir. Le ciel nous l'offre ici, c'est à nous d'en profiter. Lorsque l'honneur est blessé mortellement, on ne doit point songer à garder aucunes mesures; &, si vous répugnez à prêter votre bras à cette action, vous n'avez qu'à vous retirer, & laisser à ma main la gloire d'un tel sacrifice.

D. CARLOS.

De grace, mon frere...

D. ALONSE.

Tous ces discours sont superflus; il faut qu'il meure.

D. CARLOS.

Arrêtez-vous, vous dis-je, mon frere. Je ne souffrirai point du tout qu'on attaque ses jours; & je jure le ciel que je le défendrai ici contre qui que ce soit, & je saurai lui faire un rempart de cette même vie qu'il a sauvée; &, pour adresser vos coups, il faudra que vous me perciez.

D. ALONSE.

Quoi? Vous prenez le parti de notre ennemi contre moi; & loin d'être saisi à son aspect des mêmes transports que je sens, vous faites voir pour lui des sentimens pleins de douceur?

D. CARLOS.

Mon frere, montrons de la modération dans une action légitime; & ne vengeons point notre honneur avec cet emportement que vous témoignez.



devable à mon ennemi, & je lui ai u
dont il faut que je m'acquite avant t
Notre vengeance, pour être différée,
moins éclatante ; au contraire, elle er
vantage, & cette occasion de l'avoir
la fera paroître plus juste aux yeux de to

D. ALONSE.

O l'étrange foiblesse, & l'aveuglemen
de hazarder ainsi les intérêts de son h
la ridicule pensée d'une obligation chi

D. CARLOS.

Non, mon frere, ne vous mettez pas
je fais une faute, je saurai bien la répa
charge de tout le soin de notre honne
quoi il nous oblige, & cette suspension
ma reconnoissance lui demande, ne fer
ter l'ardeur que j'ai de le satisfaire. D
voyez que j'ai soin de vous rendre le
reçû de vous ; & vous devez par là ju
croire que je m'acquite avec même c
que je dois, & que je ne serai pas n
vous payer l'injure que le bienfait. Je
vous obliger ici à expliquer vos sent
vous donne la liberté de penser à loisi

D. JUAN.

Je n'ai rien exigé de vous, & vous tiendrai ce que j'ai promis.

D. CARLOS.

Allons, mon frere, un moment de douceur ne fait aucune injure à la ſévérité de notre devoir.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOlà, hé, Sganarelle.

SGANARELLE *ſortant de l'endroit où il étoit caché.*

Plaît-il ?

D. JUAN.

Comment, coquin, tu fuïs quand on m'attaque ?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je viens ſeulement d'ici près. Je crois que cet habit eſt purgatif, & que c'eſt prendre médecine que de le porter.

D. JUAN.

Peſte ſoit l'inſolent ! Couvre au moins ta poltronnerie d'un voile plus honnête. Sais-tu bien qui eſt celui à qui j'ai ſauvé la vie ?

SGANARELLE.

Moi ? non.

D. JUAN.

C'eſt un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un. . .

D. JUAN.

Il eſt aſſez honnête homme, il en a bien uſé, & j'ai regret d'avoir démêlé avec lui.

SGANARELLE.

Il vous ſeroit aiſé de pacifier toutes choſes.

D. JUAN.

Oui; mais ma passion est usée pour Done Elvire, & l'engagement ne compatit point avec mon humeur. J'aime la liberté en amour, tu le sais, & je ne saurois me résoudre à renfermer mon cœur entre quatre murailles. Je te l'ai dit vingt fois, j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles; & c'est à elles à le prendre tour à tour, & à le garder tant qu'elles le pourront. Mais quel est le superbe édifice que je vois entre ces arbres?

SGANARELLE.

Vous ne le savez pas?

D. JUAN.

Non vraiment.

SGANARELLE.

Bon, c'est le tombeau que le Commandeur faisoit faire lorsque vous le tuâtes.

D. JUAN.

Ah! Tu as raison. Je ne savois pas que c'étoit de ce côté-ci qu'il étoit. Tout le monde m'a dit des merveilles de cet ouvrage, aussi-bien que de la statue du Commandeur; & j'ai envie de l'aller voir.

SGANARELLE.

Monsieur, n'allez point là.

D. JUAN.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Cela n'est pas civil, d'aller voir un homme que vous avez tué.

D. JUAN.

Au contraire, c'est une visite dont je lui veux faire civilité, & qu'il doit recevoir de bonne grace, s'il est galant homme. Allons, entrons dedans.

(*Le tombeau s'ouvre, & l'on voit la statue du Commandeur.*)

SGANARELLE.

Ah! Que cela est beau! Les belles statues! Le beau

ırbre ! Les beaux piliers ! Ah ! Que cela eſt beau !
u'en dites-vous, Monſieur ?

D. JUAN.

ı'on ne peut voir aller plus loin l'ambition d'un
mme mort ; & ce que je trouve admirable, c'eſt
'un homme qui s'eſt paſſé durant ſa vie d'une aſ-
ſimple demeure, en veuille avoir une ſi magnifi-
e, pour quand il n'en a plus que faire.

SGANARELLE.

›ici la ſtatue du Commandeur.

D. JUAN.

:bleu, le voilà bon avec ſon habit d'empereur
main.

SGANARELLE.

: foi, Monſieur, voilà qui eſt bien fait. Il ſemble
il eſt en vie, & qu'il s'en va parler. Il jette des
ards ſur nous qui me feroient peur ſi j'étois tout
l, & je penſe qu'il ne prend pas plaiſir de nous
r.

D. JUAN.

uroit tort ; & ce ſeroit mal recevoir l'honneur
je lui fais. Demande-lui s'il veut venir ſouper
c moi.

SGANARELLE.

ſt une choſe dont il n'a pas beſoin, je crois.

D. JUAN.

nande-lui, te dis-je.

SGANARELLE.

ıs moquez-vous ? Ce ſeroit être fou que d'aller
er à une ſtatue.

D. JUAN.

ce que je te dis.

SGANARELLE.

(*à part.*)

lle bizarrerie ! Seigneur Commandeur... Je ris
ıa ſottiſe ; mais c'eſt mon maître qui me la fait
. (*haut.*) Seigneur Commandeur, mon maître
ı Juan vous demande ſi vous voulez lui faire

l'honneur de venir souper avec lui.

(La statue baisse la tête.)

Ah!

D. JUAN.

Qu'est-ce ? Qu'as-tu ? Dis donc. Veux-tu parler?

SGANARELLE *baissant la tête comme la statue.*

La statue...

D. JUAN.

Eh bien, que veux-tu dire, traître?

SGANARELLE.

Je vous dis que la statue...

D. JUAN.

Eh bien, la statue ? Je t'assomme, si tu ne parles.

SGANARELLE.

La statue m'a fait signe.

D. JUAN.

La peste le coquin!

SGANARELLE.

Elle m'a fait signe, vous dis-je, il n'est rien de plus vrai. Allez-vous en lui parler vous-même pour voir. Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud, viens. Je te veux bien faire toucher au doigt ta poltronnerie, prens garde. Le Seigneur Commandeur voudroit-il venir souper avec moi?

(La statue baisse encore la tête.)

SGANARELLE.

Je ne voudrois pas en tenir dix pistoles. Hé bien, Monsieur?

D. JUAN.

Allons, sortons d'ici.

SGANARELLE *seul.*

Voilà de mes esprits forts, qui ne veulent rien croire.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

D. JUAN *à Sganarelle.*

QUoi qu'il en ſoit, laiſſons cela. C'eſt une bagatelle, & nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, ou ſurpris de quelque vapeur qui nous ait troublé la vûe.

SGANARELLE.

Hé, Monſieur, ne cherchez point à démentir ce que nous avons vû des yeux que voilà. Il n'eſt rien de plus véritable que ce ſigne de tête; & je ne doute point que le ciel, ſcandaliſé de votre vie, n'ait produit ce miracle pour vous convaincre, & pour vous retirer de. . .

D. JUAN.

Ecoute. Si tu m'importunes de tes ſottes moralités, ſi tu me dis encore le moindre mot là-deſſus, je vais appeler quelqu'un, demander un nerf de bœuf, te faire tenir par trois ou quatre, & te rouer de mille coups. M'entens-tu bien?

SGANARELLE.

Fort bien, Monſieur, le mieux du monde. Vous vous expliquez clairement, c'eſt ce qu'il y a de bon en vous, que vous n'allez point chercher de détours; vous dites les choſes avec une netteté admirable.

D. JUAN.

Allons, qu'on me faſſe ſouper le pluſtôt que l'on pourra. Une chaiſe, petit garçon.

SCENE II.

DOM JUAN SGANARELI LA VIOLETTE, RAGOTIN.

LA VIOLETTE.

MOnfieur, voilà votre marchand, Monfieu manche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE.

Bon. Voilà ce qu'il nous faut qu'un complimei créancier. De quoi s'avife-t-il de nous veni mander de l'argent; & que ne lui difois-tu, Monfieur n'y eft pas?

LA VIOLETTE.

Il y a trois quarts d'heure que je lui dis; mais veut pas le croire, & s'eft affis là-dedans pou tendre.

SGANARELLE.

Qu'il attende tant qu'il voudra.

D. JUAN.

Non, au contraire, faites-le entrer. C'eft une mauvaife politique que de fe faire celer aux cr ciers. Il eft bon de les payer de quelque chofe j'ai le fecret de les renvoyer fatisfaits, fans donner un double.

SCE

SCENE III.

[D.] JUAN, Mr. DIMANCHE, [SG]ANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN.

Monsieur Dimanche, approchez. Que je [sui]s ravi de vous voir, & que je veux de mal [à mes g]ens, de ne vous pas faire entrer d'abord! [J'avois] donné ordre qu'on ne me fît parler à person[ne ; mai]s cet ordre n'est pas pour vous ; & vous êtes [en droit] de ne trouver jamais de porte fermée chez [moi.]

M. DIMANCHE.

[Monsieu]r, je vous suis fort obligé.

[D. J]UAN *parlant à la Violette, & à Ragotin.*

[Parbleu], coquins, je vous apprendrai à laisser Mon[sieur Di]manche dans une antichambre, & je vous fe[rai con]noître les gens.

M. DIMANCHE.

[Monsieu]r, cela n'est rien.

D. JUAN *à M. Dimanche.*

[Commen]t ? Vous dire que je n'y suis pas, à Mon[sieur Di]manche, au meilleur de mes amis ?

M. DIMANCHE.

[Monsieu]r, je suis votre serviteur. J'étois venu...

D. JUAN.

[Allons, v]ite, un siége pour Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

[Monsieu]r, je suis bien comme cela.

D. JUAN.

[Point, p]oint, je veux que vous soyez assis comme

M. DIMANCHE.

Cela n'eſt point néceſſaire.

D. JUAN.

Otez ce pliant, & apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous vous moquez, &...

D. JUAN.

Non, non, je ſais ce que je vous dois; & je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE.

Monſieur....

D. JUAN.

Allons, aſſeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Il n'eſt pas beſoin, Monſieur, & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, je ſuis bien. Je viens pour....

D. JUAN.

Non, je ne vous écoute point, ſi vous n'êtes point aſſis.

M. DIMANCHE.

Monſieur, je fais ce que vous voulez. Je...

D. JUAN.

Parbleu, Monſieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, Monſieur, pour vous rendre ſervice. Je ſuis venu....

D. JUAN.

Vous avez un fonds de ſanté admirable, des lévres fraîches, un teint vermeil, & des yeux vifs.

M. DIMANCHE.

Je voudrois bien...

D. JUAN.

Comment ſe porte Madame Dimanche, votre épouſe?

M. DIMANCHE.

Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

D. JUAN.

C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante, Monsieur. Je venois....

D. JUAN.

Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Le mieux du monde.

D. JUAN.

La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vou...

D. JUAN.

Et le petit Colin fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. DIMANCHE.

Toujours de même, Monsieur. Je...

D. JUAN.

Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, & mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE.

Plus que jamais, Monsieur, & nous ne saurions en chevir.

D. JUAN.

Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille; car j'y prens beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE.

Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

D. JUAN *lui tendant la main.*

Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?



M. DIMANCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je ſuis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous m'honorez trop. Je...

D. JUAN.

Il n'y a rien que je ne fiſſe pour vous.

M. DIMANCHE.

Monſieur, vous avez trop de bonté pour moi.

D. JUAN.

Et cela ſans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace aſſurément; mais, Monſieur...

D. JUAN.

Oh ça, Monſieur Dimanche, ſans façon, voulez-vous ſouper avec moi?

M. DIMANCHE.

Non, Monſieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

D. JUAN *ſe levant.*

Allons, vîte un flambeau, pour conduire Monſieur Dimanche, & que quatre ou cinq de mes gens prennent des mouſquetons pour l'eſcorter.

M. DIMANCHE *ſe levant auſſi.*

Monſieur, il n'eſt pas néceſſaire, & je m'en irai bien tout ſeul. Mais...

(*Sganarelle ôte les ſiéges promptement.*)

D. JUAN.

Comment? Je veux qu'on vous eſcorte, & je m'intéreſſe trop à votre perſonne. Je ſuis votre ſerviteur, & de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monſieur...

D. JUAN.

C'eſt une choſe que je ne cache pas, & je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE.

Si. . .

D. JUAN.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur. . .

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, & qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

SCENE IV.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

IL faut avouer que vous avez en Monsieur un homme qui vous aime bien.

M. DIMANCHE.

Il est vrai ; il me fait tant de civilités & tant de complimens que je ne saurois jamais lui demander de l'argent.

SGANARELLE.

Je vous assure que toute sa maison périroit pour vous; & je voudrois qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de vous donner des coups de bâton, vous verriez de quelle maniére. . .

M. DIMANCHE.

Je le crois ; mais, Sganarelle, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.

SGANARELLE.

Oh ! Ne vous mettez pas en peine, il vous payera le mieux du monde.

M. DIMANCHE.

Mais vous, Sganarelle, vous me devez quelque chose en votre particulier.

SGANARELLE.

Fi, ne me parlez pas de cela.

M. DIMANCHE.

Comment? Je...

SGANARELLE.

Ne sais-je pas bien que je vous dois?

M. DIMANCHE.

Oui. Mais...

SGANARELLE.

Allons, Monsieur Dimanche, je vais vous éclairer.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent...

SGANARELLE *prenant Monsieur Dimanche par le bras.*

Vous moquez-vous?

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE *le tirant.*

Hé.

M. DIMANCHE.

J'entens...

SGANARELLE *le poussant vers la porte.*

Bagatelles.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE *le poussant encore.*

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE *le poussant tout à fait hors du théatre.*

Fi, vous, dis-je.

SCENE V.

DOM JUAN, LA VIOLETTE, SGANARELLE.

LA VIOLETTE *à Dom Juan.*

MOnsieur, voilà Monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah ! Me voici bien. Il me falloit cette visite pour me faire enrager.

SCENE VI.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

JE vois bien que je vous embarrasse, & que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un & l'autre ; & si vous étes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportemens. Hélas ! Que nous savons peu ce que nous faisons, quand nous ne laissons pas au ciel le soin des choses qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, & que nous venons l'importuner par nos souhaits aveugles, & nos demandes inconsidérées ! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nompareilles, je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables ; & ce fils que j'obtiens en fatiguant le ciel de vœux, est le cha-

grin & le supplice de cette vie même dont je croyois qu'il devoit être la joie & la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes dont on a peine aux yeux du monde d'adoucir le mauvais visage, cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, & qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services, & le crédit de mes amis ? Ah ! Quelle bassesse est la vôtre ! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance ? Etes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité, & qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme ? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom & les armes, & que ce nous soit une gloire d'être sorti d'un sang noble, lorsque nous vivons en infâmes ? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres, qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler ; & cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, & de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendans. Ainsi vous descendez en vain des ayeux dont vous êtes né, ils vous désavouent pour leur sang, & tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage ; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, & leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions. Apprenez enfin, qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature, que la vertu est le premier titre de noblesse, que je regarde bien moins au nom qu'on signe, qu'aux actions qu'on fait, & que je ferois plus d'état du fils d'un crocheteur, qui seroit honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivroit comme vous.

D. JUAN.

Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

D. LOUIS.

Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni parler davantage, & je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton ame; mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plustôt que tu ne penses, mettre une borne à tes déréglemens, prévenir sur toi le courroux du ciel, & laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître.

SCENE VII.

DOM JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN *adressant encore la parole à son pere, quoiqu'il soit sorti.*

HE', mourez le plustôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, & j'enrage de voir des peres qui vivent autant que leurs fils.

(*Il se met dans un fauteuil.*)

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, vous avez tort.

D. JUAN *se levant.*

J'ai tort?

SGANARELLE *tremblant.*

Monsieur...

D. JUAN.

J'ai tort?

SGANARELLE.

Oui, Monsieur, vous avez tort d'avoir souffert ce qu'il vous a dit, & vous le deviez mettre dehors par

les épaules. A-t-on jamais rien vû de plus impertinent ? Un pere venir faire des remontrances à son fils, & lui dire de corriger ses actions, de se ressouvenir de sa naissance, de mener une vie d'honnête homme, & cent autres sottises de pareille nature ! Cela se peut-il souffrir à un homme comme vous, qui savez comme il faut vivre. J'admire votre patience ; &, si j'avois été en votre place, je l'aurois envoyé promener.

(bas à part.)

O complaisance maudite, à quoi me réduis-tu ?

D. JUAN.

Me fera-t-on souper bien-tôt ?

SCENE VIII.

DOM JUAN, SGANARELLE, RAGOTIN.

RAGOTIN.

MOnsieur, voici une Dame voilée qui vient vous parler.

D. JUAN.

Que pourroit-ce être ?

SGANARELLE.

Il faut voir.

SCENE IX.

DONE ELVIRE *voilée*, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. ELVIRE.

NE soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette heure & dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette visite, & ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, & vous me voyez bien changée de ce que j'étois ce matin. Ce n'est plus cette Done Elvire qui faisoit des vœux contre vous, & dont l'ame irritée ne jettoit que menaces, & ne respiroit que vengeance. Le ciel a banni de mon ame toutes ces indignes ardeurs que je sentois pour vous, tous ces transports tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportemens d'un amour terrestre & grossier; & il n'a laissé, dans mon cœur pour vous, qu'une flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte, un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, & ne se met en peine que de votre intérêt.

D. JUAN *bas à Sganarelle.*

Tu pleures, je pense?

SGANARELLE.

Pardonnez-moi.

D. ELVIRE.

C'est ce parfait & pur amour qui me conduit ici pour votre bien, pour vous faire part d'un avis du ciel, & tâcher de vous retirer du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sais tous les déréglemens de votre vie; & ce même ciel qui m'a touché le

& fait jetter les yeux sur les égaremens de ma
te, m'a inſpiré de vous venir trouver, & de
dire de ſa part que vos offenſes ont épuiſé ſa
corde, que ſa colére redoutable eſt prête de
r ſur vous, qu'il eſt en vous de l'éviter par un
pt repentir; & que, peut-être, vous n'avez pas
re un jour à vous pouvoir ſouſtraire au plus
d de tous les malheurs. Pour moi, je ne tiens
s à vous par aucun attachement du monde. Je
s revenue, grace au ciel, de toutes mes folles
nſées, ma retraite eſt réſolue, & je ne demande
'aſſez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai
ite, & mériter, par une auſtére pénitence, le par-
on de l'aveuglement où m'ont plongé les tranſports
l'une paſſion condamnable. Mais, dans cette retrai-
e, j'aurois une douleur extrême qu'une perſonne
que j'ai chérie tendrement, devint un exemple fu-
neſte de la juſtice du ciel; & ce me ſera une joie in-
croyable, ſi je puis vous porter à détourner de deſ-
us votre tête, l'épouvantable coup qui vous mena-
e. De grace, Dom Juan, accordez-moi, pour der-
niére faveur, cette douce conſolation, ne me refu-
ez point votre ſalut, que je vous demande avec lar-
nes; & ſi vous n'étes point touché de votre intérêt,
oyez-le au moins de mes priéres, & m'épargnez le
ruel déplaiſir de vous voir condamner à des ſup-
lices éternels.

SGANARELLE *à part.*

Pauvre femme!

D. ELVIRE.

e vous ai aimé avec une tendreſſe extrême, rien au
nonde ne m'a été ſi cher que vous, j'ai oublié mon
levoir pour vous, j'ai fait toutes choſes pour vous;
k toute la récompenſe que je vous en demande, c'eſt
le corriger votre vie, & de prévenir votre perte.
Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de
vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom
an, je vous le demande avec larmes; & ſi ce n'eſt

des larmes d'une personne que vous avez aimée, ›us en conjure par tout ce qui est le plus capa-.e vous toucher.

;ANARELLE *à part, regardant D. Juan.*

ır de tigre !

D. ELVIRE.

'en vais après ce discours ; & voilà tout ce que ›is à vous dire.

D. JUAN.

ame, il est tard, demeurez ici. On vous y loge mieux qu'on pourra.

D. ELVIRE.

, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

D. JUAN.

ame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous e.

D. ELVIRE

, vous dis-je, ne perdons point de temps en dis-s superflus. Laissez-moi vîte aller, ne faites au-instance pour me conduire, & songez seule-: à profiter de mon avis.

SCENE X.

)M JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

ʌis-tu bien que j'ai encore senti quelque peu d'é-notion pour elle, que j'ai trouvé de l'agrément cette nouveauté bizarre, & que son habit né-ʒ, son air languissant, & ses larmes, ont réveillé ıoi quelques petits restes d'un feu éteint.

SGANARELLE.

ʇ-à-dire que ses paroles n'ont fait aucun effet sur !.

D. JUAN.

Vîte à souper.

SGANARELLE.

Fort bien.

SCENE XI.

DOM JUAN, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *se mettant à table.*

SGanarelle, il faut songer à s'amender pourtant.

SGANARELLE.

Oui-dà.

D. JUAN.

Oui, ma foi, il faut s'amender. Encore vingt ou trente ans de cette vie-ci, & puis nous songerons à nous.

SGANARELLE.

Oh!

D. JUAN.

Qu'en dis-tu?

SGANARELLE.

Rien. Voilà le soupé.

(Il prend un morceau d'un des plats qu'on apporte & le met dans sa bouche.)

D. JUAN.

Il me semble que tu as la joue enflée, qu'est-ce que c'est? Parle donc. Qu'as-tu là?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Montre un peu. Parbleu, c'est une fluxion qui lui est tombée sur la joue. Vîte une lancette pour percer ce-

la. Le pauvre garçon n'en peut plus, & cet abcès le pourroit étouffer. Attend, voyez comme il étoit meur. Ah ! Coquin que vous étes . . .

SGANARELLE.

Ma foi, Monsieur, je voulois voir si votre cuisinier n'avoit point mis trop de sel, ou trop de poivre.

D. JUAN.

Allons, mets-toi là, & mange. J'ai affaire de toi, quand j'aurai soupé. Tu as faim, à ce que je vois.

SGANARELLE *se mettant à table.*

Je le crois bien, Monsieur, je n'ai point mangé depuis ce matin. Tâtez de cela, voilà qui est le meilleur du monde.

(*à Ragotin qui à mesure que Sganarelle met quelque chose sur son assiette, la lui ôte, dès que Sganarelle tourne là téte.*)

Mon assiette, mon assiette. Tout doux, s'il vous plaît. Vertubleu, petit compere, que vous étes habile à donner des assiettes nettes. Et vous, petit la Violette, que vous savez présenter à boire à propos!

(*Pendant que la Violette donne à boire à Sganarelle, Ragotin ôte encore son assiette.*)

D. JUAN.

Qui peut frapper de cette sorte?

SGANARELLE.

Qui, diable, nous vient troubler dans notre repas?

D. JUAN.

Je veux souper en repos au moins, & qu'on ne laisse entrer personne.

SGANARELLE.

Laissez-moi faire, je m'y en vais moi-même.

D. JUAN *voyant revenir Sganarelle effrayé.*

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

SGANARELLE.

(*baissant la t*[illegible]*comme la statue.*)

Le . . . qui est là.

D. JUAN.

Allons voir, & montrons que rien ne me ſauroit ébranler.

SGANARELLE.

Ah, pauvre Sganarelle ! Où te cacheras-tu ?

SCENE XII.

D. JUAN, LA STATUE du Commandeur, SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN.

D. JUAN *à ſes gens.*

UNe chaiſe & un couvert. Vîte donc.

(Dom Juan & la ſtatue ſe mettent à table.)

(à Sganarelle.)

Allons ; mets-toi à table.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ai plus de faim.

D. JUAN.

Mets-toi là, te dis-je. A boire. A la ſanté du Commandeur. Je te la porte, Sganarelle. Qu'on lui donne du vin.

SGANARELLE.

Monſieur, je n'ai pas ſoif.

D. JUAN.

Bois, & chante ta chanſon, pour régaler le Commandeur.

SGANARELLE.

Je ſuis enrhumé, Monſieur.

D. JUAN.

(à ſes gens.)

Il n'importe. Allons. Vous autres, venez, accompagnez ſa voix.

LA

LA STATUE.

Dom Juan, c'eſt aſſez. Je vous invite à venir demain ſouper avec moi. En aurez-vous le courage ?

D. JUAN.

Oui. J'irai accompagné du ſeul Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous rens graces, il eſt demain jeûne pour moi.

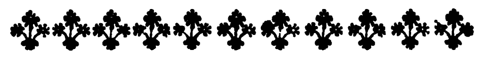
D. JUAN *à Sganarelle.*

Prens ce flambeau.

LA STATUE.

On n'a pas beſoin de lumiére, quand on eſt conduit par le ciel.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM LOUIS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. LOUIS.

QUoi ! Mon fils, ſeroit-il poſſible que la bonté du ciel eût exaucé mes vœux ? Ce que vous me dites, eſt-il bien vrai ? Ne m'abuſez-vous point d'un faux eſpoir, & puis-je prendre quelque aſſurance ſur la nouveauté ſurprenante d'une telle converſion ?

D. JUAN.

Oui, vous me voyez revenu de toutes mes erreurs, je ne ſuis plus le même d'hier au ſoir ; & le ciel tout

d'un coup a fait en moi un changement qui va surprendre tout le monde. Il a touché mon ame, & dessillé mes yeux; & je regarde avec horreur le long aveuglement où j'ai été, & les désordres criminels de la vie que j'ai menée. J'en repasse dans mon esprit toutes les abominations, & m'étonne comme le ciel les a pû souffrir si long-temps, & n'a pas vingt fois, sur ma tète, laissé tomber les coups de sa justice redoutable. Je vois les graces que sa bonté m'a faites en ne me punissant point de mes crimes; & je prétens en profiter comme je dois, faire éclater aux yeux du monde un soudain changement de vie, réparer par là le scandale de mes actions passées, & m'efforcer d'en obtenir du ciel une pleine rémission. C'est à quoi je vais travailler; & je vous prie, Monsieur, de vouloir bien contribuer à ce dessein, & de m'aider vous-même à faire choix d'une personne qui me serve de guide, & sous la conduite de qui je puisse marcher sûrement dans le chemin où je m'en vais entrer.

D. LOUIS.

Ah! Mon fils, que la tendresse d'un pere est aisément rappelée, & que les offenses d'un fils s'évanouissent vîte au moindre mot de repentir! Je ne me souviens plus déja de tous les déplaisirs que vous m'avez donnés, & tout est effacé par les paroles que vous venez de me faire entendre. Je ne me sens pas, je l'avoue; je jette des larmes de joie, tous mes vœux sont satisfaits, & je n'ai plus rien désormais à demander au ciel. Embrassez-moi, mon fils; & persistez, je vous conjure, dans cette louable pensée. Pour moi, j'en vais tout de ce pas, porter l'heureuse nouvelle à votre mere, partager avec elle les doux transports du ravissement où je suis, & rendre grace au ciel des saintes résolutions qu'il a daigné vous inspirer.

SCENE II.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

AH! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti! Il y a long-temps que j'attendois cela; & voilà, grace au ciel, tous mes souhaits accomplis.

D. JUAN.

La peste, le benêt.

SGANARELLE.

Comment, le benêt!

D. JUAN.

Quoi! Tu prens pour de bon argent ce que je viens de dire, & tu crois que ma bouche étoit d'accord avec mon cœur?

SGANARELLE.

Quoi! Ce n'est pas... Vous ne... Votre....

(*à part.*)

O quel homme! Quel homme! Quel homme!

D. JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, & mes sentimens sont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante & parlante?

D. JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprens pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable, ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon ame; & si j'ai dit que je voulois corriger ma conduite, & me jetter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagême utile, une grimace nécessaire

où je veux me contraindre, pour ménager un pere dont j'ai besoin, & me mettre à couvert du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourroient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, & je suis bien aise d'avoir un témoin des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoi! Toujours libertin & débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

D. JUAN.

Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, & qui se servent du même masque pour abuser le monde.

SGANARELLE *à part.*

Ah! Quel homme! Quel homme!

D. JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela, l'hypocrisie est un vice à la mode, & tous les vices à la mode passent pour vertus. La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; &, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, & chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, & jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les attire tous sur les bras; & ceux que l'on fait même agir de bonne-foi là-dessus, & que chacun connoît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont le plus souvent les dupes des autres, ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers, & appuyent aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connoisse, qui, par ce stratagême, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, &, sous un dehors respecté, ont la permission d'être les

ıans des hommes du monde ? On a beau ſa-
; intrigues, & les connoître pour ce qu'ils
ne laiſſent pas pour cela d'être en crédit
; gens; & quelque baiſſement de tête, un
ɔrtifié, & deux roulemens d'yeux rajuſtent
onde tout ce qu'ils peuvent faire. C'eſt ſous
avorable que je veux mettre en ſûreté mes
Je ne quitterai point mes douces habitudes,
rai ſoin de me cacher, & me divertirai à
ıt. Que ſi je viens à être découvert, je ver-
me remuer, prendre mes intérêts à toute
e, & je ſerai défendu par elle envers & con-
Enfin c'eſt-là le vrai moyen de faire impu-
out ce que je voudrai. Je m'érigerai en cen-
ctions d'autrui, jugerai mal de tout le mon-
aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une
'aura choqué tant ſoit peu, je ne pardonne-
s, & garderai, tout doucement, une haine
liable. Je ferai le vangeur de la vertu op-
&, ſous ce prétexte commode, je pouſſerai
:mis, je les accuſerai d'impiété, & ſaurai
:r contr'eux des zélés indiſcrets, qui, ſans
ınce de cauſe, crieront contr'eux, qui les
ɔnt d'injures, & les damneront hautement
utorité privée. C'eſt ainſi qu'il faut profiter
eſſes des hommes, & qu'un ſage eſprit s'ac-
e aux vices de ſon ſiécle.

SGANARELLE.

Qu'entens-je ici ? Il ne vous manquoit plus
e hypocrite pour vous achever de tout point,
le comble des abominations. Monſieur, cette
-ci m'emporte, & je ne puis m'empêcher de
'aites-moi tout ce qu'il vous plaira, battez-
ſommez-moi de coups, tuez-moi, ſi vous
il faut que je décharge mon cœur, & qu'en
éle, je vous diſe ce que je dois. Sachez,
r, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin
riſe; &, comme dit fort bien cet auteur que

je ne connois pas, l'homme est, en ce monde, ainsi que l'oiseau sur la branche, la branche est attachée à l'arbre, qui s'attache à l'arbre suit de bons préceptes, les bons préceptes valent mieux que les belles paroles, les belles paroles se trouvent à la cour, à la cour sont les courtisans, les courtisans suivent la mode, la mode vient de la fantaisie, la fantaisie est une faculté de l'ame, l'ame est ce qui nous donne la vie, la vie finit par la mort .... & .... songez à ce que vous deviendrez.

D. JUAN.

O le beau raisonnement!

SGANARELLE.

Après cela, si vous ne vous rendez, tant pis pour vous.

SCENE III.

DOM CARLOS, DOM JUAN, SGANARELLE.

D. CARLOS.

DOm Juan, je vous trouve à propos, & suis bien aise de vous parler ici plustôt que chez vous pour vous demander vos résolutions. Vous savez que ce soin me regarde, & que je me suis, en votre présence, chargé de cette affaire. Pour moi, je ne cele point, je souhaite fort que les choses aillent dans la douceur; & il n'y a rien que je ne fasse pour porter votre esprit à vouloir prendre cette voie, & pour vous voir publiquement confirmer à ma sœur le nom de votre femme.

D. JUAN *d'un ton hypocrite.*

Hélas! Je voudrois bien de tout mon cœur vous donner la satisfaction que vous souhaitez; mais le ciel

ppose directement, il a inspiré à mon ame le n de changer de vie, & je n'ai point d'autres es maintenant, que de quitter entiérement tous tachemens, de me dépouiller au pluſtôt de tourtes de vanités, & de corriger déſormais, par uſtére conduite, tous les déreglemens crimi- où m'a porté le feu d'une aveugle jeuneſſe.

D. CARLOS.

eſſein, Dom Juan, ne choque point ce que je & la compagnie d'une femme légitime peut bien ommoder avec les louables penſées que le ciel inſpire.

D. JUAN.

s! Point du tout. C'eſt un deſſein que votre elle-même a pris; elle a réſolu ſa retraite, & avons été touchés tous deux en même temps.

D. CARLOS.

traite ne peut nous ſatisfaire, pouvant être im- au mépris que vous feriez d'elle, & de notre le; & notre honneur demande qu'elle vive avec

D. JUAN.

us aſſure que cela ne ſe peut. J'en avois pour toutes les envies du monde, & je me ſuis même e aujourd'hui conſeillé au ciel pour cela; mais, ue je l'ai conſulté, j'ai entendu une voix qui lit que je ne devois point ſonger à votre ſœur, 'avec elle aſſurément je ne ferois point mon

D. CARLOS.

ez-vous, Dom Juan, nous éblouir par ces bel- xcuſes?

D. JUAN.

is à la voix du ciel.

D. CARLOS.

i? Vous voulez que je me paye d'un ſemblable urs?

D. JUAN.

C'eſt le ciel qui le veut ainſi.

D. CARLOS.

Vous aurez fait ſortir ma ſœur d'un couvent pour la laiſſer enſuite ?

D. JUAN.

Le ciel l'ordonne de la ſorte.

D. CARLOS.

Nous ſouffririons cette tache en notre famille ?

D. JUAN.

Prenez-vous-en au ciel.

D. CARLOS.

Hé quoi ! Toujours le ciel ?

D. JUAN.

Le ciel le ſouhaite comme cela.

D. CARLOS.

Il ſuffit, Dom Juan, je vous entens. Ce n'eſt pas ici que je veux vous prendre, & le lieu ne le ſouffre pas ; mais, avant qu'il ſoit peu, je ſaurai vous trouver.

D. JUAN.

Vous ferez ce que vous voudrez. Vous ſavez que je ne manque point de cœur, & que je ſais me ſervir de mon épée quand il le faut. Je m'en vais paſſer tout-à-l'heure dans cette petite rue écartée qui mene au grand couvent ; mais je vous déclare, pour moi, que ce n'eſt point moi qui me veux battre, le ciel m'en défend la penſée ; &, ſi vous m'attaquez, nous verrons ce qui en arrivera.

D. CARLOS.

Nous verrons, de vrai, nous verrons.

SCENE IV.

DOM JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

MOnfieur, quel diable de ftyle prenez-vous-là? Ceci eft bien pis que le refte, & je vous aimerois bien mieux encore comme vous étiez auparavant. J'efpérois toujours de votre falut; mais c'eft maintenant que j'en défefpére, & je crois que le ciel, qui vous a fouffert jufqu'ici, ne pourra fouffrir du tout cette derniére horreur.

D. JUAN.

Va, va, le ciel n'eft pas fi exact que tu penfes; &, fi toutes les fois que les hommes....

SCENE V.

DOM JUAN, SGANARELLE, UN SPECTRE *en femme voilée*.

SGANARELLE *apercevant le fpectre.*

AH! Monfieur, c'eft le ciel qui vous parle, & c'eft un avis qu'il vous donne.

D. JUAN.

Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.

LE SPECTRE.

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miféricorde du ciel; &, s'il ne fe repent ici, fa perte eft réfolue.

SGANARELLE.

Entendez-vous, Monſieur ?

D. JUAN.

Qui oſe tenir ces paroles ? Je crois connoître cette voix.

SGANARELLE.

Ah ! Monſieur, c'eſt un ſpectre, je le reconnois au marcher.

D. JUAN.

Spectre, fantôme, ou diable, je veux voir ce que c'eſt.

(*Le ſpectre change de figure, & repréſente le Temps avec ſa faulx a la main.*)

SGANARELLE.

O ciel ! Voyez-vous, Monſieur, ce changement de figure ?

D. JUAN.

Non, non, rien n'eſt capable de m'imprimer de la terreur ; & je veux éprouver, avec mon épée, ſi c'eſt un corps ou un eſprit.

(*Le ſpectre s'envole dans le temps que Dom Juan veut le frapper.*)

SGANARELLE.

Ah ! Monſieur, rendez-vous à tant de preuves, & jettez-vous vîte dans le repentir.

D. JUAN.

Non, non, il ne ſera pas dit, quoi qu'il arrive, que je ſois capable de me repentir. Allons, ſui-moi.

SCENE VI.

LA STATUE du Commandeur, D. JUAN, SGANARELLE.

LA STATUE.

ARrêtez, Dom Juan. Vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

D. JUAN.

Oui. Où faut-il aller ?

LA STATUE.

Donnez-moi la main.

D. JUAN.

La voilà.

LA STATUE.

Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste ; & les graces du ciel que l'on renvoie, ouvrent un chemin à sa foudre.

D. JUAN.

O ciel ! Que sens-je ? Un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, & tout mon corps devient un brasier ardent. Ah !

(*Le tonnerre tombe avec un grand bruit & de grands éclairs sur Dom Juan. La terre s'ouvre & l'abîme ; & il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.*)

SCENE DERNIERE.

SGANARELLE *seul.*

VOilà, par sa mort, un chacun satisfait. Ciel offensé, loix violées, filles séduites, familles déshonorées, parens outragés, femmes mises à mal,

FIN DU TOME TROISIE'









